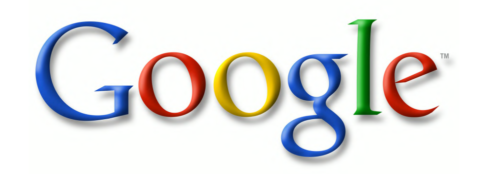
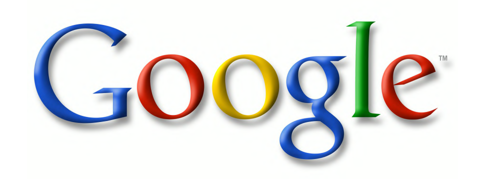
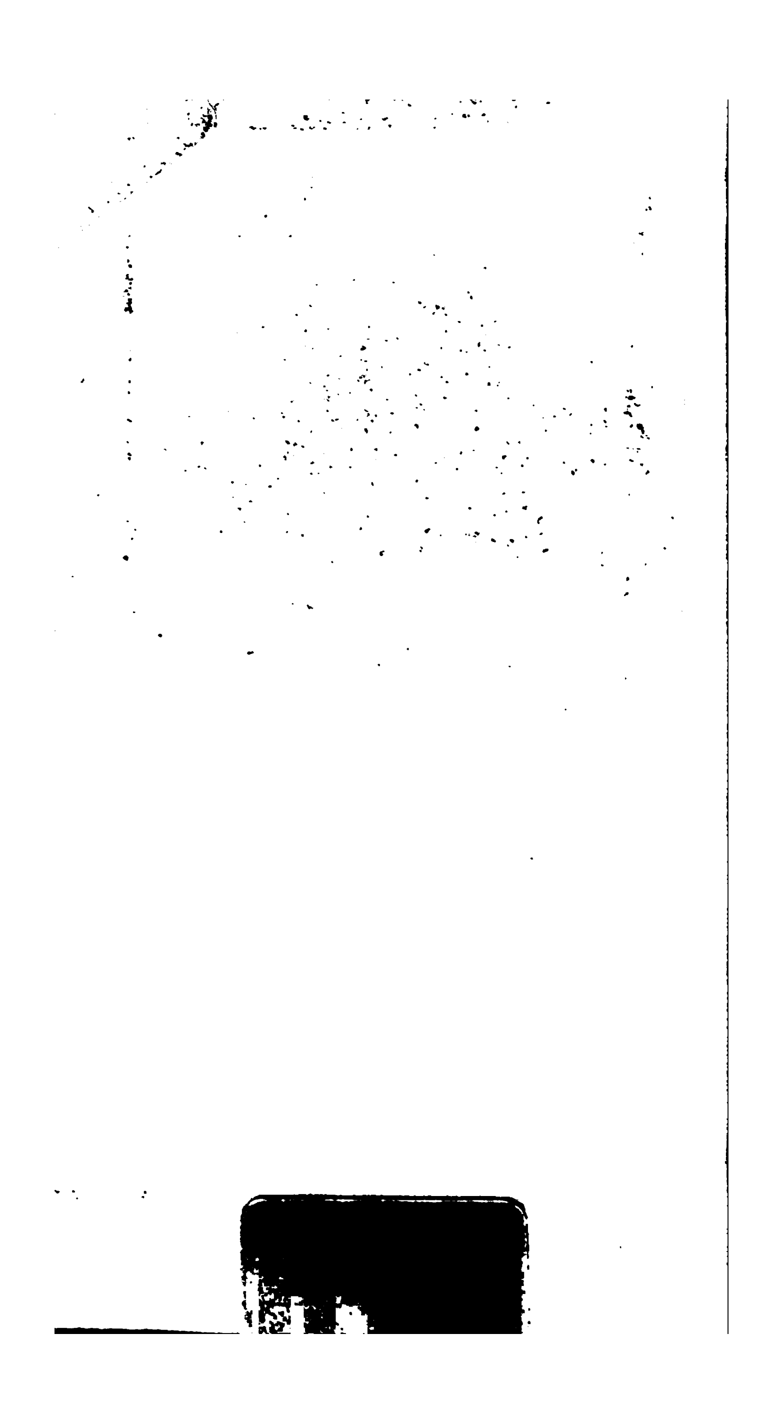





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06728874 0





ŒUVRES
DE
M. FIELDING.
TOME XII.

AVENTURES
DE
RODERIK RANDOM.
TOME SECOND.



À GENEVE,
Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XII.

AVENTURES

DE

RODERIK RANDOM.

TOME SECOND.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.



AVENTURES DE RODERIK RANDON.

CHAPITRE PREMIER.

Narcissa s'étant trouvée en danger, Roderik la sauve de la brutalité du Chevalier Timothy. Il lui déclare sa passion, & se sauve sur la côte pour éviter la vengeance de son ennemi. Il est arrêté par des Contrebandiers & emmené à Boulogne, où il trouve le Lieutenant Bouling, son oncle, en très-mauvais état : & lui fournit quelques secours. Conversation qu'il eut avec lui.

IL y avoit des momens où mon caractere ambitieux prenoit le dessus. Je m'en voulois à moi-même d'avoir pû m'abaisser à un état aussi vil que celui de domestique, & je

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux : hélas ! me dit-elle, mon cher John, que je vous ai d'obligations ; comptez sur une reconnoissance éternelle de ma part. Elle fit alors un effort pour se lever ; elle étoit trop foible pour le faire seule.

Je l'aidai donc, & lui donnai le bras pour revenir au logis. Je fus tenté, pour lors, de lui faire franchement la déclaration de mon penchant pour elle ; mais la crainte de lui déplaire me retint.

A peine eumes nous fait quelques pas, que Timothy se releva & prit la route de son Château. Je fus fort aise de ne l'avoir point tué. Mais je compris en même-tems, que j'avois tout à craindre de son ressentiment, d'autant plus qu'il étoit l'intime ami de mon jeune maître, auprès duquel il se justifieroit aisément, en alléguant l'excès de son amour ; je le connoissois d'ailleurs capable de lui permettre pour l'appaiser, de prendre sa revanche sur Mademoiselle sa sœur. Je communiquai ma crainte à Narcissa, qui me promit de s'opposer au ressentiment de son frere. Elle raconta ce qui étoit arrivé à Mademoiselle Sapho, qui me témoigna autant d'affection & de reconnoissance, qu'elle marqua d'indignation pour Timothy. Narcissa m'offrit en même tems sa bourse, que je refusai constamment, en lui représentant avec un peu d'émotion, que je n'avois fait en la sécourant,

que le devoir d'un galant homme, & que j'étois trop heureux d'avoir trouvé une occasion de faire éclater mes sentimens. Elle applaudit, en rougissant, à ma délicatesse; Mademoiselle Sapho en fit autant, nous laissa tête-à-tête & fut se renfermer dans son cabinet. Je ne pus plus me contenir pour lors.

Je dis à Narcissa qu'elle avoit un moyen de me payer avec usure, du service que je lui avois rendu, & que je m'estimois trop heureux, si elle pouvoit bien écouter favorablement une priere que j'avois à lui faire. Narcissa rougit & baissa les yeux. Je veux bien vous accorder tout ce que vous me demanderez, dit-elle en hésitant, car je suis bien persuadée que vous ne me direz rien que je ne puisse entendre. Je me jettai donc à ses genoux, je la suppliai de me permettre de baiser sa belle main; elle ne me l'offrit pas, mais elle tourna les yeux pour ne point s'appercevoir que j'allois la prendre. Je la baisai mille fois en une minute, & la mouillai de mes larmes: « Vous voyez » lui dis-je, belle Narcissa, un Gentil» homme infortuné qui vous adore, mais » qui n'eût jamais osé vous le déclarer dans » l'état auquel il est réduit, s'il n'étoit dans » le dessein, après cette déclaration, de se » taire désormais, & d'éviter pour tou» jours votre adorable présence.

Je me levai aussitôt, &, sans lui don-

ner le tems de me répondre, je sortis brusquement & courus chez Madame *Sophie*, dont j'avois toujours cultivé l'affection, & à qui je m'étois efforcé de donner toutes les preuves de reconnoissance qui étoient en mon pouvoir. Elle me tint les discours les plus sages, pour me rappeler à moi-même, & fortifier mon ame contre les coups du sort qui sembloient avoir juré ma perte : elle approuva la résolution dans laquelle j'étois parti ; elle savoit parfaitement que j'avois tout à craindre du ressentiment de mon rival, dont elle connoissoit le méchant caractere : » Fuyez-le, me dit-elle ; comme » il est lui-même à présent en commis- » sion, il ne lui sera pas difficile d'obtenir » un ordre pour vous faire arrêter ; comme » tout le peuple de ce Pays est soumis à sa » Jurisdiction, ainsi qu'à celle de son ami, » ils ne manqueront pas de les faire agir » conformément à leurs intentions, & sur » de fausses imputations, on vous fera » traîner en prison, où vous languirez jus- » qu'aux Assises prochaines, & peut-être » aurez vous bien de la peine à prouver » votre innocence.

Nous nous entretenions encore sur ce sujet, quand nous entendîmes frapper très-rudement à la porte ; Sophie ne douta point qu'on me poursuivoit, elle m'engagea de sortir au plutôt par une porte de derriere, & de pourvoir à ma sûreté.

Je n'avois point d'autre parti à prendre; je sortis donc de la maison de Sophie, en courant de toutes mes forces vers le rivage de la mer; à peine y fus-je arrivé, que je me trouvai tout-à-coup environné d'une troupe de gens armés, & de fort mauvaise mine; ils me lierent les mains & les pieds, & m'ayant enjoint de ne faire aucun bruit sous peine d'être égorgé sur le champ, ils me transporterent à bord d'une barque: je les reconnus bientôt pour des Contrebandiers. Je me crus alors fort heureux de ce que leur précaution me mettoit à couvert du ressentiment de l'impudique Timothy: mais je changeai bien-tôt d'opinion, lorsque je les entendis tenir conseil entr'eux, sur ce qu'il y avoit à faire à mon égard; la plupart d'entr'eux me condamnoient à la mort comme espion de la Douane, &, quelque chose que je pusse leur dire, pour leur persuader qu'un pur hazard m'avoit amené sur le rivage, je ne pus parvenir à le leur persuader. Ils furent encore confirmés dans leur soupçon, lorsqu'ils apperçurent de loin une Patache qui forçoit de voiles sur eux, & leur donnoit la chasse. Ils étoient sur le point d'être pris, lorsqu'un brouillard qui survint heureusement, les sauva de ce danger: ils arriverent donc sans accident à la rade de Boulogne, Ville maritime de France. Avant qu'ils arrivassent,

e désespoir d'être poursuivis, & le peu d'apparence qu'ils voyoient d'en échapper, redoubla leur fureur contre moi, & ils se mirent à délibérer sur le parti qu'ils me feroient; la pluralité des voix me condamnoit à la mort comme un traître, mais quelques-uns, heureusement pour moi, s'opposerent à l'exécution de la sentence, & représenterent à leurs camarades, qu'il étoit impossible de se tirer d'affaire lorsque l'on joignoit l'assassinat à la contravention.

Cette réflexion engagea ces honnêtes gens à délibérer de nouveau, & il fut décidé d'une commune voix, qu'on me jetteroit sur les côtes de France. On me prescrivit en même-tems, sous peine de la vie, de ne paroître jamais en Angleterre, & l'on eut soin de m'observer, que si j'étois assez hardi pour cela, je ne pourrois échapper à la vigilance de leurs espions. La crainte d'être volé me fit prendre la précaution de glisser furtivement dans mes bas & dans mes souliers les six guinées que j'avois dans ma poche, où je laissai seulement quelque monnoie. A peine eu-je pris cette précaution, qu'un de ces messieurs s'adressant à moi, me dit qu'il falloit que je payasse mon passage. Je feignis un peu de mauvaise humeur pour le tromper mieux, & lui dis d'un ton triste & brusque, « s'il prétendoit que je lui eusse quelque obligation de » me transporter ainsi dans un Pays Etran-

» ger, où je n'avois ni connoiſſance ni » reſſource. Que de raiſons, me repartit-il » brutalement, voyons ce que vous avez d'argent, & ſans plus de cérémonie, le coquin mit la main dans ma poche, & la vuida entierement. Je feignis d'être fort ſenſible à cette perte : » Parbleu, me dit-il, » voilà-t-il pas une bien groſſe ſomme pour » t'affliger de la ſorte. „ Jettant enſuite les yeux ſur mon chapeau; *Troquons*, me dit-il (en prenant le mien, & me mettant le ſien ſur la tête) *bon échange n'eſt pas vol.* Toute la digne compagnie applaudit par ſes ris à la délicateſſe de ſon ſcrupuleux aſſocié, & l'on me mit à terre, en me preſcrivant une ſeconde fois, que ſi je paroiſſois en Angleterre avec le deſſein de leur nuire, je ſerois infailliblement égorgé. Je leur donnai ma parole d'honneur, que je n'y retournerois jamais dans cette intention, & je les quittai bruſquement. J'entrai pour lors dans un cabaret de la Ville, pour m'y rafraîchir & m'y repoſer.

J'y trouvai cinq matelots Hollandois, aſſis dans la cuiſine autour d'une table, buvant de l'eau-de-vie & mangeant du fromage. Dans un coin, à quelque diſtance d'eux, je vis un homme habillé de même, qui fumoit une pipe de tabac, qui paroiſſoit enfoncé dans des réflexions affligeantes à en juger par les ſoupirs qu'il jetoit de tems en tems. Un ſentiment inconnu s'empara de mon cœur à

sa vue, & je m'approchai de lui dans l'intention de lui offrir les secours qui dépendroient de moi.

Quelle fut ma surprise & mon ravissement, lorsque, malgré sa longue barbe & son habit étranger, je reconnus mon cher oncle Thom-Bouling, dont je n'avois eu depuis si long-tems aucunes nouvelles. Je me jetai à son col en pleurant de joie & de tendresse. « Que je suis heureux m'écriai-je ! » L'impétuosité de mes sentimens ne me permit pas d'en dire davantage, je restai tout d'un coup immobile & les yeux fixés sur M. Bouling. « Qu'avez-vous donc, me dit-il, » mon frere, d'où nous connoissons-nous ? » Comme on nous regardoit avec attention, je lui dis que j'avois quelque chose d'important à lui communiquer, & que je le priois pour cela de passer dans la chambre voisine. « Bon, bon, me répondit brusquement » mon oncle, cherchez des dupes ailleurs, » mon camarade, je suis bien ici ; si vous » avez quelque chose à me dire, vous » pouvez parler ; personne n'entend l'An- » glois, ainsi vous pouvez m'entretenir en » ce lieu tout comme ailleurs. « Reconnoissez donc, lui dis-je, mon cher oncle, reconnoissez votre neveu Roderik Random. » A ces mots, il m'examina quelque tems, mes traits le frapperent, il me prit alors par la main & m'embrassant de tout son cœur, il me jura foi d'honnête-

homme qu'il étoit ravi de me voir ; il laissa couler quelques larmes, qu'il confondit avec les miennes en m'embrassant de nouveau : » Je t'aime beaucoup, me dit-il, » mon cher Roderik, après quelques momens de silence, mais ton habit me déplaît. Devrois-tu porter la livrée mon » enfant ? Hélas ! que ne suis-je en état de » t'ôter ce vilain surtout-là de dessus le » corps : il ne me reste rien mon pauvre » enfant ; je suis le plus malheureux des » hommes. » Mon oncle ne put plus se contenir, & nous recommençames à pleurer amérement l'un & l'autre. Mon oncle fut le premier à retenir ses larmes, & s'imaginant que mes propres malheurs m'arrachoient celles qui couloient de mes yeux. « Il ne faut pas s'abandonner à la douleur, » me dit-il, mon pauvre garçon ; tu dois » considérer la vie, comme un voyage que » l'on n'acheve jamais sans essuyer quelque gros tems ; le calme succéde aux » tempêtes, le vent ne souffle pas tou- » jours du même côté ; le chagrin est donc » inutile, & l'on doit opposer sans cesse à » l'infortune la prudence & la fermeté. » Plus un navire est grand, & plus il a » besoin de charpentiers pour l'entretenir. » Plus on a de richesses, & plus il faut de » soins & d'inquiétudes pour se les conserver. » Cesse donc de pleurer, mon enfant, ajouta mon oncle, en passant la

main sur ses yeux, pour essuyer quelques larmes qui s'échappoient malgré lui : « car » tu me fais pleurer aussi : tes malheurs me » touchent plus que les miens, que ta pré» sence me fait sentir plus que jamais. » J'assurai mon oncle, en faisant en vain de mon mieux pour lui obéir, que j'étois dans les mêmes sentimens à son égard, & que ses infortunes étoient seules la cause de mes larmes. Je le pressai en même tems de passer dans une autre chambre; il y consentit.

Je contai pour lors à mon oncle la façon indigne dont M. Potion en avoit agi avec moi, malgré les lettres qu'il lui avoit écrites à mon sujet, de la Nouvelle France. Morbleu, dit-il, en se levant avec fureur & secouant son bâton, que ne suis-je? ..... il verroit; ah! que je voudrois bien être à côté de lui maintenant. Je lui fis ensuite le récit de mes avantures, que mon cher oncle interrompoit assez fréquemment pour m'embrasser en pleurant. Je lui appris que le capitaine Boachum étoit encore en vie, que son affaire étoit accommodée; & qu'il pouvoit passer en Angleterre sans courir aucun risque d'être inquiété ni poursuivi.

Cette nouvelle fut reçue avec transport par mon oncle : » malheureusement pour » moi, dit-il, je ne suis pas maintenant » en état d'en profiter, puisque je n'ai » pas un sou pour passer à Londres. » Je

tirai sur le champ cinq guinées, je les mis dans la main de M. Bouling, en lui protestant que je m'estimois extrêmement heureux de pouvoir lui donner cette preuve légere de ma reconnoissance. Mon oncle ayant égard à ma situation ne vouloit point les recevoir, & j'eus mille peines à lui en faire accepter deux des cinq que je lui offrois. Cette dispute d'amitié étant terminée : « Je mangerois bien un morceau, dit » mon oncle, car depuis deux jours je n'ai » rien pris. J'ai fait naufrage il y a cinq » jours avec ces Hollandois que tu as vu » boire ici à côté ; je n'avois que très-peu » d'argent que j'ai partagé avec eux tous, » & qui a été bientôt consommé ; ensuite » ils se sont mis à mandier. Et comme je » n'ai pu me résoudre à me servir de cette » infâme ressource, ils m'ont refusé inhu» mainement de me faire part des aumônes » qu'on leur a faites, prétendant que faute » d'avoir fait comme eux, je ne dois point » participer à leur bénéfice. » Le récit de mon oncle me pénétra de douleur, je fis apporter sur le champ du pain, du vin & du fromage pour calmer un peu sa faim, en attendant une fricassée de poulets que je fis apprêter sur le champ. Nous mangeâmes l'un & l'autre d'un-très-grand appétit. Après ce repas, je priai mon oncle de me faire part de ses avantures depuis celle du cap Tyberoon.

Il me dit en peu de mots, qu'ayant dépensé en peu de tems au Port Louis, tout l'argent qui lui restoit, & se trouvant réduit aux expédiens, les François qui l'avoient si bien accueilli d'abord, s'étoient tout-à-coup refroidis à son égard, & que pour s'empêcher de mourir de faim, il avoit été obligé de s'engager en qualité de matelot sur un de leurs navires de guerre; qu'il avoit servi pendant deux ans en cette qualité; & qu'ayant appris la langue de ce pays, on avoit enfin reconnu son talent pour la mer, de sorte que le vaisseau qu'il montoit ayant été ramené en France comme étant hors de service, il avoit été reçu dans l'escadre de M. d'Antin en qualité de quartier-maître; & qu'il avoit fait un voyage aux Indes Occidentales, dans lequel cette escadre s'étoit battue avec une des nôtres; qu'il n'avoit pu se voir sans remords obligé de combattre contre sa patrie, ce qui l'avoit engagé à déserter dans le lieu même où il s'étoit engagé; qu'il s'étoit embarqué à Curaçao dans un vaisseau Hollandois qui faisoit route pour l'Europe, & s'en retournoit en Hollande, d'où il comptoit avoir des nouvelles de ses amis d'Angleterre, & qu'il pensoit à s'en retourner en Hollande à pied, n'y ayant point de vaisseau Hollandois dans les ports de France, lorsqu'il m'avoit si heureusement rencontré.

» Maintenant, ajouta-t-il, mon enfant, » puisque les choses sont comme tu me le » dis, je vais passer directement en Angle- » terre, & si je réussis je ne manquerai » pas de te secourir autant qu'il sera en » mon pouvoir. Quand j'ai quitté le vais- » seau, il m'étoit dû deux années de mes » appointemens. J'aurai peut-être le crédit » de te faire nommer premier chirurgien » du vaisseau que je monterai. Le sindic » de l'amirauté est mon ami, & sera sans » doute dans mes intérêts; car il est beau- » frere d'un des commis, qui est fort lié » avec le sous-secrétaire du bureau de la » marine. Ce dernier, à sa récommanda- » tion, ne manquera pas de parler de mon » affaire au secrétaire, & de faire valoir » mes droits. Ce secrétaire parlera au mi- » nistre en ma faveur, ainsi, tu vois bien, » mon pauvre Roderick, que je ne man- » que pas d'amis, pour me servir dans le » besoin. Quant au sieur Crampley, quoi- » que je ne le connoisse pas, sa conduite » me fait augurer qu'il n'est pas meilleur » marin qu'un batelier de Westminster; car » il est honteux pour tout honnête-hom- » me d'abandonner un vaisseau dans la » rade de Sussex, sans le voir couler à » fond; mais je ne doute pas qu'on ne lui » ait fait son procès, & qu'il ne soit main- » tenant puni d'avoir été si lâche. »

Je ne pus m'empêcher de rire de la con-

fiance que marquoit mon oncle dans les connoiſſances auxquelles il avoit réſolu de s'en rapporter, pour plaider ſa cauſe auprès des commiſſaires de l'amirauté. Je ne voulus cependant point le décourager par mes réflexions ; je lui demandai ſeulement, s'il n'avoit pas quelques amis à Londres ſur leſquels il pût compter pour lui prêter quelque argent & le mettre en état de faire un préſent au ſous-ſecrétaire, & de s'habiller aſſez décemment pour paroître devant les commiſſaires ? " Oui-dà, me répondit mon
„ oncle d'un ton de confiance, je crois
„ que Daniel Whipeord, le chandelier
„ dans Wapping, ne me refuſera pas quel-
„ que petite ſomme ; d'ailleurs, je ſuis
„ perſuadé qu'il me donnera volontiers
„ ſans argent ſa table avec un logement
„ chez lui ; quant à l'argent, je n'en ſuis
„ pas tout-à-fait auſſi ſûr, car il n'eſt pas
„ riche. Ah ! ſi notre ami Blot étoit en-
„ core en vie, je n'aurois pas beſoin de
„ m'inquiéter. Les ſecours ſur leſquels mon oncle comptoit ſi fort, me paroiſſoient ſi foibles, que je ne pus m'empêcher de m'eſtimer beaucoup plus heureux que lui ; M. Bouling étoit, j'oſe le dire, trop honnête-homme, & j'aurois ſouhaité, pour ſon bien, qu'il eût été plus défiant, ſa bonne foi pouvoit accroître ſes infortunes. Je croyois être moins
„ à plaindre que lui, en ce qu'il étoit plus

„ difficile de m'en impofer, du moins
„ l'imaginois-je.

CHAPITRE II.

Monfieur Bouling fe difpofe à paffer en Angleterre. Converfation d'un prêtre Ecoffois réfugié avec Roderik & fon oncle. Roderik part pour Paris. Le prêtre Ecoffois lui donne un compagnon de voyage. Quel étoit cet homme. Avanture galante qui leur arrive fur la route.

NOTRE repas fini & payé, nous fortîmes de l'auberge pour nous aller promener fur le port. Nous y trouvâmes une barque Suédoife prête à mettre à la voile pour l'Angleterre. M. Bouling traita pour fon paffage avec le maître de cette barque. Nous nous promenâmes enfuite par la ville pour nous défennuyer : on juge bien que je n'étois pas tranquille fur l'avenir qui me menaçoit. Mon oncle, à qui je communiquai mon inquiétude, me preffa de l'accompagner en Angleterre, fe flattant de m'y procurer bientôt de l'emploi; mais je regardois ce royaume comme une terre maudite déformais pour tous les honnêtes gens. Je me déterminai donc de refter en France quelque chofe qu'il m'en dût couter.

Je fus confirmé dans cette résolution par une rencontre singuliere que nous fimes dans ce moment. Un bon religieux qui passoit à côté de nous, nous ayant entendu parler Anglois, nous accosta & nous dit en la même langue, qu'il étoit de notre pays, & que si nous avions besoin de son secours, il nous rendroit service. Nous fumes touchés de la politesse de l'ecclésiastique, & nous l'invitâmes de venir boire avec nous; il ne se fit point prier, & but un coup à notre santé. Il nous interrogea ensuite sur notre état & sur le lieu de notre naissance. Il se jeta à mon col; ô ciel! s'écria-t-il, les yeux baignés de larmes, je suis du même canton, & peut-être sommes nous parens. Comme j'avois appris à mes dépens à me défier de ces grandes démonstrations d'amitié, je jugeai à propos de le questionner, & lui dis, que puisqu'il étoit de notre pays, il connoissoit sans doute notre famille, & que je m'appelois Random. Ce bon religieux m'embrassa de nouveau & me dit, qu'il avoit connu parfaitement mon grand-pere: il joignit à son récit tant de circonstances véritables que mes soupçons se dissiperent. J'avois fait à cet honnête-homme un portrait des plus touchans de l'état déplorable auquel j'étois réduit; il m'assura que si je voulois rester en France, & prêter l'oreille à la raison, je serois infailliblement fortune, & qu'il y

contribueroit lui-même de tout son pouvoir.

Mon oncle qui craignoit que les caresses du religieux ne me fissent impression, me protesta que si j'étois assez payen pour renoncer à ma religion, il n'auroit jamais aucun commerce avec moi. Le religieux nous fit alors un discours des plus éloquens, sur ce qu'il appeloit notre aveuglement & notre obstination hérétique, il le termina par nous prier, « de nous laisser » instruire, que notre conversion seroit » pour lors infaillible, & que ce n'étoit » que parce que les payens avoient sagement ouvert les oreilles à des dogmes » opposés aux leurs, que la doctrine de » J. C. s'étoit si fort étendue; il nous cita » tous les peres de l'église, pour nous » convaincre de la vérité de ces dogmes. » Son zèle si apostolique lui fit encore vômir alors mille invectives contre la religion protestante. Mon oncle ôta sa pipe de sa bouche. " Tenez mon cher, dit-il, en » s'adressant au religieux, tout ce que vous » nous dites-là, peut être bel & bon, mais » ce n'est pas mon affaire d'en décider, » la controverse est la vôtre, vous faites » bien de prêcher, & je ferois mal de vous » répondre; car le cordonnier doit se servir de son alêne, le marchand de ses » balances, le procureur de sa plume, » & un marin de sa carte & de sa boussole, » de sorte que je n'ai rien à démêler ni

» avec le pape, ni avec les hérétiques ;
» ni avec le diable, non plus que mon
» neveu Roderik. „

L'Ecclésiastique, offensé de l'opiniâtreté de mon oncle, protesta & dit tout en colere, qu'il étoit bienheureux d'être de son pays, sans quoi il l'auroit dénoncé à la justice comme un blasphêmateur.

Pour appaiser la sainte fureur du religieux, je donnai le tort à mon oncle, & dis au zèlé prédicateur que mon oncle n'avoit eu aucune intention de l'offenser. Mon oncle sentit bien qu'il avoit été trop vif. Pour réparer sa faute, il protesta avec serment que je disois la vérité. La paix fut bientôt faite, le religieux nous fit promettre de le venir voir le lendemain matin dans son couvent, & nous quitta après nous avoir embrassé l'un & l'autre.

L'heure du départ de mon oncle aprochoit, je le conduisis au port, il m'exhorta cent fois à persister dans ma religion, me représentant que si je l'abandonnois, le déshonneur de mon apostasie retomberoit sur toute notre famille. Il me donna son adresse, & nous nous promîmes de nous écrire le plus souvent qu'il nous seroit possible. Mon oncle me tenoit étroitement embrassé, je pleurois, il fondoit en larmes, nous nous quittions & nous rejettions aussi-tôt dans les bras l'un de l'autre. Il fallut enfin se séparer. Je revins à l'auberge

berge où j'avois trouvé mon oncle, je me couchai & je passai la nuit dans des inquiétudes & des agitations perpétuelles. Je me levai de bon matin, & sur les huit heures j'allai voir le religieux Ecossois qui nous avoit accosté la veille, je l'instruisis du départ de mon oncle, & lui fis part de la résolution dans laquelle j'étois de rester en France. Il me fit mille caresses, & m'ayant régalé de liqueur, il me questionna beaucoup sur mon éducation & sur mes talens; je lui répondis sincérement sur ces deux articles : " Un garçon de mérite » comme vous, dit-il, ne peut manquer » de faire fortune dans ce pays-ci, car il » est un moyen infaillible de vous la pro» curer. „

Je sentis bien que mon homme alloit encore me parler religion. Je tranchai net & lui dis, que j'étois assez affermi dans mes principes pour qu'il ne me trouvât jamais disposé à adopter ses opinions, qu'ainsi je lui conseillois de m'épargner là-dessus. J'essuiai pour lors un nouveau sermon; le religieux se servit de tous les moyens capables de m'ébranler; & me fit le portrait le plus avantageux de la vie monastique : " Votre bonheur est dans » vos mains, me disoit-il, la toute puis» sance divine vous a sans doute conduit » ici, pour vous y faire éprouver toute » sa bienveillance; il ne tient qu'à vous

» de calmer à présent, toutes les inquié-
» tudes que vous cause l'avenir. J'ai du
» crédit dans cette maison, je vous y ferai
» recevoir en qualité de novice, je me
» ferai un devoir de veiller à vos besoins
» & à votre satisfaction, vous trouverez
» en moi toute l'amitié du pere le plus
» tendre. „

J'étois édifié du zele apostolique de mon respectable compatriote, & j'avoue à ma honte, que ce fut moins l'attachement à ma religion qui m'empêcha de prêter l'oreille à ses propositions, que deux autres motifs beaucoup plus puissans sur le cœur de la plupart des hommes, l'amour de la liberté & ma passion pour Narcissa. Son image m'étoit plus présente que jamais, & quoique je n'eusse aucune espérance de la revoir, j'aurois plutôt souffert mille morts que d'embrasser un état qui m'en auroit privé pour toujours. Le religieux, fatigué de me prêcher en vain, me dit en m'embrassant cordialement, qu'il étoit plus affligé qu'offensé de ma résistance, & qu'il n'en étoit pas moins dans la disposition de m'obliger tout autant qu'il le pourroit.

“ Les mêmes erreurs, me dit-il, qui
» s'opposeroient à votre avancement dans
» l'état Ecclésiastique, vous empêcheroient
» infailliblement d'avancer dans l'état mi-
» litaire. Je ne vois donc d'autre parti
» pour vous, que celui de vous faire do-

» mestique ; je connois à la cour plu-
» sieurs personnes de considération : je
» vous donnerai des lettres de recomman-
» dation pour elles, je ne doute pas que
» vos talens ne servent bientôt à vous
» produire. Il me dit en même-tems, qu'il
» me donneroit pour compagnon de voya-
» ge le commissionnaire de leur maison,
» qu'il envoyoit à paris pour des affaires
» de conséquence, & qu'il lui donneroit
» assez d'argent pour qu'il pût me défrayer
» sur la route. „

Il fit appeler aussi-tôt mon compagnon de voyage, qui reçut l'ordre de sa mission avec l'air du monde le plus soumis & le plus résigné. J'aurois juré dans ce moment que j'allois voyager avec le plus saint des Anachoretes ; mais je fus bientôt désabusé sur son compte. Notre départ fut arrêté pour le lendemain matin ; je fis mes adieux au religieux Ecossois, je le remerciai mille fois dans les termes les plus expressifs. Il me remit des lettres de recommandation, & m'embrassa tendrement, en me faisant promettre que je réfléchirois pendant ma route, sur les vérités dont il m'avoit fait part.

Nous partîmes donc, le commissionnaire & moi, le lendemain dès le grand matin ; à peine fûmes nous à un quart de mille de la ville, que mon camarade changea de visage & d'humeur ; il prit un air

ouvert, & me propoſa de boire bouteille au premier cabaret que nous rencontrerions. Je m'offris imprudemment de la payer. « Comment, me dit-il, eſt-ce que vous » avez de l'argent : le révérend pere m'a» voit dit le contraire, mais à la bonne » heure, nous nous en divertirons davan» tage ſur la route. »

Pour convaincre mon homme que je diſois la vérité, je tirai les quatre guinées qui me reſtoient & les lui fis voir; il fit un ſaut de joie, & ſe mit à chanter les chanſons les plus gaillardes. Comme il étoit connu parfaitement à plus de dix lieues à la ronde, nous fûmes très-bien traités par-tout où nous nous préſentâmes. La premiere nuit nous couchâmes dans une ferme à quelques lieues d'Abbeville, où nous fûmes parfaitement régalés. Je n'avois encore rien débourſé, & je m'eſtimois fort heureux. Comme il n'y avoit point de lit vacant dans la maiſon, on nous étendit des draps dans une grange avec de bonnes couvertures, & nous nous couchames ainſi ſur la paille.

Il étoit environ minuit, & je commençois à m'endormir, lorſque tout-à-coup j'entendis frapper à la porte. Mon compagnon, qui ſans doute avoit l'oreille au guet, ſe leva ſur le champ pour ouvrir aux deux filles de la maiſon; il s'entretint avec elles pendant quelque tems, après quoi M. *Bal-*

tasar (c'est ainsi qu'elle nomma mon hypocrite camarade) vint me pousser assez rudement, & me demanda d'un ton gai, si je voulois passer une partie de la nuit à jouer & à boire avec les filles de la Fermiere, qui étoient fort aimables, ce que j'acceptai, & la nuit se passa à la satisfaction des uns & des autres.

M. Baltasar, qui faisoit les honneurs de la maison, lia sa partie avec la sœur aînée, qui, quoique très-jolie, l'étoit moins que sa sœur cadette; la petite Nanette, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, me proposa de jouer aux cartes; elle étoit d'une folie sans exemple, aussi quittâmes-nous bientôt les cartes, pour jouer à des petits jeux qui me firent oublier pour quelque tems ma chere Narcissa : les pénitences que m'imposoit cette aimable enfant, étoient des chansons tendres que nous chantions ensemble, avec des baisers donnés & rendus.

Je ne sais si je dois rougir de ma conduite en cette occasion; tout ce que je puis dire, c'est que bien des lecteurs n'auroient peut-être pas mieux que moi résisté à la tentation; Narcissa se présentoit cependant à mon imagination, & mon cœur me reprochoit envain mon infidélité : cette jeune paysanne ne fit de son côté aucun tort aux sentimens que j'avois pour cette charmante personne, tous les transports que je fis éclater n'avoient qu'elle pour objet.

Nous partîmes, mon camarade & moi, le lendemain matin, fort satisfaits de notre aventure. Nous fûmes régalés avant de partir, d'un morceau de galette, d'œufs frais, & d'une bonne bouteille de vin, cela nous fut présenté de la meilleur grace du monde. Nous reprîmes notre route, mon cafard & moi, après avoir souhaité mille bénédictions au pere & à la mere, ainsi qu'à leur postérité.

Quand nous fûmes en chemin, notre conversation roula sur les charmes d'une nuit si délicieuse; je marquai à Baltazar ma surprise de ce qu'il en agissoit si cavalierement avec Nanette. Je lui dis que j'étois extrêmement surpris qu'elle ne se piquât pas davantage du mépris qu'il avoit paru faire de ses charmes, en donnant la préférence à sa sœur. » Quand je suis seul, » me répondit-il d'un ton modeste, je me » partage également entre l'une & l'autre; » c'est le moyen de les faire vivre en paix; » mais comme je me suis apperçu qu'elle » vous lorgnoit, j'ai voulu lui rendre le » service de vous laisser ensemble; & je » suis persuadé qu'elle m'en fait bon gré: » car je me suis parfaitement bien apperçu » que vous l'avez amusée, & qu'elle n'a » pas lieu de se plaindre de vous; d'ailleurs, le plaisir de vous obliger suffisoit » pour me déterminer au sacrifice que je » vous ai fait. »

Je ne pus m'empêcher de comparer intérieurement l'effronterie de ce drôle, avec l'air humble & sanctifié dont il se paroit aux yeux du bon Religieux Ecossois, qui, malgré tout son esprit, en étoit sans doute la dupe depuis long-tems. Je ne m'amusai point à le moralifier ; d'ailleurs, j'en avois perdu le droit, puisque j'avois profité de son ministere ; mais je me proposai fermement de ne l'avoir pour ami que jusqu'à la fin du voyage.



CHAPITRE III.

Baltazar vole Roderik. Il est obligé de s'engager, & part pour l'Allemagne. Il se bat avec un Soldat de sa Compagnie.

NOUS arrivâmes le troisieme jour de notre marche auprès d'Amiens, dans un Village, où nous soupâmes assez mal, & fûmes encore plus mal couchés. Cependant l'excès de la fatigue m'endormit, & le scélérat de Baltazar, profitant de mon sommeil, fouilla dans mes poches & me prit tout ce que je possédois; il partit ensuite, & dit à l'hôte en le payant, que j'étois si fatigué que je l'avois prié de me laisser reposer; mais qu'il faudroit m'éveiller sur les neuf heures pour me faire partir, afin que j'eusse le tems d'arriver à Noyon, où il m'attendroit dans une auberge qu'il indiqua.

Je m'éveillai deux heures après son départ; &, ne le trouvant plus à côté de moi, j'eus un pressentiment de mon malheur; je fouillai dans mes poches, où je ne trouvai plus rien. Je maudis mille fois la confiance que j'avois eue pour ce scélérat, j'accusai mille fois le Ciel de mon malheur, & je descendis dans la cuisine, où je demandai à l'hôte des nouvelles de mon

coquin : il me dit qu'il m'attendoit à Noyon, & me donna l'adresse que l'autre lui avoit laissée. Je lui dis en même tems la friponnerie qu'il m'avoit fait : il ne me répondit qu'en haussant les épaules. Quelques buveurs entrerent dans cet instant, il me tourna le dos, sans me donner d'autres marques de commisération, ce qui me fit présumer qu'un hôtelier est à peu près le même animal en tous lieux.

Un jeune Seigneur, richement habillé, entra pour lors dans l'auberge, accompagné de deux domestiques. Son air affable & poli me fit présumer qu'il étoit généreux ; je l'abordai donc, & lui contai en peu de mots la fâcheuse aventure qui venoit de m'arriver ; il m'écouta avec beaucoup de politesse & de complaisance, & quand mon récit fut terminé : » Hé bien, » me dit-il, mon cher Monsieur, que vou» lez-vous que j'y fasse.

Cette question assommante m'interdit, je n'y pus répondre que par une révérence, pour laquelle il m'en rendit une autre des plus profondes. Il me quitta pour monter dans l'appartement qu'on lui destinoit. L'hôte ensuite s'adressant à moi, me fit entendre que j'interrompois la compagnie, & que cela pourroit nuire à son profit : je ne me fis pas répeter deux fois le même compliment, je sortis sur le champ de l'hôtellerie, tellement transporté de fureur & de

rage, qu'il m'en prit un ſaignement de nez conſidérable : je quittai pour lors le chemin de Noyon, & me mis à marcher à travers champs, ſans ſavoir où donner de la tête. Enfin je me trouvai tellement épuiſé de fatigue, que je fus obligé de m'aſſeoir au pied d'un arbre, où je m'endormis profondément ; je me réveillai deux ou trois heures après. J'étois dans un abattement ſtupide, & je m'abandonnois aux réflexions les plus accablantes ; je reprochois au Ciel ma naiſſance, mes malheurs, & j'enviai cent fois en cet inſtant le ſort des animaux les plus vils & les plus déteſtés.

J'étois dans le plus fort accès de mon déſeſpoir, lorſque j'entendis un violon, & vis à quelque diſtance de moi une troupe d'hommes & de femmes qui danſoient au ſon de cet inſtrument ; je me levai ſur le champ, préſumant que des gens qui étoient dans une ſituation d'eſprit ſi oppoſée à la mienne, ſeroient ſenſibles à mes malheurs. Mais je ne fus pas peu ſurpris lorſque je me fus aproché d'eux, de les reconnoître pour des Soldats, qui, malgré la fatigue de leur marche, s'amuſoient à danſer avec des vivandieres ; le mauvais ordre de leurs habits & la maigreur de leur phyſionomie démentoit la gayeté de leurs actions. Je les ſaluai cependant, ils me firent beaucoup d'accueil, & formant tout-à-coup un cercle, ils ſe mirent à

danser autour de moi. Je fus d'abord étourdi ; mais ils danserent de si bon cœur, que leur bonne humeur passa jusqu'à moi, & me fit oublier mon chagrin & ma lassitude : je pris place dans le cercle, & me mis à danser comme eux. On jugea à propos d'interrompre le bal, & les vivandieres déployant leurs tabliers sur la terre, tirerent de plusieurs havresacs, du fromage, du lard & du pain bis, avec quelques bouteilles de fort mauvais vin. Je fus admis au repas, & je puis protester au lecteur, que je n'en ai fait de ma vie un meilleur.

Le repas fini, nous nous remîmes à danser ; je m'en acquittai de si bonne grace, que tout le monde m'en fit compliment. Les hommes enchérissoient sur les femmes, & j'en reconnus bientôt le motif. Un Sergent, qui s'empressoit plus que les autres auprès de moi, me fit de la vie militaire le portrait le plus avantageux. Dans l'extrémité à laquelle j'étois réduit, je ne pus m'empêcher de prêter l'oreille à ses propositions ; notre marché se conclut sur le champ, & je m'engageai par ce moyen dans le régiment de.... que l'on m'apprit être un des plus anciens corps des troupes du royaume. Notre compagnie étoit en quartier dans un village assez près de là. Nous y fumes coucher, & le lendemain matin on me présenta à mon capi-

taine, qui me parut fort content de l'emplette : il me fit donner sur le champ l'uniforme & des armes. Je vendis mon habit de livrée, & j'achettai du linge. Comme j'étois très exact, je fus bien-tôt au fait du service.

Quelque-tems après, nous fumes obligés de joindre d'autres troupes, & de marcher en toute diligence vers l'Allemagne, pour y renforcer l'armée du Maréchal de Noailles, qui étoit pour lors campée sur le bord du *Mein*, pour s'opposer aux mouvemens des Alliés, commandés par le Comte de *Stair*. Ce fut alors que je connus toute la misere de mon état : je souffris la faim, la soif & la fatigue. Comme j'étois extrêmement gras, je souffris beaucoup plus qu'un autre de la chaleur, ce qui me faisoit envier la maîgreur de mes camarades. Ma triste situation me rendoit chagrin & misantrope ; ma vanité étoit blessée de ce que je supportois la fatigue avec moins de courage que des squelettes vivans, que j'avois cru, jusqu'alors, beaucoup plus foibles que moi.

Un jour que nous séjournions dans un village de la route, & que la plupart de mes camarades étoient disposés pour marauder, un d'entr'eux qui m'aimoit, voulut me tenir compagnie, pour que nous nous promenassions ensemble, & nous nous entretenions mutuellement de nos his-

toires. » Prenez courage, me dit-il, vous » êtes jeune, mais vous vous habituerez » aisément au service, & je ne doute » pas que vous ne contribuiez de votre » mieux à la gloire du Roi. Tel que vous » me voyez, je serois bien fâché, malgré » mon âge, de n'être pas votre camarade; » il y a vingt-cinq ans que je suis gre- » nadier. J'ai eu l'honneur de servir sous » le regne de Louis XIV, & d'être blessé » pour sa gloire ». Je fus frappé d'admiration par ce discours; comment, disois-je en moi-même, peut-on pousser si loin l'amour de son prince & de sa patrie? est-il possible qu'un desir de vaine gloire, suffise pour porter un homme à s'exposer à toutes les miseres de la vie, à souffrir la faim, la soif, les infirmités & la mort même. Je voulus en vain opposer quelques raisonnemens libres au zele du vieux grenadier; il me répondit aussi-tôt, qu'il reconnoissoit bien un Anglois à mes propos; qu'ils n'avoient jamais su respecter leur prince; que l'on n'avoit jamais mieux fait que d'imaginer le proverbe qui dit : *que le Roi d'Angleterre est le roi d'enfer*.

J'opposai vainement à cette réplique tous les argumens de notre politique, en faveur de la liberté, & comme je parlois assez vivement, & sans garder de mesure, mon camarade perdit patience, & m'insulta si

vivement, que je n'y pus tenir. J'allois lui appliquer un bon coup de poing; mais il l'esquiva, en me disant, qu'il m'apprendroit que les François se battoient autrement; que je n'avois qu'à le suivre, & que nous vuiderions ce différend l'épée à la main.

Mon antagoniste avoit si mauvaise mine, & paroissoit si peu propre à se battre, que je m'attendois d'en être quitte à bon marché. Je le suivis donc résolument dans la campagne; mais, dès la seconde botte, il me perça le bras d'outre en outre, & me désarma ensuite par un coup de fouet si violent, que je crus avoir le poignet disloqué.



CHAPITRE IV.

Reſſentiment de Roderik, quelles en furent les ſuites. Bataille d'Ettingen. Le Régiment de...... eſt envoyé en quartier à Rheims en Champagne. Il y trouve ſon ami Strap. Ils partent tous deux pour Paris, d'où ils retournent à Londres.

J'ÉTOIS extrêmement piqué d'avoir été battu, & je réfléchiſſois aux moyens de m'en venger. Le deſir que j'en avois étoit d'autant plus grand, que mon Adverſaire ſe divertiſſoit à mes dépens. Mes bleſſures n'eurent cependant point de ſuites fâcheuſes. Un tambour Irlandois, ſous prétexte de prendre part à mon malheur, vint me voir; il me demanda ſi j'étois dans le deſſein de me venger, & qu'en ce cas étant de mon pays, il m'offroit ſes ſervices. Je croyois bonnement que mon compatriote étoit diſpoſé à tirer l'épée contre mon adverſaire, mais la ſuite de ſon diſcours me tira d'erreur. Vous ne manquez ni de force ni de courage, mais vous manquez d'adreſſe, me dit-il, je ſuis maître d'armes, un mois ou deux de mes leçons vous mettront en état de faire tête à votre homme, & de le faire repentir de ſes gaſconnades. J'acceptai les offres de ſervice du tambour, mais je fus bientôt inſtruit

que c'étoit moins l'amour de la patrie, que le desir de se venger par un autre, de la préférence que mon ennemi s'étoit acquise, à son préjudice, dans le cœur d'une des vivandieres, qui le portoit à me rendre le service de me montrer gratis. Il n'avoit osé défier son rival au combat, mais il auroit été charmé que quelqu'un l'en eût débarrassé. Au reste, je profitai si bien de ses leçons, que je me trouvai bientôt en état de faire tête à mon vainqueur.

Cependant nous continuions notre marche, pour joindre l'armée du Maréchal de Noailles; & nous y arrivâmes la veille de la bataille *d'Ettingen*. Malgré notre fatigue, notre régiment fut un de ceux qui furent commandés pour passer la riviere sous les ordres du Duc de *Grammont*, qui, s'étant emparé d'un poste extrêmement avantageux, eût réduit infailliblement l'Armée des Alliés à périr de faim, ou bien à se rendre à discrétion, si l'envie d'en venir aux mains ne l'eût porté à passer le défilé pour attaquer l'ennemi, dont il fut si bien reçu, que le reste de l'armée Françoise n'ayant pas eu le tems de venir à son secours, il eut la douleur de voir périr presque tout le monde qui étoit à ses ordres. Les Alliés profiterent du désordre de cette avant-garde, pour se retirer du mauvais pas dans lequel ils s'étoient engagés. Nous nous emparâmes le lende-

main du champ de bataille ; on enterra les morts, & les bleſſés des Alliés furent traités avec une douceur & des ſoins qui font ſans contredit beaucoup d'honneur à la nation Françoiſe. Je vis faire alors mille extravagances à mes camarades ; chacun d'eux croyoit avoir tué pour le moins vingt hommes, & ſe plaignoit amèrement de ce que la fumée du canon & de la mouſquetterie lui raviſſoient ainſi l'honneur de ſes belles actions.

Le grenadier gaſcon avec lequel je m'étois battu, faiſoit ſur-tout l'éloge de ſa bravoure. A le croire, on eût dit qu'il étoit un Alexandre, ou bien Charlemagne. Je ſaiſis cette occaſion de le piquer ; j'élevai juſqu'aux cieux les Anglois, & lui dis entr'autres choſes, qu'ils étoient les ennemis jurés des gaſcons, & qu'ils ſe plaiſoient à les faire fuir devant eux comme des lievres.

Mon héros, jettant pour lors ſur moi un regard mêlé de colere & de mépris, me dit d'un ton amer, que ſi je ne me taiſois, il n'en feroit pas de cette fois-là, comme de l'autre ; que la premiere, il avoit eu pitié de moi à cauſe de mon ignorance & de ma foibleſſe, mais que ſi je continuois d'être inſolent, il me couperoit les oreilles. Je mis pour lors l'épée à la main, & lui en frappai rudement l'épaule ; il tira ſur le champ la ſienne, & m'attaqua

vigoureusement. Quelques-uns de nos camarades se mettoient en devoir de nous séparer, mais il s'écria que c'étoit une affaire d'honneur ; aussi-tôt les autres cesserent de nous tenir, & se contenterent d'être spectateurs. Je soutins sans m'émouvoir toutes les attaques de mon ennemi, qui ne m'atteignit que légérement à l'épaule, mais m'étant apperçu qu'il s'affoiblissoit, je le pressai pour lors si vivement, qu'à mon tour je le désarmai, ce qui me fit beaucoup d'honneur dans le corps, & rabatit un peu l'orgueil du Gascon.

Les deux armées resterent tranquilles le reste de la campagne, qui se termina par la retraite des Alliés dans les Pays-Bas, & par celle de notre armée dans les Provinces limitrophes du royaume. On envoya notre régiment en quartier d'hyver dans la Champagne ; notre compagnie eût le sien à *Rheims*. La modicité de ma paie suffisoit à peine pour me fournir la plus mauvaise nourriture ; je manquois d'habit, & quoique je fusse mieux fourni de linge qu'aucun autre soldat du régiment, j'en avois à peine de quoi changer tous les huit jours. J'écrivis pour lors à mon oncle, sans me flatter cependant d'une réponse avantageuse, car je doutai fort que cet honnête-homme eût pu réussir pour lui-même.

J'étois un jour de garde à la porte du

Colonel, lorſque je vis un officier qui ſe préſenta pour y entrer; il étoit accompagné d'un jeune homme habillé de noir, à qui il promettoit du ton le plus affectueux de lui faire plaiſir; ce dernier lui répondit par une révérence profonde, & le quitta.

Quel fut le tranſport de joie que je reſſentis, lorſque je crus reconnoître en lui mon ami *Strap*; je fus ſi fort charmé de le voir, que j'en perdis la parole, & qu'il partit avant que j'euſſe le tems de reprendre mes ſens. Comme je ſouhaitois fort que ce fût lui, je commençai à craindre de m'être trompé; je ne lui avois jamais connu cet air leſte & dégagé que j'avois vu dans le jeune homme qui s'étoit préſenté à la porte du colonel, & cette différence augmentoit le doute où j'étois que ce fût lui. Je réſolus de m'en éclaircir à quelque prix que ce fût : je demandai donc au portier de la maiſon, quel étoit cet homme habillé de noir qui venoit de ſortir; il me répondit qu'il ſe nommoit M. *Strap*; qu'il avoit été valet-de-chambre d'un ſeigneur Anglois, lequel étoit mort depuis peu; que ce ſeigneur étoit extrêmement ami de mon colonel & de l'officier avec qui j'avois vu Strap s'entretenir. Je ne doutai plus alors que ce ne fut mon ami; je lui ſus même fort bon gré d'avoir ſu acquérir les graces Françoiſes, qui me l'avoient preſque fait méconnoître. Je pris ſon adreſſe, & je profitai

du premier moment dont je pus disposer, pour courir chez lui. Je voulois avoir le plaisir de le surprendre ; c'est pourquoi je cachai mon nom, & dis seulement à sa servante, que je souhaiterois lui parler. Strap fut allarmé, quand on lui dit, qu'un soldat qui ne vouloit point dire son nom, demandoit à le voir. Il m'a avoué depuis, qu'il s'étoit demandé plusieurs fois à lui-même, s'il avoit quelques reproches à se faire ; craignant de s'être attiré, sans le savoir, quelques mauvaises affaires sur les bras. J'attendis assez long-tems sans qu'il me fit entrer. Fatigué à la fin de cette lenteur, j'ouvris brusquement la porte de sa chambre. Dès qu'il me vit, il me souhaita le bon jour en balbutiant, & me demanda d'un air tout consterné, ce que je lui souhaitois. Son embarras redoubla de moitié, lorsque je lui dis d'un ton assez ferme, que j'avois quelque chose à lui dire en particulier, & que je le priois de faire éloigner la servante qui m'avoit annoncé. Dès qu'elle fut sortie, je lui demandai s'il ne se nommoit pas M. *Strap* : Oui, Monsieur ; me répondit-il en tremblant. Etes-vous François ? continuai-je. Je n'ai pas cet honneur, me répondit-il, mais j'estime & respecte infiniment la nation. Je le priai pour lors de m'envisager ; il le fit avec de grands yeux, & s'écria tout d'un coup en Anglois : „ O Jesus !

„ se peut-il que ce soit lui ; non cela ne se „ peut pas. „ Seroit-ce le bon état de vos affaires, lui dis-je, en souriant, qui vous empêche de connoître votre ami Roderik dans l'adversité ? Le pauvre garçon se jetta pour lors à mon cou, il m'embrassoit avec tous les transports d'un amant pour sa maîtresse, & pleuroit comme un écolier qu'on fustige ; puis, jettant les yeux sur mon habillement : „ Grand Dieu ! „ dit-il, est-il possible que je revoie le „ plus cher de mes amis réduit en France „ à la triste condition de simple Soldat ? „ Pourquoi, mon cher ami, avez-vous „ consenti que je vous quittasse ? Hélas ! „ je n'en sens que trop bien la raison. „ Vous avez cru trouver dans vos nou- „ velles connoissances, des amis plus es- „ timables que moi. Avouez que vous „ rougissiez quelquefois de m'avoir à „ côté de vous ? Je n'étois pas aveugle, „ quoique je n'en fisse pas semblant ; je „ n'en étois cependant pas moins sensi- „ ble à l'injustice de vos procédés, & je „ vous avoue sincèrement, que c'est votre „ froideur seule qui a pu me déterminer „ à quitter l'Angleterre.

Ces reproches étoient justes, ils me pénétroient de honte & de dépit. Est-ce là le tems de m'accabler, lui dis-je, avec un emportement mêlé de douleur ? ce sont des secours dont j'ai besoin. Etes-vous

dans la disposition de m'aider ou non
„ Hé quoi! vous en doutez, reprit *Strap*
„ avec émotion; ai-je jamais eu quelqu
„ chose qui n'ait pas été plus à vous qu'
„ moi? Ordonnez & disposez de tout c
„ qui m'appartient; mais commencez pa
„ dîner avec moi, & je vous apprendra
„ des choses qui vous feront plaisir. L
„ cœur me saigne, ajouta-t-il, en me ser
„ rant les mains & versant un torrent d
„ larmes, de vous voir dans un si triste équi
„ page. „ Je remerciai *Strap* en l'embras
sant, & lui avouai franchement que rien
ne pouvoit me faire plus de plaisir, que
de dîner avec lui, puisque depuis sept mois
je n'avois pas fait un bon repas. Je lui demandai en même-tems une chemise blanche; quoique depuis long-tems je n'en eusse point changé, je n'avois cependant pu m'accoutumer à m'en passer: je lui en fis voir une fort noire, toute déchirée. Cet aspect coûta encore quelques larmes à mon ami, qui, courant tout aussi-tôt à son armoire, m'apporta une chemise de toile de Hollande des plus belles, & me dit qu'il en avoit trois douzaines de pareilles, dont je pouvois disposer. Je fis mille complimens sinceres à *Strap*, sur la bonté de son cœur, que sa bonne fortune n'avoit point gâté. On servit à dîner: nous nous mîmes à table, & *Strap*, qui ne cessoit de me regarder, mangea aussi peu que je mangeai

beaucoup. Quand notre dîner fut fini, & que je fus largement raſſaſié & déſaltéré, *Strap* me pria de lui faire part de mes aventures depuis notre ſéparation. Je ſatisfis auſſi-tôt ſon impatience, & lui fis un récit exact & ſincere de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ſept ans, que nous nous étions ſéparés l'un de l'autre. Les différentes circonſtances de mon hiſtoire faiſoient ſur le cœur de mon ami des impreſſions qui ſe peignoient ſur ſon viſage, & l'étonnement, la joie ou l'indignation éclatoient tour à tour dans ſes yeux. Dès que j'eus fini le détail de mes aventures, il s'écria en pleurant & levant les mains au Ciel, que j'avois plus ſouffert de maux, que tous les martirs du calendrier.

Je lui demandai à mon tour le détail & les particularités de ſon voyage, & de ſon ſéjour en France. Il m'apprit qu'il avoit demeuré environ dix-huit mois à Paris avec ſon maître, lequel y ayant appris la langue, & s'étant perfectionné dans les exercices & manieres Françoiſes, avoit fait ſon tour de France, d'où il étoit paſſé en Hollande avec quelques Seigneurs Anglois qui voyageoient auſſi; mais avec leſquels il s'étoit livré à tant d'excès, que ſa ſanté en avoit été ſi totalement altérée, qu'il étoit tombé en éthiſie; que les Médecins lui avoient conſeillé de faire un

voyage en Languedoc, pour y respirer un air plus pur; que sur cet avis, ils étoient partis pour Montpellier, où son maître n'étoit demeuré que six semaines, croyant être parfaitement rétabli; qu'ils étoient de-là revenus à Rheims; mais qu'au bout d'un mois de séjour dans cette ville, il avoit été attaqué d'une colique qui l'avoit emporté en dix jours, au grand regret de tous ses amis, & sur-tout de lui, qui perdoit par-là le meilleur des maîtres du monde, au service duquel il avoit toujours été très-heureux. *Strap* me dit encore que cet honnête homme, en mourant, l'avoit recommandé à plusieurs personnes de distinction, & lui avoit laissé par testament toute sa garde-robe & ses bijoux, qui pouvoient monter à la valeur de trois cent livres sterlings. Je remets le tout, ajouta *Strap*, à votre disposition. Voici mes clefs, mon cher ami, regardez le tout comme votre bien; je serai trop heureux si vous l'acceptez avec plaisir. La générosité de *Strap* me frappa si fort d'admiration, que je ne pouvois me persuader que ce que j'entendois fût réel. Je rejettai cependant ses offres en l'embrassant, & lui fis observer qu'un soldat ne pouvoit pas faire usage de toutes ces choses, & que je ne demandois de lui, que des secours proportionnés à mon état. Ne vous inquiétez point, dit *Strap*, vous serez bien-

tôt

tôt dégagé. J'ai des connoissances auprès de votre colonel, & vous pouvez compter que vous serez dans peu votre maître. Nous délibérâmes ensuite sur cet article, & conclûmes que *Strap* iroit le lendemain voir le Marquis de..... sur la protection duquel il comptoit le plus : qu'il lui diroit que le hasard lui avoit fait rencontrer son frere, qu'il croyoit mort depuis long-tems, & qu'il étoit soldat dans le régiment de.... qu'il engageroit ce seigneur à parler pour ma liberté. Nos mesures étant prises de la sorte, nous nous remîmes à boire une bouteille d'excellent vin de Bourgogne, & passâmes le reste de la soirée à raisonner sur l'état que j'embrasserois, si j'étois assez heureux pour obtenir mon congé. Mais, après bien des réflexions & des raisonnemens, nous nous séparâmes sans avoir rien conclu, en nous exhortant mutuellement à réfléchir sur ce sujet. Je fus me coucher; je roulois avant que de m'endormir cent projets dans ma tête. Tout me paroissoit d'abord très-praticable; mais j'y voyois le moment d'après des obstacles insurmontables ; de façon que je m'endormis sans avoir encore déterminé auquel de tous les états de la vie je donnerois la préférence. L'image de Narcissa vint m'occuper agréablement pendant mon sommeil; je lui protestois que j'avois toujours conservé l'amour le plus tendre & le plus

conſtant, & elle y paroiſſoit ſenſible, & me préſentoit ſa main avec un ſourire enchanteur.

Je m'éveillai le lendemain de fort bonne heure, & je courus chez mon ami, que je trouvai de la meilleure humeur du monde. Hé bien, mon cher ami, me dit-il, d'un air gai, comment cela va-t-il ? Quelles nouvelles ? J'en ai une bonne à vous apprendre quant à moi. Vous allez bien-tôt être convaincu,

Qu'un ſot ouvre, par fois, un avis important.

Avec tout votre eſprit, je ſuis perſuadé que vous n'avez pas mieux rencontré que moi ſur ce qui vous regarde. Je ſuis très-diſpoſé cependant à ſuivre toujours votre avis ; vous êtes très-capable d'en donner de bons ; mais pour aujourd'hui, c'eſt mon tour : paſſez-le moi à charge de revanche. Voyons un peu quel eſt le fruit de votre méditation ; après quoi, je vous ferai part de mes avis. Je dis à *Strap*, que malgré tous mes ſoins, je n'avois pu parvenir à former un projet qui ne fût accompagné d'inconvéniens qui m'en éloignoient, & qu'il me feroit plaiſir de me communiquer le ſien.

“ Comme nous n'avons pas aſſez d'ar-
„ gent, me dit-il, pour nous mettre en

» état d'attendre patiemment de la fortune
» des faveurs distinguées, il nous faut
» faire quelques coups hardis, & selon
» moi, vous ne pouvez mieux faire que
» de prendre un extérieur convenable à un
» homme de naissance, comme vous êtes.
» Vous ferez pour lors votre cour à quel-
» que riche douairiere, qui ne balancera
» point à faire votre fortune. Rien ne me
» paroît plus honorable qu'un pareil des-
» sein; je ne vous conseillerai pas cepen-
» dant de vous attacher à quelque vieille
» femme, dont le tempérament cacochi-
» me, porteroit infailliblement des attein-
» tes à votre santé; non plus que de vous
» donner pour un riche héritier, à l'exem-
» ple de tant d'aventuriers, qui ont dupé
» plusieurs femmes fort riches, qui, le
» lendemain de leur mariage, ont vu saisir
» leurs biens par les Créanciers de leur
» nouveau mari. Je suis bien éloigné de
» vous donner de pareils avis, ils sont
» trop contraires à mon cœur & à votre
» façon de penser; mais avec une taille &
» une figure comme la vôtre, on a lieu
» de tout espérer. J'ai des habits qu'un Duc
» ne rougiroit point de porter; je crois
» qu'ils vous iront au mieux: en tout cas,
» on ne manque point ici de Tailleurs pour
» les ajuster comme on les souhaite. Fai-
» sons un voyage à Paris, où nous nous
» fournirons de toutes les autres choses dont

» nous aurons beſoin. Nous retournerons
» enſuite en Angleterre, où je vous accom-
» pagnerai conſtamment en qualité de do-
» meſtique, & je vous épargnerai par ce
» moyen les gages d'un Laquais & d'un
» baigneur. J'eſpere moyennant la grace
» de Dieu, que nous réuſſirons heureuſe-
» ment. « Quelque extravagante que fût cette propoſition, je l'écoutois cependant avec plaiſir; elle flattoit ma vanité, & l'eſpérance que j'avois conçue de captiver le cœur de Narciſſa, étoit ſi bien établie dans ma tête, qu'il ne fût pas en mon pouvoir de la rejetter.

Nous déjeunâmes Strap & moi, avec beaucoup d'appétit; il ſortit enſuite pour aller ſolliciter le Marquis de... en ma faveur, & j'obtins deux jours après mon congé. Après quoi nous partîmes pour Paris. Je ne pus contenir les tranſports de joie que fit naître en moi ce changement ſubit dans ma ſituation, & je crus plus que jamais en ce moment, que la fermeté Stoïque étoit moins une vertu, qu'un fanatiſme. Quel cenſeur aſſez ſévere, pourroit en effet, condamner l'excès de la joie que je reſſentis pour lors, en comparant l'état affreux d'un ſoldat, avec la ſituation d'un homme qui acquiert tout d'un coup, une garde-robe compoſée de cinq habits, très-riches & des plus à la mode; d'une grande quantité de linge magnifique, & de

plusieurs bijoux d'un prix considérable, outre deux cent livres sterlings d'argent comptant que mon ami avoit eu des effets qu'il avoit vendus.

Avec cet équipage, j'aurois pu passer en France pour un seigneur, si les états n'y étoient pas confondus par le luxe, l'ambition, & la fatuité. Mon généreux ami, qui m'accompagnoit, se contenta de passer pour mon valet, quelque chose que je pûs lui dire. J'arrivai donc à Paris, tout me parut magnifique dans cette superbe capitale, & digne de l'éloge que j'en avois entendu faire en Angleterre. J'en visitai soigneusement toutes les curiosités : je vis le Louvre, le palais & le jardin superbe des Thuilleries. J'allai à Versailles, où tout me parut respirer la politesse, la magnificence & le bon goût. Nous nous rendîmes peu de tems après en Angleterre, après avoir voyagé quelque tems, & visité quelques villes de la Flandre.



CHAPITRE V.

Roderik arrive à Londres. Diverses rencontres qu'il y fait, tant aux spectacles que dans un caffé.

DES que je fus arrivé à Londres, je priai Strap de s'informer de la demeure de Monsieur Bouling mon oncle; il revint une heure après m'apprendre qu'il s'étoit embarqué en qualité de capitaine de vaisseaux marchands, après avoir fait inutilement beaucoup de démarches, & après avoir attendu sans fruit, l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites à l'amirauté; ce qui me fit présumer, que les protecteurs sur lesquels il comptoit, n'avoient pas, comme j'avois prévu, assez de crédit ou de bonne volonté pour lui faire donner de l'emploi, ni pour lui faire payer ce qui lui étoit dû, lorsqu'il avoit quitté le Vaisseau le Tonnerre.

Je louai le lendemain un appartement à Charing-Cross, & le soir je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible pour aller à la comédie, où je me plaçai dans une des premieres loges; je crus m'appercevoir que les femmes me lorgnoient avec quelque satisfaction, ce qui me fit faire mille impertinences pour les engager à s'oc-

euper plus long-tems des agrémens de ma personne : que de mines ne fis-je pas, à l'imitation de nos petits-maîtres ! Je crois m'être conduit, dans cet instant, de façon à faire pitié à tous les gens raisonnables de l'assemblée ; je m'asseyois & me levois tour à tour, je tirois ma montre à chaque instant, je la portois à mon oreille ; comme elle étoit à répétition, je ne manquois pas de la faire sonner toutes les fois qu'elle sortoit de mon gousset ; ma tabatiere lui succédoit ; je l'ouvrois, je la refermois à tout moment, pour faire appercevoir plus fréquemment un diamant superbe que je portois au doigt : je fis outre cela cent autres mines pour imiter nos petits-maîtres, dont je croyois les grimaces fort utiles au succès de leurs galanteries. J'avoue cependant, que j'étois fort éloigné d'eux. Une espece de honte m'empêchoit de me livrer tout-à-fait à ma fatuité, me donnoit un air gauche, & sans doute assez comique ; je n'osois même entrer en conversation avec ceux qui m'environnoient. L'espece de jargon qu'ils parloient m'étoit tout-à-fait inconnu ; & comme je ne les entendois point, je craignois réciproquement de n'en être point entendu ; ils se parloient à chaque instant à l'oreille, & leurs confidences étoient suivies de grands éclats de rire, qui me faisoient penser que j'en avois été l'objet ; mais ce qui me déconcerta le

plus, c'eſt que j'eus le malheur d'être touché de ce qui ſe paſſoit ſur la ſcène. Je fus forcé malgré moi de faire attention à la beauté de la piece, & je ne pus refuſer des larmes à l'impreſſion que firent ſur moi pluſieurs traits attendriſſans. Je ſavois parfaitement que c'eſt un ridicule aux yeux de certaines gens, que de s'attendrir de la ſorte; mon amour propre me faiſoit craindre d'être à leurs yeux un objet de ſcandale. Que j'enviai de fois l'heureuſe indifférence de ces eſprits forts, qui ne ſe rendent ni à l'impreſſion du ſentiment, ni au preſtige qu'y ajoute la déclamation, ne laiſſant point échapper le moindre ſymptôme d'émotion pour ou contre. Heureuſement la piece finit. Je me préparois à donner la main à quelque dame juſqu'à ſon caroſſe, mais toutes étoient accompagnées d'un ſi grand nombre de cavaliers, que je fus trompé dans mon eſpérance. Je vis enfin une très-aimable dame, parfaitement bien parée, laquelle étoit ſeule dans la loge; j'y courus auſſi-tôt pour la prier de m'accorder l'honneur de la conduire chez elle. Elle affecta d'abord quelque ſcrupule; j'inſiſtois davantage: elle changea de motif, & me dit, en me regardant aſſez tendrement, qu'elle craignoit de me donner trop de peine, & jettant enſuite les yeux ſur ſa montre, elle feignit d'en vouloir beaucoup à ſes domeſtiques,

de ce qu'ils n'étoient pas encore arrivés, quoiqu'elle leur eut ordonné de se trouver précisément à la sortie du spectacle avec une chaise, pour la conduire chez elle. J'employai tant d'éloquence pour la déterminer, qu'elle ne put résister plus longtems à la proposition que je lui avois faite de lui envoyer mon domestique, pour nous chercher un carosse. Strap revint nous dire un moment après, qu'il n'en avoit point trouvé; cependant, il n'y avoit plus personne dans la salle, & nous fumes obligés de sortir; nous descendîmes, & j'apperçus dans un coin cinq ou six estafiers qui causoient ensemble: l'un d'eux fit un signe à la dame que je conduisois, & elle lui répondit par un regard qui marquoit la plus grande intelligence entr'eux. A peine eûmes-nous le dos tourné, que je les entendis tous éclater à la fois; la gaieté de ces messieurs me fit faire des reflexions; je crus devoir faire attention à la conduite de cette dame, avant d'entrer en commerce reglé avec elle. Je la priai d'attendre dans un caffé voisin, jusqu'à ce que mon domestique, qui étoit allé chercher une voiture dans un autre quartier, fut arrivé; nouveau scrupule de sa part, que je combattis & surmontai presque en même-tems, en lui représentant qu'en restant à l'air, elle pourroit s'incommoder. Je lui proposai de choisir entre des rafraîchissemens,

ou des liqueurs ; elle balança quelque tems; j'eus enfin assez de pouvoir sur son esprit, pour lui faire accepter des glaces. Elle jettoit sur moi de tems en tems des regards, que je n'eusse peut-être pris que pour languissans, si les connoissances qu'elle m'avoit paru avoir, ne m'avoient point mis sur la voie. Mais leur mauvaise mine m'y avoit mis, ou, à peu près, & je trouvai les regards qu'on me jettoit, des moins chastes, pour ne rien dire de pis. On cessa bientôt de se contraindre, & l'on prit avec moi certaines libertés, qui m'engagerent à lui demander la permission de lui rendre visite. Nouvelles objections de sa part, auxquelles je n'eus besoin d'oppofer qu'un baiser pour les détruire. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu de me repousser, on vola pour ainsi dire, audevant de moi! Je n'eus plus aucun doute sur le parti que j'avois à prendre, heureusement Strap arriva avec une voiture. Je donnai la main à la belle, & la conduisis au carosse. Ce fut envain qu'elle mit, pendant le chemin qu'il y avoit pour s'y rendre, tous ses charmes en campagne, & qu'elle me fit des agaceries si marquées, que Strap s'en apperçut, & qui, pour avoir voyagé, n'en étoit pas moins simple, il s'en frottoit les mains de joie, en me faisant signe des yeux de profiter de ma bonne fortune.

Je fis monter la belle en carosse, après

quoi je le fermai sur elle, en ordonnant au cocher de partir. Cette infante, irritée du mépris que je faisois de ses attraits, mit alors la tête à la portiere pour m'accabler des injures les plus atroces & les plus indécentes. " Comment, me dit-elle „ en s'épuisant les poumons, double chien „ que tu es, tu ne payeras pas au moins „ le carosse? „ Je ne répondis rien, & quand j'aurois voulu le faire, je n'en aurois pas eu le tems, vu la volubilité avec laquelle elle m'invectivoit. Elle en vint enfin à sa peroraison, qui étoit conçue en ces termes : " Adieu gredin, tu n'es sans „ doute qu'un gueux revêtu, je le vois „ bien, tu n'as pas le sol; vas-t-en à tous „ les diables; entends-tu, chien d'escroc? „ Allons hai! Fouette cocher.

Nous allâmes ensuite Strap & moi, dans une des hôtelleries des plus achalandées de la ville; je me fis servir un souper des plus honnêtes, afin de pouvoir m'entretenir librement avec mon ami. Je fis sortir le garçon en lui disant que mon domestique me suffisoit. Dès que nous fûmes tête-à-tête, hé bien, lui dis-je, mon cher ami, que penses-tu de cette femme? Strap, qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis que nous en étions séparés, se mit à lever les mains au ciel, avant de me répondre : " Moi, dit-il ensuite, en me regardant „ fixément avec de grands yeux; je pense

„ que... Il n'achevoit pas. Je le regardai fixément & le pressai de me répondre. Ah! ma foi, me répondit-il en me donnant sa bénédiction, que c'est un diable incarné; qui est-ce qui auroit pu penser que tant de malice, d'impudence & de fourberie pût exister dans le cœur d'une personne qui paroissoit si douce & si modeste? Le ciel nous soit en aide, *fronte nulla fides... nimium ne crede colori.* Quelle reconnoissance ne devons nous pas au ciel, de nous avoir préservé de ce *sépulcre recrépit?* J'étois fort du sentiment de Strap, & je me promis bien d'être toujours circonspect à l'avenir, & de ne jamais m'exposer dans de pareilles aventures, qui pourroient être aussi préjudiciables à ma bourse qu'à ma santé.

Mon premier soin fut donc de travailler à me faire de solides connoissances; & dans ce dessein, je fréquentois journellement un caffé qui me parut être le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie de Londres. Ma bonne mine, ou plutôt l'éclat de ma parure, me procura de la part de ceux qui le fréquentoient, beaucoup d'égards & de politesses. On donnoit à manger dans la même maison, & j'y prenois de tems en tems mes repas; de sorte qu'un jour je m'y trouvai à table avec une douzaine d'hommes parfaitement bien mis, la conversation roula sur la po-

litique, & je m'apperçus que la plûpart d'entr'eux étoient fort prévenus pour la sagesse du gouvernement François. Un vieux gentilhomme, fort opiniâtre, étoit le seul qui prit avec zele le parti de sa nation. Ce bon patriote, qui n'étoit jamais sorti de son pays, étoit souvent battu dans ses disputes, & il n'avoit à opposer aux argumens séduisans de ses antagonistes, qu'un zele qui tenoit quelquefois du fanatisme. On défendit avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la reine d'Espagne, & l'on interpréta avec beaucoup de sagacité, la pragmatique-sanction; j'avois cependant quelque peine à adopter les commentaires qu'on lui donnoit. Mais l'extérieur imposant des interlocuteurs m'imposoit silence, & je croyois être en conversation avec quelque ministre ou quelques ambassadeurs des cours étrangeres, ou, tout au moins, de quelques seigneurs qui voyageoient en Angleterre. Un vieux officier prit alors la parole; il en imposoit par un ton belliqueux, qui me persuada qu'il étoit un des plus grands militaires de toute l'Angleterre. Il se mit à parler des opérations de la campagne derniere, & sur-tout de la bataille d'Ettingen; il en fit le récit si fort à l'avantage des François, & reprocha tant de sottises aux généraux alliés, que je ne pus me refuser à la défense de la patrie; je rendis aux François toute la

justice qu'on devoit à leur bravoure; j'avouai même qu'on avoit quelques reproches à faire à nos généraux sur les fautes qu'ils avoient faites avant la bataille, mais je soutins qu'on ne pouvoit assez admirer l'habileté avec laquelle ils avoient profité de la faute qu'avoient faite nos ennemis, en n'exécutant pas scrupuleusement les ordres de leur général. Cela fit naître une dispute qui dura quelque tems; on en remit la décision à un personnage grave de la compagnie, qu'on honoroit du titre de docteur, & à qui il plût de décider contre moi. J'appelai de cette sentence, & je taxai le Juge de partialité. Cela fit un vrai plaisir au vieux Anglois, qui, cent fois avoit tenté vainement la défense de cette question. Mon adversaire, content de sa victoire, dit avec une modestie orgueilleuse, qu'il n'auroit pas avancé son sentiment d'une maniere si décisive, s'il n'eût pris toutes les mesures convenables pour être bien instruit des particularités de cet événement; d'ailleurs, ajouta-t-il, il suffit pour un homme consommé comme je le suis dans le service, d'examiner les dispositions d'un projet, pour juger avec certitude de l'événement qui doit en résulter. Il s'étendit ensuite alors avec une liberté des plus impudentes sur la conduite de chacun de nos généraux; le ministere eut aussi bonne part à ses invectives, & il se

plaignit très-fort, de ce que l'on préféroit les officiers de fraîche date, à ceux qui étoient fort anciens dans le service; on exalta de nouveau le bonheur des François, par rapport au gouvernement: & la politique angloise fut traitée de tyrannie & de Machiavelisme. Notre vieillard, outré des injures qu'on faisoit à sa patrie, dit en secouant la tête à celui qui parloit, Monsieur, j'ai toujours entendu dire, que tout oiseau qui salit son nid est un vilain oiseau. A l'égard des discours de ces messieurs, ils sont étrangers, je n'y prends pas garde, ils ne nous connoissent pas assez bien. Mais vous qui êtes né, & qui ayez vécu sous le gouvernement de l'Angleterre, ayez plus de reconnoissance pour votre pays, & n'allez pas le censurer si mal à propos. Si le ministere n'a plus voulu se servir de vous, sans doute il a eu ses raisons; vous devriez songer que c'est par ses bontés que vous subsistez. Pour ces messieurs, (en parlant du prince & de l'ambassadeur) qui tiennent des discours si libres contre le gouvernement, les loix & le génie de notre nation, il me semble qu'ils devroient avoir un peu plus de considération pour des bienfaiteurs, qui ne me paroissent blâmables que de recevoir, protéger & payer des ingrats & de pareils vagabonds. A ces mots, le chevalier habillé de verd se leva tout furieux, en

mettant la main ſur la garde de ſon épée. L'Anglois de ſon côté ſauta ſur ſa canne, & dit ; Pardieu, ſi vous ne reſtez tranquille, vous trouverez à qui parler. La compagnie les ſépara ; le François ſe remit ſur ſon ſiege, & ſon antagoniſte continua en ces termes : Ecoutez, monſieur, vous ſavez bien que ſi vous oſiez parler ſi librement à Paris du gouvernement de la France, que vous venez de faire du nôtre à Londres, on vous auroit envoyé ſans façon à la baſtille, ou vous auriez eu le tems de faire pénitence peut-être toute votre vie. “ Hé bien, monſieur, apprenez de moi „ que, quoique notre gouvernement ſoit „ plus libre, nous avons cependant de „ bonnes loix, pour punir les gens qui „ tiennent des diſcours ſéditieux ; & ſi „ je vous entends dire encore un ſeul mot „ au mépris & au déſavantage de ce „ royaume, je vous donnerai une preuve „ convainquante de ce que j'avance, & „ vous ferai repentir de votre hardieſſe. ” Ce diſcours produiſit ſur toute la compagnie un effet auſſi promt que ſurprenant. Le jeune prince devint ſouple comme un gant ; l'ambaſſadeur trembla ; le général s'aſſit honteux & ſans rien dire ; & le docteur, qui croyoit déja ſentir tout le poids de l'autorité, devint pâle comme la mort, & proteſta qu'il n'avoit pas intention de choquer le gouvernement, ni

personne en particulier. Docteur, reprit le vieux gentilhomme, on connoît vos principes, je n'ai rien à vous dire de plus à cet égard ; mais je suis fort surpris qu'un homme qui nous méprise si fort, vive cependant parmi nous, quand il n'a aucun motif apparent qui l'y engage. Que n'allez-vous fixer votre demeure dans votre chere France ; vous y pourrez déclamer contre l'Angleterre en toute sûreté. Le docteur ne jugea pas à-propos de repliquer, & il régna ensuite un morne silence. Alors je pris la parole, & dis qu'il étoit honteux que des gens de bon sens, qui n'agitoient des questions que pour s'amuser & passer le tems, en vinssent à de pareilles extrémités ; & je leur proposai de faire venir encore une bouteille pour noyer toute l'animosité. Toute la compagnie applaudit à ma proposition. L'Anglois déclara qu'il n'en vouloit pas plus aux gens pour n'être pas de son avis, que pour avoir un tempérament différent, & but à la santé de tous ceux qui étoient présens. Chacun lui fit raison ; & la conversation recommença à s'animer, mais sans cesser d'être générale. On mit la guerre sur le tapis. Alors le général déploya son éloquence, & nous raconta tous ses beaux exploits. Dans le milieu de sa harangue, il lui arriva de prononcer le mot *épaulement* ; sur quoi, le brusque Anglois lui demanda ce que

signifioit ce terme. Je vais vous le dire, repliqua le guerrier, je n'ai jamais vu d'*épaulement* qu'une seule fois, & c'étoit au siege de Namur. M. Cohorne, fameux ingénieur, assura dans un conseil de guerre, que la place étoit imprenable. Pardonnez-moi, repliqua le prince de Vaudemont, elle peut être prise par un *épaulement*. En effet, son avis fut suivi ; le maréchal de Boufflers fut obligé de capituler au bout de vingt-quatre heures. Il s'arrêta tout court en cet endroit ; & le vieux gentilhomme lui demanda encore avec beaucoup de phlegme, mais, monsieur, dites-moi je vous prie, ce que c'est qu'un *épaulement*. L'officier ne répondit point, mais ayant demandé la carte & payé son écot, il dit à la compagnie : Je vous ferai voir, messieurs, ce que c'est qu'un *épaulement*, quand il plaira au roi de me donner le commandement de son armée ; & il nous quitta brusquement. Je ne pouvois m'imaginer par quelle raison il refusoit d'expliquer un terme de fortification aussi simple ; mais je fus encore bien plus surpris, quand j'appris que cette réserve ne venoit que de son ignorance. Après avoir payé notre écot, nous allâmes au caffé ; mon voisin voulut absolument me régaler d'une tasse de caffé, & me fit entendre que mes principes & mon esprit lui avoient donné pour moi la plus haute estime. Je le remerciai

de son compliment, &c. comme étranger dans ce lieu, je le priai de m'instruire de la qualité & du caractère des gens avec qui nous avions dîné. C'étoit le prendre par son endroit sensible, car il n'étoit pas moins grand parleur que curieux. Il y consentit volontiers, & m'étonna beaucoup en m'apprenant que le soi-disant prince étoit un comédien, & l'ambassadeur un violon de l'opéra. Le docteur, continua-t-il, est un Prêtre catholique romain, qui paroît quelquefois sous l'habit d'officier, & se dit capitaine; mais plus souvent il prend le ton, les airs & l'habit d'un médecin. C'est à la faveur de ce déguisement qu'il s'insinue parmi le peuple, pour faire des prosélytes. Il a déja été une fois entre les mains de la Justice pour cela; mais c'est un homme adroit, qui a su se conduire si finement, qu'il en a été quitte pour quelque tems de prison. Quant au général, il a dû son avancement à ses protections plutôt qu'à son mérite. Mais à présent que le ministère a ouvert les yeux, & que ses amis sont morts ou hors de place, on l'a réformé, & il est réduit à une petite pension : il en est très-mécontent, & se déchaîne à tous propos contre le gouvernement, avec si peu de ménagement, que je m'étonne qu'on n'ait pas encore réprimé son insolence : mais la verité est qu'il doit sa sureté à sa foiblesse, & au

mépris que l'on fait de ſa perſonne. Il n'a pas ſervi beaucoup de tems; cependant, ſi l'on veut l'en croire, il ne s'eſt rien fait de conſidérable depuis la révolution, qu'il n'y ait eu la principale part. Raconte-t-on quelqu'action d'un grand général, il en rapporte auſſi-tôt une autre de lui; mais il n'eſt pas heureux dans ſes inventions, car il lui arrive ſouvent dans ſes narrations, de faire des bévues ſi groſſieres, que tout le monde en hauſſe les épaules. Il a toujours à la bouche les noms de Céſar, Pompée, Alexandre le grand; & comme il lit beaucoup ſans jugement, ſes idées ſont embrouillées, & ſes harangues ſont auſſi obſcures que longues; quand une fois il commence à parler, n'ayez pas peur qu'il ceſſe tant qu'il reſte quelqu'un pour l'écouter. Je ne connois qu'un moyen d'arrêter la volubilité de ſa langue; c'eſt de relever quelque ſottiſe qu'il a dite, ou de lui demander la ſignification de quelque terme difficile qu'il ignore; pour lors, il eſt forcé de ſe taire, ou de quitter la place, comme vous l'avez vu faire, quand je lui ai demandé ce que c'eſt qu'*épaulement*. S'il en eût ſu la ſignification, ſon triomphe eût été inſuportable, & il nous eût fallu décamper les premiers, ou eſſuyer mille impertinences.

Après avoir ainſi contenté ma curioſité, il commença de me faire entrevoir la ſienne,

en me faisant sur moi-même différentes questions, auxquelles je ne répondis que par des termes ambigus. Monsieur, me dit-il, je m'imagine que vous avez voyagé. Oui, monsieur, lui répondis-je. Les voyages coûtent beaucoup, continua-t-il, je sais ce que c'est par expérience : il n'y a point d'été que je n'aille à Bath ou à Tumbridge, & je pense que dans les autres Pays, on est aussi-bien étrillé sur les routes, que dans celui-ci. Vous avez-là, monsieur, une jolie pierre à votre bague ; les François sont d'une adresse surprenante pour composer ces sortes de pierres. Comment donc ! cela est presque aussi beau qu'un diamant. Presque aussi beau, lui répondis-je, pourquoi pas aussi beau ? Pour peu que vous vous connoissiez en pierreries, vous devez voir du premier coup d'œil, que c'est un diamant véritable, & d'une très-belle eau. Prenez-le & l'examinez. Il le fit, & me le rendant, il me dit avec quelque confusion : Je vous demande pardon, je vois maintenant que c'est un vrai brillant, de grande valeur. Je sentis que cette vue me donnoit du poids auprès de lui, & pour mieux gagner son estime, je lui dis que je voulois lui faire voir un cachet de composition, gravé d'après une antique fort recherchée : en effet, je tirai ma montre, d'où pendoit une chaîne d'or, au bout de laquelle étoient trois cachets montés en or. Il les examina l'un après

l'autre, mania la chaîne, admira la boîte, & observa que le tout devoit m'avoir coûté beaucoup d'argent. Une bagatelle, lui dis-je d'un air indifférent, quelques soixante ou soixante & dix guinées. Il me regarda en face pendant quelque tems, & me demanda ensuite si j'étois Anglois. Je lui répondis que non. Vous êtes donc d'Irlande, continua-t-il? Non, Monsieur, lui repliquai-je. Ah! je le vois, dit-il, vous êtes né dans quelqu'unes de nos colonies? Je l'assurai que non. Il me parut fort surpris, & me dit que je n'étois certainement pas Etranger? Je ne répondis point à cela, & je le laissai dans une grande incertitude. Il ne put contenir son impatience; cependant, il me demanda excuse de la liberté qu'il avoit prise, & pour mieux m'engager à lui déclarer qui j'étois, il se découvrit à moi sans réserve. Pour moi, dit-il, je suis garçon, je jouis d'un viager considérable, & je vis à mon goût; je trouve assez commodément le bout de l'année. Comme je n'ai point de bien à laisser après ma mort, je ne suis importuné ni par les soins officieux de mes parens, ni par des solliciteurs de legs; & je regarde le monde comme fait pour moi, & non pas moi pour lui. Aussi, ma maxime est de jouir tant que je pourrai. Que la postérité travaille pour elle-même. Tandis qu'il donnoit ainsi l'essor à son babil, & qu'il s'attendoit sans doute que je le

payerois en même monnoie, nous vîmes entrer un homme avec un habit de velours noir, & une ample perruque. Son air mêlé d'une gravité affectée & d'une légereté naturelle, le rendoit tout-à-fait ridicule. Ce personnage singulier vint en sautillant à la table où nous étions assis; & après avoir fait mille grimaces minaudieres, il demanda à mon ami M. Medlar, si nous n'étions pas en affaires. Mon compagnon prit un air de mauvaise humeur, & lui répondit : Nous n'avons rien de particulier, Docteur, mais cependant.... Oh bien, s'écria le médecin, il faut que vous m'excusiez; & s'adressant à moi : Monsieur, dit-il, permettez-moi de m'asseoir auprès de vous, j'ai quelque chose de conséquence à communiquer à M. Medlar : pardonnez moi, si je lui parle à l'oreille. Cela est inutile, monsieur, repliqua M. Medlar : si vous avez quelque chose à me dire, vous pouvez parler haut. Le docteur parut un peu interdit à ce discours, & se tournant vers moi, il s'excusa d'avoir voulu parler bas, sur ce qu'il ignoroit que je fusse lié avec M. Medlar; mais il dit, que puisque nous étions amis, il ne feroit plus de difficulté de parler haut; & ayant toussé deux ou trois fois, il commença ainsi. Je sors de dîner chez Miledy Flareit, c'est, Monsieur, dit-il en s'adressant à moi, une Dame de qualité, chez qui j'ai l'honneur de dîner quelquefois. Il y avoit

Miledy Stalely, Miledy Larum, Madame Dainty & Miss Biddy Gigler : ma foi, cette jeune Dame est charmante. Il y avoit aussi Milord Straddle, Chevalier John Shrug & M. Billy Chatter, qui fait à présent un fort aimable garçon. Miledy me voyant extrêmement fatigué, car elle étoit la quinzieme malade que je voyois de la matinée, & tous malades de distinction, elle me pressa de rester à dîner. En vérité je n'avois point d'appétit, cependant, je me suis mis à table par complaisance. La conversation a roulé sur différens sujets, & entr'autres choses, M. Chatter m'a demandé avec empressement, s'il y avoit long-tems que je n'avois vu M. Medlar; il y a environ dix-neuf heures & demie, lui répondis-je; effectivement, c'étoit hier à peu près à l'heure qu'il est actuellement. Non ! me dit-il; hé bien, je vous prie d'aller chez lui immédiatement après le dîner; car il faut qu'il soit malade, pour avoir trop mangé d'huîtres vertes hier au soir. Le brusque Medlar, qui, par la gravité de son début, s'attendoit à quelque chose d'extraordinaire, n'eut pas plutôt entendu la conclusion de ce beau discours, qu'il se leva tout en colere, & lui dit: Allez au diable, monsieur, avec vos huîtres vertes : & après ce beau compliment il nous quitta. Le docteur se leva aussi en disant ; je vous jure & proteste sur ma parole, que ceci me cause une surprise extrême

extrême. En disant ces mots, il suivit M. Medlar qui étoit allé au comptoir payer le caffé; & il lui demanda assez haut pour que j'entendisse; quel est ce monsieur, avec qui vous étiez ? Son ami lui répliqua; morbleu, monsieur, je le saurois à présent, sans votre impertinente arrivée; & il s'en alla tout fâché. Le cérémonieux docteur, revint aussi-tôt s'asseoir auprès de moi, après m'avoir fait mille excuses de m'avoir laissé seul, il me fit entendre que ce qu'il venoit de communiquer à M. Medlar au comptoir, étoit une affaire de la derniere importance, & qui ne pouvoit pas se remettre. Ensuite il demanda du caffé, il s'étendit beaucoup sur les vertus de cette liqueur, & m'apprit avec emphase, que pour les tempéramens froids & phlegmatiques comme étoit le sien, elle séchoit l'humidité superflue, & fortifioit le genre nerveux. Ensuite, il me dit que cette plante absolument inconnue des anciens, tiroit son nom de la langue Arabe, comme il étoit aisé d'en juger par le son & la terminaison du mot. Après quoi, il me fit une dissertation sur le verbe *boire*, qu'il prétendit être impropre, parlant du caffé, puisque l'on ne fait que succer pour ainsi dire cette liqueur, au lieu que la vraie signification de *boire*, est étancher la soif. Je ne pouvois presque m'empêcher de rire de cette savante & sublime dissertation; &

pour mieux m'insinuer dans sa confiance, je jugeai à propos de le contrarier un peu. Le docteur, qui, sans doute n'avoit eu d'autre dessein que de montrer son érudition, fut extrêmement surpris de se voir redresser par un jeune homme ; & après avoir un peu rêvé : Ma foi, monsieur, me dit-il, vous avez raison ; je n'avois pas examiné l'affaire avec mon exactitude ordinaire. Ensuite le discours tomba sur la langue Latine, & nous eumes dans cette langue une conversation de deux heures sur différens sujets. Il faut avouer qu'il parloit très-bien, & que, malgré son extérieur frivole & son application à des bagatelles, c'étoit un homme savant & d'un vrai mérite. Il me regarda, comme je le fus ensuite de M. Medlar, comme un prodige de savoir, & me proposa, si je n'étois point engagé, de me mener le soir au caffé de Bedfort, où il avoit rendez-vous avec plusieurs jeunes gens riches, & à la mode.



CHAPITRE VI.

Wagtail introduit Roderik dans une société de jeunes gens choisis, avec qui il passa la soirée. Leur conversation. Portrait de ces nouveaux compagnons. On se réjouit aux dépens du Docteur. Suite de débauche.

J'ACCEPTAI sa proposition avec plaisir, & ayant pris un fiacre, nous allâmes au rendez-vous, où je vis un grand nombre de jeunes gens alertes & badins, dont la plupart parlerent au docteur avec beaucoup de familiarité. J'en vis sur-tout un cercle autour du feu, que je reconnús sans peine pour les mêmes personnes qui m'avoient donné lieu la veille par leurs risées, de soupçonner la dame à qui j'avois offert poliment de la reconduire. Ils ne m'eurent pas plutôt vu entrer avec le docteur Wagtail, c'étoit le nom de mon conducteur, qu'ils se parlerent à l'oreille les uns aux autres. Je ne fus pas peu surpris, quand je trouvai que c'étoit-là les gens avec qui il vouloit me faire lier connoissance. Car en les appercevant, il me les nomma, & me demanda sous quel nom je voulois être connu. A quoi ayant répondu, il s'avança grâvement; & leur dit : Votre serviteur,

très-humble, messieurs; permettez-moi d'introduire dans votre société, M. Random mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter : & se tournant de mon côté ; M. Random, me dit-il, voilà M. Bragvell, M. Banter, M. Chatter, mon ami M. Slyboot & M. Ranter. Je les saluai les uns après les autres, & quand j'abordai M. Slyboot, je m'apperçus qu'il tiroit la langue; mais je ne fis pas semblant pour lors de m'en être apperçu. M. Ranter, qui, comme je l'ai appris dans la suite, étoit un comédien, fit briller ses talens, & contrefit mon air, mes gestes & ma voix en me rendant mon compliment. Je ne m'en serois pas apperçu si facilement, s'il n'eut fait déjà la même chose à mon ami Wagtail, quand nous entrâmes. Je le laissai jouir pour le moment des fruits de son adresse sans m'en plaindre, bien résolu pourtant, de châtier son insolence à la premiere occasion. M. Slyboot me croyant Etranger, me demanda si j'avois été en France depuis peu. Je lui répondis que oui. Il me demanda si j'avois vu les tableaux du Luxembourg. Oui, monsieur, lui dis-je, je les ai considérés plus d'une fois, avec beaucoup d'attention. La suite de la conversation me fit connoître qu'il étoit peintre. Tandis que nous discourions des différens morceaux de cette fameuse galerie, j'entendis Banter qui demandoit au docteur Wagtail

où il avoit pêché ce M. Random. A quoi le médecin répondit : En vérité, c'est un très-aimable homme, monsieur, un homme riche, qui a fait le grand tour, & qui a vu la meilleure compagnie qu'il y ait en Europe. Il vous l'a dit sans doute, répliqua l'autre ; pour moi, sans aller chercher si loin, je le prends pour quelque valet de chambre François. Voilà qui est admirable, monsieur, s'écria le docteur ; je vous dis que je connois très-bien toute sa famille ; il est des Random d'Ecosse : c'est une ancienne maison qui est un peu alliée à la mienne. Je fus extrêmement piqué des conjectures de M. Banter, & je commençai à prendre une assez mauvaise idée de toute cette compagnie en général ; mais comme il étoit vraisemblable qu'ils me pourroient procurer quelque connoissance plus agréable, je résolus de souffrir ces petites mortifications tant que je pourrois, sans sortir de la dignité de mon caractere. Après avoir conversé quelque tems sur la pluie & le beau tems, les comédies, la politique, & autres matieres semblables, dont on parle d'ordinaire dans les caffés, on proposa d'aller passer la soirée dans une fameuse taverne du voisinage, où nous nous rendîmes tous ensemble. Nous montâmes dans une chambre ; on demanda du vin François, & on commanda le souper : on y but largement, & ce fut-là que mes associés développerent de plus en plus

leur caractere. J'eus lieu bientôt de m'appercevoir que le docteur étoit le plastron de tous les bons mots du peintre & du comédien, & qu'il leur servoit à divertir la compagnie. M. Ranter ouvrit la scene par lui demander ce qu'il devoit prendre pour un rhume, une foiblesse d'estomac & une indigestion, dont il étoit extrêmement incommodé. Wagtail entreprit sur le champ d'expliquer la nature de sa maladie, & harangua d'une maniere diffuse sur les pronostics, les diagnostics, les simptomatiques, la thérapeutique, la réplétion & l'inanition. Ensuite, il calcula la force de l'estomac & des poumons dans leurs opérations respectives; il attribua la maladie du comédien à un dérangement de ces organes causé pour avoir trop bu ou trop parlé, lui prescrivit l'usage des stomachiques, & lui interdit tout-à-fait celui des femmes & du vin; lui défendit de parler, de rire, de chanter, de touffer, de crier & d'éternuer. Bon, bon, s'écria Ranter, en l'interrompant, le remede est pis que le mal. Je voudrois savoir où je pourrois trouver de l'eau de mêche. De l'eau de mêche! reprit le docteur; en vérité je ne vous entends pas, M. Ranter. C'est de l'eau extraite de la mêche, répliqua l'autre; c'est un spécifique universel pour toutes les maladies de l'homme. Il a été découvert par un savant moine Allemand, qui, par estime pour Paracelse, lui

fit part de son secret. Pardonnez-moi, s'écria le peintre, c'est Salomon qui s'en est servi le premier, comme on peut le voir par un manuscrit Grec que trouva il n'y a pas long-tems au pied du Mont-Liban un paysan qui creusoit la terre pour chercher des pommes de terre. En vérité, répondit Wagtail, quoique j'aie beaucoup lu, je n'ai jamais rien appris de ce remede; & jusqu'à présent, j'ai ignoré que Salomon sût le Grec, ou qu'il vînt des pommes de terre en Palestine. Ici, Banter se mêla dans la conversation, & dit qu'il étoit fort surpris que le docteur Wagtail pût avoir le moindre doute que Salomon ait entendu le Grec, puisqu'on nous le donne pour le prince le plus sage & le plus savant qu'il y ait eu dans le monde. A l'égard des pommes de terre, qu'elles y avoient été transplantées dans le tems des croisades, par quelque chevalier d'Irlande. J'avoue, dit le docteur, que la chose est très-vraisemblable; & je donnerois volontiers une bonne somme d'argent, pour voir ce manuscrit, qui doit être un morceau bien précieux. Et je vous certifie que si je savois la composition de ce remede, j'en ferois usage sans délai. Le comédien assura que le procédé étoit tout simple. Il n'est question, continua-t-il, que de prendre cent livres de mêche bien séche, & de les faire distiller par la force de la chaleur animale, dans une grande retorte

de verre, il en viendra environ un demi ſcrupule d'une eau inſipide, dont il ne faut qu'une goutte pour une doſe. Sur mon honneur, s'écria le crédule docteur, cela eſt bien ſingulier & bien extraordinaire, qu'un *caput mortuum* puiſſe rendre de l'eau. J'ai toujours été grand ennemi des ſpécifiques, parce que je les crois oppoſés à la nature de l'économie animale; mais il n'eſt pas permis de s'élever contre l'autorité de Salomon. Il y a pourtant ici une choſe qui m'embarraſſe : quand j'aurai amaſſé une quantité aſſez conſidérable de mêche, qui, ſans doute fera hauſſer le prix du papier, où pourrai-je avoir une retorte aſſez grande & une chaleur animale aſſez forte pour échauffer une pareille maſſe ? Slyboot l'aſſura qu'on pourroit lui ſouffler une retorte auſſi grande qu'une maiſon dans un cas de beſoin; & que la méthode la plus facile d'élever la vapeur par le moyen de la chaleur animale, ſeroit de la placer au milieu d'une infirmerie de fébricitans couchés ſur des matelas qui ſe trouveroient en contact avec la retorte. Il n'eût pas plutôt prononcé ces mots, que Wagtail s'écria tranſporté de joie : Par ma foi, l'expédient eſt admirable; je veux l'eſſayer inceſſamment. La ſimplicité du médecin réjouit beaucoup toute la compagnie, & chacun à ſon tour, lui adreſſa des complimens ironiques, que ſa ſotte vanité lui fit prendre pour

très-férieux. Monfieur Chatter changea de propos, & nous fit le détail de tous ceux qui avoient danfé à l'affemblée d'Hamftead, & nous régala de la defcription de tous leurs ajuftemens, depuis les robes des femmes, jufqu'aux boucles de fouliers des hommes; & il finit fon récit par dire à Bragvell, que fa maîtreffe Melinde s'y étoit trouvée, qu'il l'invitoit à y aller avec elle la premiere fois. Non, ma foi, dit Bragvell, j'ai bien autre chofe à penfer, que de me trouver avec un tas de jeunes folles. D'ailleurs, vous connoiffez mon humeur, & que j'ai de la peine à me contenir, quand il eft queftion des femmes. La derniere fois que j'y fus j'eus une affaire avec Tom-Trivet. Cela eft vrai, répliqua Banter, je me reffouviens que vous criâtes beaucoup devant les femmes, & vous fîtes très-bien, car cela vous donna occafion de montrer bien de la fermeté, fans courir aucun danger. Aucun danger! reprit l'autre fort courroucé, que voulez-vous dire? Je ne crains point les dangers; jamais homme ne m'a fait peur; on fait affez que j'ai tiré du fang plus d'une fois, & que j'ai été bleffé auffi. Le comédien demanda en grace à ce champion de jeter les yeux fur lui, & de le prendre pour fecours, quand il lui arriveroit de vouloir fe battre; car, lui dit-il, je voudrois voir un homme mourir d'un coup de poignard, afin de faifir fon attitude, & de-

mieux repréſenter ce perſonnage ſur la ſcene. Mourir, répliqua le héros, non pardieu, je ne ſuis pas ſi ſot, que de me faire des affaires avec la juſtice; je regarderois mon maître d'armes comme un ignorant & une bête, s'il ne m'avoit enſeigné le moyen de bleſſer mon ennemi à quelqu'endroit que je veuille, & le mettre hors de combat. Oh, oh! s'écria Slyboot, ſi cela eſt, j'ai une grace à vous demander: Vous ſavez que j'ai un S. Sébaſtien à peindre, & je voudrois ſaiſir l'inſtant où on lui décoche la premiere fleche. Or, je ſerois charmé que vous vouluſſiez, en ma préſence, piquer ainſi quelque impertinent, & le faire tomber en convulſion, ſans mettre ſa vie en danger; j'aurois occaſion par-là de peindre l'agonie d'après nature. M. le docteur vous dira l'endroit où il faut piquer, & juſqu'à quel point vous pourrez enfoncer; mais ſur-tout, que ce ſoit le plus près du côté gauche qu'il ſera poſſible. Wagtail, qui prit la choſe très-ſérieuſement, obſerva qu'il ſeroit bien difficile de pénétrer dans le côté gauche du thorax, ſans bleſſer le cœur, & conſéquemment, ſans donner la mort: mais qu'il ne doutoit cependant pas, qu'un homme qui auroit la main aſſez adroite, & une connoiſſance exacte de l'anatomie, ne pût entamer le diaphragme en quelqu'endroit ſur les bords, de maniere à occaſionner un ſanglot, ſans

pourtant que la mort s'ensuivît : qu'il étoit prêt de démontrer à M. Bragvell s'il le vouloit, l'insertion de ce muscle, mais qu'il lui conseilloit de ne point tenter l'expérience, qui seroit capable, en cas qu'elle ne réussit pas, de porter préjudice à sa réputation. Bragvell prit la badinerie du peintre, aussi sérieusement que le docteur, & refusa d'en venir à aucune affaire, en disant, qu'il avoit tous les égards possibles pour M. Slyboot, mais qu'il s'étoit fait une regle de ne jamais se battre, que quand son honneur y étoit intéressé; on fit mille railleries de cette espece. Le vin courut à la ronde; on servit le souper, où nous mangeâmes tous avec beaucoup d'appétit; & après le souper, nous nous remîmes à boire. Bragvell devint plus querelleur; Banter d'une humeur plus sévére; Ranter déclama divers morceaux; Slyboot parodia tout le monde; pour moi, je me mis à chanter des chansons Françoises, & Chatter m'embrassoit de tout son cœur, tandis que le docteur, avec un air pensif, gardoit le silence comme un disciple de Pitagore. Enfin, Bragvell proposa d'aller courir les rues, d'attaquer le guet, de battre le connestable, & qu'ensuite nous irions nous coucher tranquillement.

Tandis que nous étions à délibérer sur cette expédition, il vint un garçon dans notre chambre, demander le docteur Wag-

tail ; & apprenant qu'il y étoit, il lui dit qu'une dame demandoit en bas à lui parler. Le médecin sortit de sa méditation, & avec un regard confus, assura la compagnie qu'il n'étoit pas possible que ce message s'adressât à lui ; qu'il n'avoit de liaison avec aucune dame quelle qu'elle put être, & dit au garçon d'aller le lui déclarer. Comment, s'écria Banter, seriez-vous assez impoli pour refuser d'écouter cette dame ; peut-être vient-elle pour une consultation ? A la vérité, il faut qu'elle ait quelques affaires bien extraordinaires à vous communiquer, pour vous venir chercher à cette heure dans une taverne : M. Ranter, allez, je vous prie, faire à cette dame les complimens du docteur. Donnez-lui la main, & faites-la monter. Le comédien descendit aussi-tôt, & revint un moment après, conduisant avec beaucoup de cérémonie une grande femme, dont l'air annonçoit bien ce qu'elle étoit. Nous la reçumes avec de grands respects ; & après bien des façons, nous la fîmes asseoir. Elle garda le silence pendant quelque tems, & jetoit des regards tristes sur le docteur, qui, tout confus de cette aventure, lui rendoit sa tristesse au quadruple. Enfin, elle poussa beaucoup de soupirs, pleura ; & essuyant ses larmes, s'adressa ainsi au docteur : Quoi, M. Wagtail, pas un seul mot de consolation ? Rien ne peut-il attendrir ton

cœur de rocher ? Quoi, toutes mes larmes, ma tristesse, la ruine inévitable que tu m'as causée, rien n'est capable de te toucher ? Que sont devenus tes sermens, homme parjure & sans foi ? As-tu donc renoncé à l'honneur, & à la conscience ? Tu n'as point de remords de ta perfidie ? Réponds-moi. Veux-tu enfin me rendre justice ? Ou, faut-il que j'appelle à mon secours le ciel & l'enfer pour me venger ? Si le pauvre Wagtail avoit été surpris de la voir, jugez quelle dût être sa confusion, en l'entendant ainsi parler. Son teint naturellement pâle, devint livide. Il rouloit les yeux ; ses levres étoient tremblantes, & il répondit ainsi, d'un ton qu'on ne peut pas rendre : Sur mon honneur & ma parole, madame, vous me prenez pour un autre. J'ai pour votre sexe une vénération toute particuliere, & je suis incapable de faire aucun tort à une dame ; d'ailleurs, j'ai beau songer, je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir. Je vous parle vrai, madame, ou que je meure à l'instant. Comment traître, s'écria-t-elle, tu me désavoues ! Non, non, je ne me suis point méprise ; je connois trop bien cette mine enchanteresse ; je connois trop bien cette langue maudite, à qui rien ne peut résister. Hélas ! messieurs, puisque les mauvais procédés de cet infâme, me forcent à dévoiler sa conduite & la mienne ;

ſachez que ce traître, ſous le prétexte ſpécieux de m'épouſer, a ſu gagner mon cœur, & que, profitant de ſa conquête, il m'a ravi le tréſor de ma virginité, & m'a enſuite abandonnée à mon malheureux ſort. Je ſuis actuellement groſſe de quatre mois; mes parens m'ont chaſſée de chez eux, & m'ont laiſſé en proie à la miſere & à la pauvreté. Oui, barbare, ajouta-t-elle, en ſe tournant vers le docteur, oui tigre, oui ſuccube, tu ne connois que trop ma ſituation! Mais je t'arracherai ton cœur infidele, & je délivrerai la terre d'un monſtre tel que toi. A ces mots, elle s'élança ſur le docteur, qui grimpa ſur la table avec une agilité incroyable, & s'alla cacher derriere Bragvell, tandis que nous tâchions d'appaiſer cette héroïne furieuſe. Quoique toute la compagnie affectât la plus grande ſurpriſe, il me fut aiſé d'appercevoir que c'étoit un jeu qu'ils avoient concerté entr'eux pour ſe divertir aux dépens du docteur; ainſi, n'ayant plus d'inquiétude ſur les ſuites, j'entrai pour ma part dans le complot & j'eus le plaiſir de jouir de l'embarras de Wagtail, qui, tout en larmes, conjuroit toute la compagnie de le défendre, proteſtant qu'il étoit auſſi innocent du crime dont on l'accuſoit, que l'enfant qui eſt encore dans le ſein de ſa mere; & nous faiſant entendre en même-tems, qu'il étoit naturellement hors d'état de commettre une

pareille offenſe. La nature ! s'écria cette dame, il n'y a point de nature qui tienne : il m'a ſéduite par ſes charmes & ſes ſortileges, autrement quelle eſt la femme qui pourroit écouter les douceurs d'un pareil magot. Ces yeux de chouette étoient-ils capables de faire des conquêtes ? Qu'y-a-t-il d'admirable dans cette vilaine charogne ? Cette bouche en fer à cheval, étoit-elle faite pour être baiſée ? Non, non, miſérable que tu es ; c'eſt à tes filtres, à tes drogues, à tes enchantemens, que tu dois tes ſuccès. Ce n'eſt point à tes qualités naturelles ; elles ſont trop mépriſables à tous égards pour cela. Le docteur crut alors qu'il étoit tems de ſe défendre d'une façon ſans replique, & pria la plaignante de s'appaiſer. Il dit qu'il ne demandoit qu'une demie-heure, & qu'il entreprenoit de nous prouver l'abſurdité qu'il y avoit d'ajouter foi aux enchantemens, qui ne devoient être regardés que comme des folies enfantées par l'ignorance & la ſuperſtition. Il nous débita en conſéquence un diſcours fort ſavant ſur les idées, ſur le pouvoir & l'indépendance de l'ame, ſur les propriétés des remedes ſtimulans, ſur la différence que l'on doit faire ſur le penchant à la galanterie que peuvent exciter certaines drogues, & une paſſion limitée à un ſeul objet qui ne peut être que la ſuite des ſenſations & de la réflexion ; & il conclut ſa harangue

par une remontrance pathétique ſur le malheur qu'il avoit de ſe voir en proie au reſſentiment d'une dame à qui il n'avoit jamais fait tort; qu'il n'avoit même jamais vûe, & dont les déſordres la portoient vraiſemblablement à accuſer le premier innocent, qui par-là ſe trouvoit en danger de perdre ſon honneur & ſa réputation. La princeſſe abandonnée lui laiſſa à peine le tems de finir ſa harangue; elle recommença ſes lamentations, & tâcha de mettre la compagnie en garde contre l'éloquence de ſon adverſaire, qui, à ce qu'elle diſoit, étoit capable de corrompre le tribunal le plus intégre qu'il y eût au monde. Banter lui conſeilla de l'épouſer ſur le champ, comme le ſeul moyen de ſauver ſa réputation, & s'offrit même de l'accompagner à la flotte pour cela: mais Slyboot lui propoſa d'acheter un pere à cet enfant, & de donner une penſion à la mere. Ranter s'offrit d'adopter l'enfant *gratis*. Wagtail l'auroit adoré volontiers pour ſa généroſité, & quoiqu'il continuât à proteſter de ſon innocence, il conſentit à tout, plutôt que de voir élever des doutes ſur la pureté de ſes mœurs. La dame rejetoit tout autre expédient que le mariage; mais Bragvell prit le parti du docteur, & entreprit de le débarraſſer de ſon importunité pour une demie guinée; à l'inſtant, Wagtail tira ſa bourſe avec empreſſement, & la donna à ſon ami, qui, en tirant une demie guinée, la

donna à cette femme, & lui dit de remercier Dieu de ſa bonne fortune. Quand elle eut reçu ce préſent, elle affecta de pleurer à chaudes larmes, & pria le médecin, puiſqu'il renonçoit à elle, de ne pas lui refuſer du moins un baiſer en partant. Nous eumes bien de la peine à l'y déterminer; enfin, il s'avança pour la ſaluer, comme il eſt d'uſage; mais elle lui mordit la joue ſi ſerré, qu'il jeta un grand cri, ce qui nous divertit beaucoup. Quand elle eut jugé à-propos de le lâcher, elle fit une profonde révérence à toute la compagnie, & ſortit de la chambre, laiſſant le docteur dans la plus grande appréhenſion, moins pour la douleur qu'il ſouffroit, que pour les ſuites de cette morſure, car, diſoit-il, je ſuis certain que cette femme eſt enragée. Banter ordonna le cautere actuel, & mit la pincette au feu pour ſcarifier la plaie. Le comédien fut d'avis que Bragvell grattât la partie malade avec la pointe de ſon épée; mais le peintre s'oppoſa à ces opérations douloureuſes, en exaltant un baume qu'il avoit dans ſa poche, & qui étoit ſouverain contre la morſure des chiens enragés. A ces mots, il tira une petite veſſie remplie de couleur noire, dont il frotta ſur le champ, non-ſeulement la partie malade, mais preſque tout le viſage du docteur, qu'il laiſſa dans un état à faire peur: en un mot, ce pauvre diable étoit ſi harraſſé de peur & des tours qu'on

lui avoit joués, que j'en eus pitié, & le renvoyai chez lui dans une chaise à porteur, contre l'avis de tous ceux qui étoient présens.

La liberté que j'avois prise fit ombrage à Bragvell, qui en marqua son mécontentement par des juremens & des ménaces, sans pourtant s'adresser à personne. Slyboot, qui étoit assis vis-à-vis de moi, ne s'en fut pas plutôt apperçu, que, dans l'intention d'exciter une querelle, il me vint dire à l'oreille, qu'il croyoit que Bragvell en vouloit à moi, mais qu'au reste, chacun devoit se mêler de ses affaires. Monsieur, lui répondis-je fiérement, je ne suis point d'humeur de rien souffrir de Bragvell ni de vous, & je n'ai pas besoin de votre conseil pour me servir de regle; il me demanda mille pardons, & m'assura que ce qu'il m'avoit dit étoit sans aucun dessein de m'offenser. Bragvell faisoit semblant de dormir, pour n'être point obligé de prendre part à ce qui se passoit; mais le comédien, qui étoit plus étourdi & moins sage que Slyboot, ne voulant pas que l'affaire en restât-là, réveilla M. Bragvell, & lui dit tout crûment que je l'avois insulté, & même ménacé de coups de bâton. Je jugeai du moins, que c'étoit-là ce qu'il lui disoit, car il se leva en criant: Morbleu, vous en avez menti, personne ne seroit assez hardi pour me traiter de la sorte. Est-il vrai M.

Random, que vous m'ayez insulté & menacé du bâton? Je niai le fait, & je m'offris à punir l'impertinent qui cherchoit à mettre le trouble dans la compagnie. Bragvell m'approuva, & tira son épée, j'en fis autant, & m'adressant au comédien : M. Ranter, lui dis-je, je sais que vous possédez dans la perfection les qualités & les talens d'un singe. J'ai remarqué plusieurs fois dans la soirée, que vous les mettiez en pratique pour me contrefaire moi & les autres; il faut voir maintenant, si vous leur ressemblez aussi en agilité. Sautez par dessus cette épée, ne vous faites pas prier. A ces mots, je tendis mon épée à trois pieds de hauteur, & je lui dis : une fois, deux fois, trois fois, allons donc. Mais au lieu de faire ce que je lui commandois, il renfonça son chapeau, porta la main à son épée, & affectant l'air, la hardiesse & le ton d'un Spadassin : Quoi donc, dit-il, prétend-on que je me soumette à une telle humiliation, & que, comme un singe amené des montagnes & des bois, j'aille faire des tours de passe-passe? Non, que la mort me saisisse plutôt, & vienne finir mes tristes jours; je veux tremper mes mains dans le sang d'une furie..... Ne peut-on pas avoir ici un exprès pour l'envoyer chercher?

Cette bouffonnerie ne lui réussit pas comme il l'espéroit, & toute la compagnie se faisoit un plaisir de voir jusqu'où on pour-

roit le pouſſer. M. Banter me fit ſigne de tenir mon épée un ou deux pieds plus haut, afin de lui donner une plus belle occaſion d'exercer ſes talens. Le peintre aſſura que s'il faiſoit bien ſon devoir, il le recommanderoit au propriétaire des bancs de Sadler, comme un excellent voltigeur; & Bragvell lui criant, ſaute pour le roi, lui pointa les feſſes avec ſon épée, ce qui lui réuſſit ſi bien, qu'il ſauta par deſſus mon épée en un tour de main, & trouvant la porte ouverte, il diſparut comme un éclair, bien charmé ſans-doute d'en avoir été quitte à ſi bon marché. Il étoit alors près de deux heures du matin; nous payâmes notre dépenſe & ſortîmes. Le peintre ſe retira chez lui ſans rien dire, Banter & moi, nous accompagnâmes Bragvell dans un caffé, où, après nous être amuſés quelque tems, nous le laiſſâmes endormir ſur un banc, & nous acheminâmes enſuite du côté de Charing-Croſſ, où nous logions tous les deux.

Le vin ayant un peu échauffé le tempérament naturellement froid de mon compagnon, il me fit en chemin bien des complimens & des proteſtations d'amitié, j'y répondis comme je le devois, & lui dis que je me ſavois bon gré d'avoir détruit par ma façon de faire, l'opinion peu favorable qu'il avoit pris de moi d'abord. Surpris de ce diſcours, il m'en demanda l'explication. Alors je lui répétai tout ce

que je lui avois entendu dire de moi à Wagtail dans le caffé. Il se mit à rire, & s'excusa de la liberté qu'il avoit prise, en m'assurant que, dès le premier abord, il s'étoit senti tout à fait prévenu en ma faveur, & que ce qu'il avoit dit au docteur n'étoit que pour se moquer de lui. Je fus charmé qu'il me détrompât à cet égard, & je sentis un peu de vanité d'avoir gagné l'estime de cet homme, qui étoit vraiment plein d'esprit. Il me promit, en me quittant, de me revoir le lendemain à la même auberge où nous nous étions vus.



CHAPITRE VII.

Strap fait confidence à Roderik d'une conquête qu'il avoit faite. Il se trouve trompé par cette femme. Roderick va à l'opéra. Il y est épris de Melinde. Banter l'avertit de ne point se livrer à cette femme. Il se rend à l'assemblée de Hamstadt, où il danse avec Melinde. Il y reçoit un cartel de la part de Bragvell, dont le feu se refroidit bientôt. Il y est bien reçu de sa maîtresse, à laquelle il va faire visite le lendemain, & y est subtilisé au jeu. Strap triomphe, & est fort surpris de la dépense de Roderik. Banter vient chez lui se divertir de ses amours, & lui emprunte cinq guinées pour lui prouver son amitié.

J'ÉTOIS encore au lit le lendemain matin, lorsque Strap entra dans ma chambre, & me trouvant éveillé, il fit plusieurs tours en secouant la tête, tournant ses yeux contre terre, & faisant plusieurs signes pour me faire entendre qu'il avoit quelque chose à me communiquer. A ce que je puis voir, lui dis-je, vous avez de bonnes nouvelles à m'apprendre. Assez bonnes, repliqua-t-il, mais on verra par la suite. Je vous dirai que j'ai envie de changer d'état.

Quoi! m'écriai-je tout étonné, pensez-vous à vous marier ? Admirable Strap, vous m'avez donc prévenu enfin ? Non, non, je vous assure, me répondit-il d'un air ricaneur & vain, mais la veuve d'un chandelier du voisinage a pris du goût pour moi; c'est une fort jolie femme, grasse & potelée comme un ortolan : sa maison est bien meublée, & son commerce est en bon train. Elle a bien de l'argent comptant, & je n'ai qu'à me reposer. Elle m'a fait dire par un de mes amis, qu'elle seroit charmée de m'épouser, n'eussé-je pas un sol de bien; mais je n'ai pas voulu faire de réponse positive, sans vous avoir consulté. Je félicitai M. Strap de sa conquête, & j'approuvai ses desseins, pourvu que la fortune de cette femme fût réellement telle qu'il me le disoit. Je lui conseillai pourtant de ne rien faire à la légére, & de me procurer l'occasion de voir cette femme, avant que de rien conclure. Il m'assura qu'il ne feroit rien sans ma participation, & le matin même, tandis que je déjeunois, il m'amena sa déesse. C'étoit une grosse femme courte, d'environ trente-six ans, & qui avoit le ventre si gros, que je ne pus m'empêcher d'avoir quelques soupçons sur son compte; cependant je la fis asseoir & lui présentai une tasse de thé. La conversation roula sur les bonnes qualités de Strap, & je m'étendis beaucoup sur sa sobriété,

ſon adreſſe & ſa ſageſſe. Quand elle me quitta, il la ſuivit juſqu'à la porte, & revint en ſe frottant les mains, me demandant ſi je ne la trouvois pas charmante. Je ne lui fis point de myſtere de mes ſoupçons, & lui dis tout naturellement ce que j'en penſois. Il n'en fût point du tout ſurpris, il avoit fait la même remarque que moi; mais, me diſoit-il, un de ſes amis lui avoit proteſté que c'étoit une maladie accidentelle, & que dans quelques mois elle ſeroit auſſi mince qu'elle eût jamais été. Oui, lui répondis-je, je crois même que quelques ſemaines feront ſon affaire: en un mot, mon pauvre Strap, je ſuis d'avis que l'on vous trompe groſſiérement. Cet ami ne peut être qu'un coquin qui cherche à ſe débarraſſer par votre moyen, & qui croit qu'en faiſant ce mariage, il n'aura plus à eſſuyer d'importunité de la mere, ni de dépenſe à faire pour l'enfant. C'eſt pourquoi je voudrois que vous y priſſiez garde d'un peu plus près, ſans vous fier à ce qu'on vous dit de ſes richeſſes, & que vous n'allaſſiez point vous précipiter dans un mauvais pas, dont il ne ſeroit plus poſſible de ſortir. Il parut tout-à-fait ſurpris de ce que je lui diſois, & promit d'y regarder à deux fois avant que de s'engager. Morbleu, ajouta-t-il en colere, ſi je découvre que mon ami ait cherché à me tromper, il aura à faire à moi. Ma

prédiction

prédiction ne tarda point à s'accomplir, car en moins de quinze jours, ce gros ventre mit au monde un enfant, au grand étonnement de Strap, qui jusqu'alors avoit cru que je portois trop loin les précautions. Son ami disparut, & quelque tems après, les créanciers de cette femme firent saisir ses marchandises & ses meubles, qui furent vendus par justice. Cependant je me trouvai à l'auberge avec mon ami Banter, & le soir, j'allai à l'opéra avec M. Chatter, qui me montra Melinde dans une loge, & offrit de m'introduire chez elle, en me faisant remarquer en même tems, que c'étoit un parti de dix mille livres sterling. Cette nouvelle me fit tréssaillir de joie. J'acceptai sa proposition avec plaisir, & il m'assura qu'il me feroit danser avec elle à la prochaine assemblée, s'il se trouvoit avoir quelques connoissances dans le quartier. A ces mots il me quitta, & alla lui parler pendant quelque tems. Il me montra à cette dame, & j'eus une satisfaction inexprimable, lorsqu'il m'apprit à son retour, que je pouvois faire fonds sur ce qu'il m'avoit promis, & que ce seroit moi qui lui donneroit la main. Banter me dit à l'oreille que c'étoit une coquette décidée, qui auroit les mêmes attentions pour tout autre homme passablement bien mis, par la seule envie de l'enrôler dans le nombre de ses adorateurs, & afin d'avoir le

plaisir de l'augmenter de jour en jour; qu'elle étoit d'un tempérament froid & insensible, sans autre passion que la vanité, & qu'elle connoissoit si peu le mérite, qu'il étoit prêt à parier ce qu'on voudroit, qu'à la fin elle se donneroit au plus riche. J'attribuai le portrait qu'en faisoit Banter à son esprit caustique, ou à quelques ressentimens contre cette femme, qui, sans doute, n'avoit pas voulu l'écouter; & d'ailleurs, je fis assez de fonds sur mes qualités personnelles, pour croire qu'aucune femme ne pouvoit résister à l'ardeur de mes poursuites.

Plein de cette confiance, je me rendis à Hamsteadt avec Chatter, Milord Hobble & le docteur Wagtail. L'assemblée me parut brillante, & j'eus l'honneur d'y danser un menuet avec Melinde, qui me charma par son air aisé & la maniere franche dont elle me reçut. On n'en étoit pas encore aux contredanses, lorsqu'un homme qui m'étoit inconnu m'apporta un billet de la part de Bragvell qui étoit présent. Ce billet portoit, que qui que ce soit de sa connoissance, n'auroit la hardiesse de danser avec Melinde tant qu'il y seroit, & que je ferois bien de la lui céder sans bruit, parce qu'il vouloit lui donner la main pour une contredanse. Cet ordre me fut notifié en présence de cette dame, mais je n'en fus point du tout embarrassé. Je

connoiſſois trop bien le caractere de mon rival : c'eſt pourquoi, ſans marquer la moindre émotion, je priai cet homme de dire à M. Bragvell, que ſes projets m'inquiétoient fort peu, tant que je ſerois aſſez heureux pour avoir le conſentement de cette dame ; que pour lui, je l'exhortois à ne point ſe charger dorénavant d'ordres auſſi impertinens. Melinde affecta quelque confuſion, & fit ſemblant d'être étonnée que M. Bragvell ſe donnât de pareilles libertés, d'autant plus qu'elle ne le connoiſſoit point. Je profitai de cette occaſion pour montrer ma valeur, & j'offris de tirer raiſon de ſon ſilence ; mais elle ne le voulut pas ſouffrir, ſous prétexte de ne point me commettre ; cependant, j'eus lieu de m'appercevoir dans ſes yeux qu'elle n'auroit pas été fâchée d'être la cauſe d'un duel. Cette découverte me fit peine, car non-ſeulement elle marquoit une vanité inſuportable, mais encore l'indifférence la plus caractériſée. Cependant, la fortune me tenoit, & je réſolus de flatter ſon orgueil, en cherchant publiquement querelle à Bragvell, d'autant plus que j'étois certain qu'il ne pouſſeroit pas loin cette affaire.

Tandis que je danſois avec elle, j'apperçus mon rival formidable à un bout de la ſalle, entouré d'un tas de petits maîtres, à qui il parloit avec chaleur, en jettant ſur moi de tems en tems des regards

irrités. Si-tôt que j'eus reconduit Melinde à sa place, je courus à l'endroit où il étoit, & enfonçant fiérement mon chapeau, je lui demandai brusquement s'il avoit quelque chose à me dire. Il me répondit d'un air fâché, non, monsieur, rien pour le présent, & me tourna le dos. Hé bien, monsieur, lui repliquai-je, vous savez toujours bien où me trouver. Ses compagnons se regarderent les uns les autres. Pour moi, je retournai vers la dame qui rougit en me voyant revenir. Le bruit de mon aventure se répandit bientôt dans toute la salle. Je me vis tout d'un coup l'objet des regards de tout le monde, & ne pus m'empêcher d'en être un peu confus. Le bal fini je reconduisis Melinde à son carrosse, & comme un vrai héros de galanterie, je m'offris à l'accompagner pour la défendre sur la route; mais elle ne voulut pas le souffrir, & marqua quelque chagrin de n'avoir pas une place vacante à m'offrir.

Le lendemain je fus la voir après le dîner avec Chatter, & je fus très-bien reçu de sa mere avec qui elle demeuroit. Il y avoit chez elle grande compagnie, & surtout de jeunes gens fort bien mis. Quand on eut pris le thé, on apporta des tablettes de jeu; j'eus l'honneur de jouer avec Melinde, qui, en moins de trois heures m'attrappa huit guinées. Cette perte ne

me fut pas sensible, parce qu'en même tems, j'avois occasion de lui dire des douceurs, qui, dans ces circonstances, sont toujours bien reçues; mais ce qui me piqua, ce fut d'appercevoir qu'elle me trompoit. Je rabattis un peu de l'opinion que j'avois eue de son désintéressement & de sa délicatesse. Je me proposai néanmoins d'agir en conséquence, & de faire avec elle beaucoup moins de façons. En effet, je la serrai de fort près, & voyant qu'elle avaloit bonnement l'encens que je lui offrois, je lui fis le soir même une déclaration d'amour la plus précise. Elle prit la chose en badinant, mais en même tems, elle me traitoit avec tant de complaisance, que je m'imaginois avoir fait la conquête de son cœur. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux. Plein de ces idées flatteuses, je me remis au jeu après souper, & je me laissai tranquillement emporter encore dix autres guinées.

Je ne me retirai que fort tard, & après une invitation générale de revenir quand je voudrois. Cependant quand je fus au lit, mes aventures de la journée me revinrent dans l'esprit, & m'empêcherent de dormir. Dans de certains momens, je me flattois de l'espérance de posséder une jolie femme avec dix mille livres sterlings; mais quand je pensois au portrait que m'en avoit fait Banter, & que je le comparois avec la

conduite qu'elle avoit tenue avec moi, je ne pouvois m'empêcher d'y trouver beaucoup de ressemblance. Cette pensée me fit penser au chagrin, aux dépenses que je faisois, & à la médiocrité de mes fonds, qui, soit dit en passant, ne m'appartenoient point du tout. En un mot, je me trouvai plongé dans des doutes & des embarras, qui ne me permirent point de fermer l'œil pendant presque toute la nuit.

Le lendemain matin Strap, avec qui je n'avois point causé depuis deux jours, se présenta avec tout ce qu'il falloit pour me raser. Je lui demandai ce qu'il pensoit de la dame que j'avois conduite à son carrosse à Hamsteadt. Comment, diable, s'écria-t-il, c'est une très-belle femme, & qui est fort riche, à ce qu'on m'a dit. Je suis fâché que vous n'ayez pas insisté pour la reconduire chez elle. J'ose vous dire qu'elle n'auroit point refusé votre compagnie, car elle me paroît fort bien élevée. Il y a tems pour tout, lui répondis-je; sachez donc, Strap, que c'est avec elle que j'ai passé hier l'après dîner, & que je ne suis sorti de chez elle qu'à une heure du matin. Je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, qu'il se mit à marcher dans la chambre à grand pas, & s'écria avec transport en se frottant les mains : Enfin nous y voici; c'est maintenant notre tour. Je lui fis entendre qu'il n'étoit pas encore tems

de chanter victoire, & que j'aurois plus d'obstacles à surmonter qu'il ne pensoit. Alors je lui racontai les avis que m'avoit donné Banter. Il changea de couleur, secoua la tête & s'écria qu'il n'y avoit aucun fonds à faire sur les femmes. Je lui dis que j'étois résolu néanmoins de faire une derniere tentative, quoique je sentisse bien qu'elle me jetteroit dans une grande dépense; & je lui donnai à deviner combien j'avois perdu au jeu la nuit derniere. Il se frotta le visage avec les mains, me dit qu'il avoit horreur de tous les jeux de cartes, dont le nom seul étoit capable de le faire suer, & lui rappeloit toujours le souvenir de l'escroc qui nous avoit filouté. Cependant, me dit-il, les gens à qui vous avez affaire maintenant, ne sont pas de la même trempe. Si vous avez joué de malheur la nuit derniere, sans doute vous aurez eu peine à vous en tirer pour moins de dix ou douze schelings. Cette simplicité me piqua; je m'imaginai qu'il l'affectoit exprès pour mieux me faire sentir ma sottise, & je lui demandai avec vivacité, s'il croyoit que j'eusse passé la soirée dans quelque cabaret avec des porteurs de chaise: en même tems je lui déclarai que ma perte montoit à dix-huit guinées. Il faudroit avoir le pinceau de Hogarth, pour exprimer la surprise & le chagrin de Strap, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Le bassin qu'il tenoit

alors pour me raser, lui tomba des mains, & il resta quelque tems dans cette attitude plaisante, immobile, la bouche ouverte & les yeux presque hors de la tête : mais bientôt se rappelant mon humeur, qui étoit ennemie des contradictions & un peu brusque, il renferma son chagrin & tâcha de se remettre. Il affecta d'en rire, mais ce ne fut, comme on dit, que du bout des dents, & il ne put proférer qu'une espece de ton plaintif. Il étoit si troublé, qu'en me lavant le visage il répandit sur moi toute l'eau du bassin. Je ne fis pas semblant d'appercevoir sa confusion, mais après qu'il se fut remis, je lui parlai des effets qu'il m'avoit confiés, & l'assurai que j'étois prêt à les lui rendre quand il jugeroit à propos de me les demander. Cette proposition lui fit peine : il crut que je me méfiois de son amitié, & me pria en grace de ne lui en parler jamais, si je ne voulois absolument l'accabler.

L'amitié inaltérable de ce bon garçon me donna pour lui la plus vive reconnoissance; ce fut comme un aiguillon qui fortifia la résolution où j'étois de chercher à faire fortune, afin de pouvoir un jour lui marquer à mon tour ma générosité. Pour cet effet, je résolus de pousser vivement mes affaires du côté de Melinde : je sentois bien d'ailleurs qu'il ne falloit pas beaucoup de nuits semblables à la derniere,

pour me mettre hors d'état de ſuivre ce projet, & toute autre intrigue qui me ſeroit avantageuſe.

Tandis que dans mes réfléxions j'arrangeois le plan de ma conduite, M. Banter vint me voir, & après le déjeûner il me demanda comment j'avois paſſé la ſoirée de la veille. Je me ſuis très-bien amuſé, lui répondis-je, dans une maiſon particuliere. Oui, me dit-il avec un ſourire méchant, à la vérité pour l'argent qu'il vous en coute, vous méritez quelque diſtinction. Je fus ſurpris de ſa remarque, & fis ſemblant de n'y rien comprendre. Allons l'ami Random, continua-t-il, ne cherchez pas à m'en faire myſtere, toute la ville le ſait déjà; je ſouhaiterois pour vous que l'affaire folle qui s'eſt paſſée entre vous & Bragvell à Hamſteadt, eût été moins publique. Tous les gens déſœuvrés ne ſont occupés, depuis ce tems-là, qu'à développer votre caractere, & à acquérir des lumieres ſur votre ſituation : vous ne ſauriez vous imaginer combien de conjectures déſavantageuſes on a déja formé ſur votre compte; les uns vous ſoupçonnent d'être un moine déguiſé; d'autres vous croient un Agent du Prétendant; un troiſieme vous regarde comme un homme qui a fait fortune au jeu, parce que l'on ne connoît ni votre famille ni vos biens; d'autres enfin vous prennent pour un Irlandois, qui riſ-

que le peu qu'il a pour tâcher de s'enrichir. Cette derniere ſuppoſition me piqua ſi fort, que pour cacher ma confuſion je fus prêt de l'interrompre, & je me recriai contre les envieux, qui ne peuvent voir briller les autres, ſans s'ingérer dans leurs affaires. Banter ne fit point d'attention à cette apoſtrophe, & continua en ces termes: pour moi je ne ſais ni ne cherche à ſavoir qui vous êtes ni quels ſont vos moyens; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que rarement ceux qui ſont myſtere de leur origine & de leur ſituation, ont quelque choſe d'avantageux à en dire; & pour vous déclarer ce que j'en penſe, je crois tout naturellement que vous vous êtes élevé par votre induſtrie, d'un état médiocre à celui que vous tenez maintenant, & que vous cherchez à faire quelque mariage avantageux pour vous ſoutenir. A ces mots, il me regarda fixément, & voyant que je rougiſſois, il me dit que ſon opinion étoit maintenant changée en certitude. Ecoutez, M. Random, me dit-il, j'ai pénétré votre plan, & j'ai peine à croire que vous réuſſiſſiez jamais. Vous êtes trop honnête-homme, & vous n'avez pas aſſez de connoiſſance des intrigues de notre ville, pour employer les ſupercheries indiſpenſables de votre état, & pour déconcerter les batteries que l'on formera contre vous; d'ailleurs, vous rougiſſez tout d'un coup, &

pour être homme à bonne fortune, il faut auparavant avoir banni tous ſentimens de honte; ſans doute que votre mérite vous donne lieu de viſer à un parti meilleur & plus riche que Melinde, je le crois, mais je vous donne ma parole, que ce n'eſt point par ce moyen que vous obtiendrez cette femme, ou ſi vous êtes aſſez heureux pour l'emporter, entre vous & moi, vous pourez dire comme Teague: en vérité j'ai perdu en gagnant. Elle parviendroit à dépenſer tout ſon bien en amuſemens & vous vous reſſentiriez bientôt de ſes extravagances. Ce diſcours me troubla; je fus piqué de la liberté avec laquelle il me parloit, & je le lui fis ſentir en lui diſant, qu'il avoit mal deviné, & que je le priois de me laiſſer le ſoin de régler ma conduite ſelon ma propre raiſon. Il me fit des excuſes de ſa franchiſe, qu'il attribua à l'amitié véritable qu'il avoit pour moi; & pour m'en donner une preuve inconteſtable, il me demanda cinq guinées à emprunter, & m'aſſura qu'il n'y avoit gueres de gens dans le monde, pour qui il voulût porter ſi loin la confiance. Je lui donnai l'argent qu'il me demandoit, & me montrai ſi convaincu de ſa ſincérité, qu'il n'eut pas beſoin de la mettre à l'avenir à une ſi rude épreuve. J'avois deſſein, me dit-il, de vous en demander dix; mais apprenant qu'on vous en avoit excroqué dix-huit la nuit der-

niere, j'ai pensé que vous pourriez être à court, & je me suis restreint en conséquence. Je ne pus m'empêcher d'être surpris de ce discours, & je le priai de m'apprendre par quelle raison il me disoit que j'avois été dupé. Il me fit entendre qu'avant de venir chez moi, il avoit passé chez Tom-Tossle, qui, comme témoin oculaire, l'avoit instruit de toutes ces particularités, lui avoit raconté toutes les douceurs que j'avois dites à Melinde, dont il comptoit régaler toute la ville, & l'avoit assuré, entr'autres circonstances, que ma maîtresse m'avoit trompé au jeu, avec si peu de ménagement & d'adresse, qu'il falloit être aussi novice que je l'étois, pour ne pas m'en être apperçu.

L'idée de me voir l'objet de la raillerie des petits maîtres, & d'avoir perdu si sottement mon argent, me piqua au vif. Je profitai des mouvemens de mon indignation, & je jurai de punir quiconque oseroit noircir le caractere de Melinde, ou me tourner en ridicule. Il me repliqua séchement, que ce seroit entreprendre les travaux d'Hercule, que de vouloir châtier tous ceux qui riroient à mes dépens; & que par rapport à Melinde, il ne concevoit pas quel intérêt je pouvois prendre à ce qu'on lui imputoit; que cette friponnerie au jeu, bien loin d'être regardée comme un sujet de blâme parmi les gens d'un certain air, pas-

ſoit au contraire pour une preuve honorable d'un génie & d'une adreſſe ſupérieure. Mais n'en parlons pas davantage, me dit-il, & allons au caffé, nous y pourrons lier une partie de dîner.



CHAPITRE VIII.

Roderik & Banter vont au caffé, où ils trouvent Wagtail & Medlar. Le Docteur leur rend compte de son expérience. Medlar est badiné par Banter à l'auberge. Avis que donne à Roderik le vieux Gentilhomme.

J'AVOIS autant d'envie d'aller au caffé que lui de me le proposer; je l'y accompagnai donc, & nous y trouvâmes M. Medlar & le Docteur Wagtail, qui disputoient grâvement ensemble sur l'ortographe de quelques mots de la langue. La dispute cessa à notre abord, & nous demandâmes au Docteur s'il avoit essayé l'expérience de distiller de l'eau de mêche. Il nous dit qu'il avoit parcouru toutes les Verreries des environs, mais qu'il n'y avoit pu trouver d'ouvrier qui voulut entreprendre de souffler une retorte capable de contenir seulement le tiers de la quantité de mêche prescrite; mais qu'il avoit dessein d'essayer cette opération sur une moindre quantité, afin de tirer du moins quatre ou cinq goutes de cette eau, ce qui suffiroit pour prouver la bonté du spécifique, qu'en-

ſuite il ſolliciteroit au parlement un privilege. Qu'il avoit déjà acheté une quantité de chiffons conſidérable; mais qu'en voulant les réduire en mêche, il lui étoit arrivé un accident, qui l'avoit contraint de changer de demeure; il les avoit mis en monceau dans ſa chambre, & enſuite les avoit allumés avec une chandelle, dans la ſuppoſition que le plancher, quoique de bois, n'en ſouffriroit aucun dommage, attendu que la nature de la flamme eſt de monter; mais que, par quelqu'accident extraordinaire, le bois avoit pris feu, & commencé à brûler avec beaucoup de violence; que ce contre-tems l'avoit étonné au point, qu'il n'avoit pas eu aſſez de préſence d'eſprit pour appeler du ſecours, & que toute la maiſon auroit été conſumée & lui dedans, ſi les tourbillons de fumée qui ſortoient par les fenêtres, n'euſſent allarmé le voiſinage & amaſſé du monde, aſſez à tems pour éteindre le feu; qu'il avoit perdu dans la bagare une paire de culottes de velours noir & une perruque, ſans compter la dépenſe des chiffons, qui ne pouvoient plus ſervir, à cauſe de l'eau qu'on y avoit jettée pour éteindre le feu, & le dommage du plancher qu'il avoit été obligé de réparer à ſes dépens; que ſon hôte le regardant comme un fou, l'avoit fait ſortir de l'appartement dans le moment même, ce qui l'avoit jetté dans de grands

embarras ; mais que pour le préſent, il étoit logé dans une maiſon aſſez commode, où il avoit l'uſage d'une grande cour pavée, pour préparer ſa mêche, de ſorte qu'il eſpéroit dans peu de tems recueillir le fruit de ſon travail.

Nous félicitâmes le docteur de ſon projet, &, après avoir lu les nouvelles, nous allâmes à une vente de tableaux, où nous nous amuſâmes une heure ou deux ; enſuite nous nous rendîmes au mail, d'où après y avoir fait deux ou trois tours, nous revinmes dîner, & Banter nous communiqua le deſſein qu'il avoit de badiner Medlar à l'auberge. Il nous tint parole, car nous ne fûmes pas plutôt à table, que ce comique commença à exécuter ſon projet, & dit au vieux Gentilhomme qu'il avoit extrêmement bon viſage, pour un homme qui avoit dormi ſi peu la nuit derniere. Medlar ne répondit à ce compliment, que par un geſte qui marquoit ſon étonnement, & Banter continua en ces termes : Je ne ſais lequel je dois plus admirer, de la bonté de votre ame, ou de la vigueur de votre corps : en vérité, M. Medlar, je ne vois perſonne qui faſſe les choſes ſi généreuſement que vous : votre compaſſion s'étend à des objets réels, & vous n'en exigez pas plus de retour qu'ils ne ſont capables d'en avoir. Il faut que vous ſachiez, Meſſieurs, dit-il en ſe tour-

nant vers la compagnie, que j'ai passé presque toute la nuit avec un ami qui a la fievre ; & ce matin, en retournant chez moi, j'ai trouvé par hasard une boutique à eau-de-vie qui étoit ouverte : j'ai eu la curiosité de m'arrêter pour apprendre ce qui occasionnoit les cris de joie que j'entendois, & j'ai apperçu M. Medlar dansant tête nue au milieu d'une vingtaine de filles, qui se réjouissoient à ses dépens. Il est permis à M. Medlar d'écouter son bon cœur; mais vous ne devriez pas prodiguer ainsi votre santé. Songez que vous commencez à devenir vieux ; pensez un peu à vous, car ces réjouissances nocturnes doivent à coup sûr altérer votre tempéramment. Le vieux Gentilhomme ne put se contenir plus long-tems ; mais entrant en mauvaise humeur, il s'écria : on sait fort bien, Monsieur, que votre langue n'est point accoutumée à médire. Je pense, répliqua l'autre, que vous auriez pu vous dispenser de cette remarque, & vous savez que dans bien des occasions, ma langue ne vous a pas été inutile. Souvenez-vous du tems que vous faisiez la cour à cette grosse veuve qui tenoit auberge à Islington. Il se répandit un bruit peu favorable à vos facultés prolifiques. Votre Maîtresse en fut instruite, & vous donna sur le champ votre congé. Je fis votre paix avec elle, en l'assurant que vous aviez trois bâtards à nourrir à la cam-

pagne. Si vous avez ruiné depuis vos affaires, ce n'eſt pas ma faute, & je ne m'en mêle point. Cette anecdote, qui n'avoit de fondement que dans l'imagination de Banter, nous aprêta à rire beaucoup à tous, & piqua fort Medlar. Il ſe leva tout en colere, & oubliant qu'il avoit la bouche pleine, il fit mille imprécations, au grand regret de ſes voiſins, qui en ſoufrirent; il traita Banter de faquin, d'impertinent & de cent noms de cette eſpece, & nous dit que cet homme n'avoit inventé toutes ces fauſſetés, que parce qu'il avoit refuſé de lui prêter de l'argent, pour aller en débauche avec des femmes de mauvaiſe vie. Quelle apparence y a-t-il, répliqua Banter, que je vouluſſe emprunter d'un homme qui eſt obligé d'uſer d'intrigues pour atteindre le bout de la ſemaine, avec ſon foible revenu. Il dort quelquefois vingt-quatre heures de ſuite, pour épargner trois repas, & la dépenſe du caffé. Il en eſt réduit même à ſe contenter ſouvent de fromage & de petite bierre pour ſon dîner, ou à ſe régaler de tête de bœuf dans une gargote à quatre ſols par tête. Vous en avez menti, lui répondit Medlar, enflammé de rage, j'ai toujours aſſez d'argent pour payer les mémoires de votre tailleur, ce qui n'eſt pas peu aſſurément, & j'ai envie de vous en donner des preuves convaincantes, malheureux que vous êtes, en vous faiſant pourſuivre pour fait de dif-

ſamation. Sa colere étoit ſi violente, qu'elle lui avoit ôté l'appétit; & il reſta à table ſans pouvoir avaler une bouchée, tandis que ſon antagoniſte jouiſſoit de ſa mortification, & augmentoit encore ſon chagrin, en lui diſant de réſerver ſon dîner, & qu'il en auroit de quoi vivre abondamment pour le lendemain.

Après le dîner nous allâmes au caffé, & Banter nous quitta pour aller à ſes affaires, en me diſant qu'il eſpéroit nous voir le ſoir, Wagtail & moi au caffé de Bedford. Il ne fut pas plutôt parti, que Medlar me dit qu'il étoit fâché de me voir ſi intimément lié avec cet homme qui étoit des plus débauchés de la ville, & qui avoit déjà mangé ſon bien, & ruiné ſa ſanté par ſa mauvaiſe conduite. Qu'il avoit été cauſe de la perte de bien des jeunes gens, en les menant en mauvaiſe compagnie, & leur donnant l'exemple de toutes ſortes de méchancetés; & que ſi je n'étois bien ſur mes gardes, il me feroit bientôt perdre mon argent & ma reputation. Je le remerciai de cet avis, & lui promis d'en profiter; j'aurois bien ſouhaité pourtant d'apprendre tout cela quelques heures plutôt, cela m'auroit épargné cinq guinées. Malgré ces ouvertures, j'avois quelques penchans à croire que Medlar avoit pris occaſion de ſe venger des libertés que Banter avoit priſes avec lui pendant le dîner. Dès que je pus me débar-

raſſer de la compagnie, j'allai demander à Wagtail ce qu'il penſoit du portrait que l'on m'avoit fait de Banter, bien déterminé à comparer leurs ſentimens, & à aſſeoir un jugement de moi-même, ſans faire fond ſur ce qu'ils m'auroient dit l'un & l'autre. Le Docteur m'aſſura que c'étoit un fort honnête homme, qui avoit de la naiſſance & du bien; un homme éclairé, plein d'eſprit, bon critique, & qui connoiſſoit parfaitement les uſages du monde; qu'à la vérité il avoit fait quelqu'extravagances; & que ſon humeur ſatyrique lui avoit procuré des ennemis; mais qu'il avoit donné des preuves inſurmontables de ſa probité & de ſon courage. Je conclus de ces différens portraits, que Banter étoit un jeune homme de mérite, qui avoit mangé ſon bien, conſervé les mêmes goûts, & qu'il n'avoit quitté le grand monde, que parce qu'il ne pouvoit en jouir à ſa fantaiſie.

Je me rendis le ſoir au caffé de Bedford, où je trouvai mes amis; nous allâmes enſemble à la comédie, & enſuite nous revinmes chez moi, où nous ſoupâmes avec beaucoup de ſatisfaction.



CHAPITRE IX.

Roderik reçoit un défi. Quelle en fut la suite. Il est mis aux arrêts par un effet des soins de Strap, mais il fut relâché si-tôt qu'il eût expliqué son affaire. Conduite de M. Orégan & de ses deux amis. Roderik va voir Melinde, à qui il raconte l'histoire de son duel. Il lui propose de conclure leur mariage, & elle le renvoie à sa mere, auprès de qui il en fait la demande en regle. Il est refusé. Conduite de la vieille Dame avec lui.

LE lendemain, quand je fus prêt à sortir, Strap me remit une lettre à mon adresse; j'en fis la lecture, & j'y trouvai un défi conçu en ces termes :

MONSIEUR,

J'ai appris que vous recherchiez Miss Melinde Goosetrap; je vous avertis qu'elle m'a été promise en mariage. Je vous écris ces mots derriere la maison de Montagne, où je vous attends avec une paire de pistolets. Si vous y venez, je vous ferai avouer que vous êtes moins digne de la posséder que votre serviteur.

ROURG OREGAN.

Je fus fort ſurpris du ſtyle de cet étrange billet; & ſur-tout de ce qu'il marquoit que Melinde lui avoit été promiſe; cependant je ne pouvois refuſer le cartel, & la façon dont je me tirerois de cette affaire, pouvoit beaucoup contribuer au ſuccès de ma recherche. Je chargeai auſſi-tôt mes piſtolets; &, montant ne fiacre je me fis mener au rendez-vous, où je trouvai un grand homme ſec de mauvaiſe mine, d'un viſage rude avec une barbe noire. Il ſe promenoit à grands pas, enveloppé dans un vieil habit tout déchiré, avec un mauvais chapeau, qui jadis avoit été garni d'un point d'Eſpagne. Il ne me vit pas plutôt avancer, que ſans autre cérémonie, il me tira un coup de piſtolet qui ne partit point. Etonné d'un abord auſſi bruſque, je m'arrêtai, & ſans lui donner le tems de tirer l'autre, je lui répondis par un des miens, ſans lui faire aucun mal, ſon ſecond piſtolet rata; alors tirant tranquillement ſon couteau, il ſe mit à rebattre la pierre. Pour moi je réſolus de profiter de l'avantage que la fortune m'offroit; & m'avançant ſur lui ſans tirer, je lui dis de demander la vie, ou de ſe préparer à mourir. Mais ce fier Hybernois n'en voulut rien faire; & ſe plaignant amèrement de ce que j'avois quitté mon poſte avant qu'il pût me rendre coup pour coup, il prétendit que je devois retourner & lui laiſſer le même haſard contre moi. Je tâ-

chois de lui persuader qu'il en avoit déjà eu deux, & que c'étoit à moi de l'empêcher d'en avoir un troisieme; mais que puisque j'en avois l'occasion, je voulois m'aboucher avec lui. Je le priai de me dire qui il étoit, pour quelle raison il m'avoit appelé en duel, moi qui, bien loin de lui avoir fait aucun tort, ne me souvenois pas de l'avoir jamais vu. Il me dit qu'il étoit un jeune homme de famille qui avoit mangé son bien, & qu'ayant appris que Melinde étoit un parti de plus de dix mille livres sterlings, il avoit dessein de s'approprier ce bien en l'épousant, & qu'il étoit déterminé de se défaire en brave homme de quiconque traverseroit ses espérances. Je lui demandai alors quel étoit le fondement de ses espérances, au sujet de ce qu'il m'apprenoit dans son billet, que Melinde lui étoit promise; je le priai de m'expliquer ce mystere. Il me fit entendre qu'il se fondoit entierement sur sa naissance & son mérite personnel; qu'il avoit étrit plusieurs lettres à Melinde pour l'instruire de ses prétentions, mais que cette fille n'avoit jamais voulu lui faire de réponse, ni le recevoir chez elle; & qu'à l'égard de la promesse dont il avoit fait mention dans son billet, elle lui avoit été faite par son ami M. Gaghagan, qui l'avoit assuré qu'aucune femme ne pourroit jamais résister à un homme comme lui. Je ne pus m'empêcher de rire

de la ſimplicité de mon rival; ma gaieté ne lui plut pas, & il commençoit à ſe courroucer. Je tâchois de l'appaiſer, en lui donnant ma parole d'honneur, que bien loin de traverſer ſes prétentions ſur Melinde, je parlerois de lui à cette Dame le plus favorablement qu'il me ſeroit poſſible, ſans m'écarter de la vérité, mais qu'il ne devoit point être ſurpris ſi elle ne ſe rendoit point à ſon mérite; que rien n'étoit ſi capricieux que les femmes, que la vertu ſeule ſuffiſoit rarement pour gagner l'affection de ce ſexe. Pour donner plus de poids à ma déclaration, je jettai les yeux ſur ſon mauvais équipage, & lui marquant mon chagrin de voir un gentilhomme réduit en cet état, je lui gliſſai deux guinées dans la main. A la vue de mon argent il jetta ſes piſtolets par terre, & me ferrant dans ſes bras, il s'écria, pardieu, Monſieur, vous êtes le meilleur ami que j'aie trouvé depuis plus de ſept ans. Après m'avoir tenu embraſſé pendant quelques minutes, il me quitta, & ramaſſant ſes piſtolets rouillés, il me jura que le diable l'emporteroit plutôt que d'avoir jamais la moindre affaire avec moi pour des femmes.

Notre querelle s'étant ainſi appaiſée, je demandai à voir ſes piſtolets, & je les trouvai ſi vieux & ſi rouillés, que ce fut un bonheur pour lui qu'aucun des deux ne partit; car aſſurément ils auroient crévé

dans

dans ſes mains, & l'auroient eſtropié ; mais ce qui me donna une idée encore plus frappante du caractere de cet homme, fut de trouver que l'un de ſes piſtolets avoit eté chargé ſans le bourrer, & qu'il avoit bourré l'autre ſans le charger.

Tandis que nous revenions enſemble, je marquai à mon nouvel ami quelque envie de ſavoir ſon hiſtoire. Il m'apprit qu'il avoit ſervi dans l'armée d'Allemagne en qualité de volontaire contre les Turcs. Que la façon dont il s'étoit comporté au ſiege de Belgrade lui avoit procuré une commiſſion d'enſeigne, qu'enſuite il étoit devenu lieutenant; que dans ce dernier état il avoit eu le malheur de déplaire à ſon capitaine, qui lui avoit fait un défi, & que l'ayant tué, il avoit été obligé de ſe ſauver; qu'il avoit paſſé quelques années en Angleterre à ſolliciter ſes amis, pour obtenir de l'emploi dans l'armée de la Grande-Bretagne, mais que n'ayant pu réuſſir, M. Gaghagan l'avoit engagé à changer de batterie, & à tâcher de faire fortune par quelque mariage avantageux ; qu'en conſéquence il avoit jetté ſes vues ſur Melinde, & qu'ayant appris d'un Irlandois, qui ſervoit dans cette maiſon, que j'étois l'amant favoriſé, il avoit pris le parti de ſe battre avec moi, pour écarter par ma mort le plus grand obſtacle qu'il eût à ſurmonter ; mais qu'à préſent qu'il étoit convaincu de ma généroſité & de ma

probité, il me proteſtoit par tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, qu'il ne penſeroit plus à elle, quand même il n'y auroit point d'autre femme dans le monde. Pour ne me laiſſer aucun doute ſur la vérité de ce qu'il avoit dit, il ouvrit une vieille tabatiere de fer, & en tira ſa commiſſion de lieutenant au ſervice de l'empereur, & le défi de ſon capitaine, qu'il conſervoit comme des preuves de ſon état & de ſa valeur. Je fus ſi convaincu du courage & de la probité de ce pauvre homme, que je réſolus de parler en ſa faveur à quelques perſonnes de ma connoiſſance, pour le faire recommander auprès de ceux qui pouvoient lui donner de l'emploi; & en même-tems je ſongeai à lui donner quelques habits, afin qu'il pût paroître plus décemment & ſolliciter lui-même en perſonne.

Nous nous promenions enſemble en cauſant, lorſque nous rencontrâmes une troupe de gens armés & Strap à leur tête, qui, dès qu'il nous apperçut, s'écria d'un air effrayé, les voilà, arrêtez au nom de Dieu, arrêtez-les. En effet ils nous environnerent; je fis tête à l'Exempt qui commandoit leur troupe; mais le capitaine Oregan trouva moyen de ſe débarraſſer, & s'enfuit à toutes jambes vers le chemin de Totten-hamcourt, & il diſparut dans un inſtant. Quand j'eus rendu mes armes, & qu'on ſe fût aſ-

ſuré de ma perſonne, Strap devint un peu plus tranquille, il me demanda pardon de la liberté qu'il avoit priſe, & me pria d'excuſer une action qui ne venoit que de l'amitié qu'il avoit pour moi. Il me dit que ſoupçonnant que la lettre, qui, par paranthеſe, avoit été portée par celui même qui l'avoit écrite, pouvoit contenir quelque choſe d'extraordinaire, il avoit regardé par le trou de la ſerrure, & m'avoit vu charger un piſtolet; qu'à l'inſtant il avoit couru à Vhittehall, & avoit demandé à l'officier de garde un détachement pour me mettre aux arrêts; mais qu'avant ſon retour j'étois déjà ſorti en caroſſe; qu'il avoit demandé quel chemin j'avois pris, & qu'ayant appris que les duels ſe faiſoient ordinairement derriere la maiſon de Montagne, il avoit conduit la garde vers cet endroit, & qu'il rendoit graces à Dieu de m'avoir trouvé ſain & ſauf. Je lui dis que je voulois bien lui pardonner pour cette fois une faute qu'il avoit commiſe pour me rendre ſervice, mais je lui recommandai très ſéverement de ne point m'expoſer ainſi à l'avenir à des bruits déſavantageux. Enſuite, me tournant vers l'exempt, je le remerciai de ſes ſoins, & lui mis un écu dans la main pour aller boire avec ſes gens, l'aſſurant que la diſpute étoit finie long-tems avant leur arrivée, & que tout s'étoit paſſé à l'amiable, comme il avoit pu le remarquer à la façon

dont il nous avoit rencontrés; que pour preuve de ce que je leur disois, il pouvoit se convaincre en visitant mes pistolets, qu'il n'y en avoit qu'un de déchargé; mais cet honnête homme ne voulut pas s'en donner la peine. Il reçut avec reconnoissance mon présent, & me rendant mes pistolets, il me laissa aller sur le champ même, me faisant mille revérences.

L'exempt n'avoit pas fait cent pas, que mon ami Oregan revint pour me secourir, avec deux hommes d'assez mauvaise mine, qu'il avoit été chercher aux environs de S. Gilles. L'un d'eux étoit armé d'un mousquet qui n'avoit point de batterie, & l'autre d'une grande épée rouillée; mais leurs habillemens étoient encore en plus mauvais état. Quand il apprit que j'étois libre, il m'expliqua la cause de son départ subit, & me présenta ses deux compagnons. Le premier étoit le conseiller Fitzclabber, qui, à ce qu'il me dit, étoit alors occupé à compiler l'histoire des rois de Munster, sur des manuscrits Irlandois; l'autre étoit son ami M. Gaghagan, grand politique & philosophe profond, qui avoit donné plusieurs excellens projets pour le bien de la nation; mais il me parut que ces gens de lettres avoient été mal récompensés de leurs travaux, car entr'eux deux ils n'avoient pas une chemise, ni une culotte entiere; je les remerciai de mon mieux de la promtitude

avec laquelle ils étoient accourus à mon ſecours, & leur ayant offert mes ſervices, je leur ſouhaitai le bon jour, & priai Oregan de m'accompagner juſque chez moi, où je lui donnai de ma propre garderobe un habit un peu plus décent. Il en fut ſi reconnoiſſant, qu'il me jura une amitié éternelle, & me raconta toutes les aventures de ſa vie.

L'après dîner, je me rendis chez Melinde, qui me reçut avec beaucoup d'amitié; elle rit à gorge déployée de mon aventure avec l'Irlandois, dont elle n'ignoroit pas la paſſion; car elle avoit plus d'une douzaine de lettres d'amour qu'il lui avoit écrites, & dont elle me fit la lecture pour nous amuſer. Après nous être réjouis aux dépens de ce pauvre amant, ſa mere ſortit de l'appartement; je profitai de l'occaſion pour lui parler de ma flamme, & je la lui exagérai avec toute l'ardeur & l'éloquence dont j'étois capable. Je la flattai, je ſoupirai, je fis des ſermens, je priai; enfin je me livrai à mille extravagances, dans l'eſpoir de faire quelque impreſſion ſur ſon cœur; mais elle entendit tout ſans faire voir la moindre émotion; & il ſurvint du monde avant qu'elle m'eût rendu une réponſe ſérieuſe. Après le thé, on apporta des tables de jeu, ſuivant la coutume; j'eus le bonheur de me rencontrer avec Melinde, au moyen de quoi, au lieu de perdre, j'eus cinq guinées de gain, tous fraix faits.

Je ne tardai point à faire connoiſſance avec pluſieurs perſonnes du bon air ; je paſſai mon tems en divertiſſemens aux comédies, à l'opéra, aux bals & aux aſſemblées : on m'y voyoit preſque toujours à la compagnie de Melinde, pour qui je marquois tout l'empreſſement & les attentions que ma paſſion pouvoit m'inſpirer, & dont mon éducation me faiſoit un devoir. Je n'épargnois ni mes ſoins ni ma bourſe pour ſatisfaire ſa vanité & ſon orgueil : mes rivaux étoient allarmés ; malgré cela je commençai à craindre que cette belle n'eût plus ſon cœur à ſa diſpoſition ; enfin, ſentant que je ne pouvois plus ſoutenir la dépenſe où cette intrigue me jettoit, je réſolus de m'expliquer net, & m'étant trouvé tête à tête avec elle, je me plaignis de ſon indifférence. Je lui fis l'énumération des tourmens d'un amant qui vit dans l'incertitude, & je la preſſai ſi fort de me déclarer ſes ſentimens ſur le mariage que je lui avois propoſé, qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre, ni d'éluder un éclairciſſement. Elle me dit d'un air nonchalant, qu'elle ne trouvoit rien en moi qui lui déplût, & qu'elle conſentiroit à me donner la main ſi je pouvois ſatisfaire à toutes les objections de ſa mere, mais qu'elle ne vouloit rien faire ſans ſon conſentement, dans une circonſtance auſſi intéreſſante. Cette déclaration ne fut pas trop de mon goût,

car je m'étois proposé de m'en faire aimer d'abord, & ensuite d'assurer ma conquête par un mariage secret, auquel je m'étois flatté de la faire consentir sans répugnance. Cependant, ne jugeant point devoir abandonner ce terrein, que ma cause ne fût entiérement désespérée, j'allai trouver la mere, & lui demandai sa fille en mariage dans toutes les régles. Cette bonne dame me reçut avec beaucoup de politesse; elle me remercia de l'honneur que je faisois à sa famille, & me dit qu'elle ne doutoit pas que je ne fusse à tous égards, propre à rendre une femme heureuse, mais que, comme une bonne mere, attentive aux intérêts de sa fille, elle étoit obligée de prendre connoissance de ma fortune, & de me demander quel établissement je prétendois faire. Une pareille ouverture m'auroit entiérement déconcerté, si je ne m'y fusse attendu, mais comme j'y étois tout préparé, je lui répondis sans hésiter, que quoique ma fortune ne fut pas considérable, j'étois né bon gentilhomme, que j'en avois eu l'éducation, que je soutiendrois sa fille dans le même état, & que je lui assurerois un bon douaire, à elle & à ses enfans. Cette soigneuse mere ne parut pas goûter ma proposition; elle observa d'un air froid, qu'il n'étoit point nécessaire d'assurer à des enfans ce qui leur appartenoit déjà; que cependant, si je voulois,

ſon avocat & le mien pourroient conférer de cette affaire, & qu'en attendant elle me prioit de lui juſtifier un état de mes revenus. Malgré l'embarras où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui rire au nez, lorſque j'entendis parler de mes revenus ; je lui avouai franchement que je n'avois aucun fonds de terre, & lui dis que mes affaires étant un peu embarraſſées pour le préſent, je ne pouvois lui déclarer poſitivement à combien montoient mes richeſſes ; mais que j'allois travailler à les mettre au net, & que je pourrois bientôt lui donner ſatisfaction ſur cet objet.

Je ne tardai point à prendre congé, & je me retirai chez moi fort triſte, & perſuadé que je n'avois plus rien à attendre de ce côté. J'eus lieu de me confirmer dans cette idée le lendemain, lorſque j'y retournai dans le deſſein de m'expliquer un peu plus amplement avec cette dame ; un domeſtique vint me dire que les dames n'étoient point au logis ; cependant, en approchant de la porte, j'avois apperçu Melinde à travers une jalouſie. Irrité de cet affront, je ſortis ſans dire un mot, & je ſaluai en paſſant Melinde, qui étoit toujours reſtée dans la même ſituation, croyant ſans doute que je ne l'avois point apperçue.

Ce contre-tems m'affligea plus à cauſe de Strap, que pour moi-même, car je n'appréhendois pas de mourir d'amour pour

Mélinde; au contraire, pendant tout le cours de cette intrigue, le ressouvenir de ma charmante Narcissa me causoit des reproches continuels, peut-être même contribua-t-il au mauvais succès de mon projet, en jettant du froid dans mes démarches, & m'empêchant de prendre bien mes mesures.

Je ne pouvois me dispenser de faire part à mon compagnon, de tout ce qui m'arrivoit. Je remplis ce devoir en affectant de la mauvaise humeur, & jurant que je ne voulois plus me charger de ses affaires, dont je le priai d'avoir soin lui-même. Cette ruse produisit l'effet que j'en attendois; car au lieu de se plaindre de ma mauvaise réussite, Strap fut frappé de la colere que j'affectois, & me pria en grace de me tranquilliser, me faisant entendre que, quoique nous eussions perdu beaucoup, le mal n'étoit pas sans remede; & que si la fortune traversoit aujourd'hui nos desseins, elle nous favoriseroit peut-être un autre jour. Je fis semblant de me rendre à ses raisons; je louai l'égalité de son ame: de son côté, il feignit d'être satisfait de ma conduite, & me conjura de suivre en tout ce que mes propres réflexions me suggéreroient; mais à travers de cette affectation, il ne me fut pas difficile de voir qu'il étoit triste au fond de l'ame, & depuis ce jour je le vis maigrir à vue d'œil.

CHAPITRE X.

Roderik cherche à se venger de Melinde. Il s'adresse pour cela à Banter, qui imagine un moyen dont ils se servent avec succès. Roderik jette ses vues sur le cœur de Miss. Gripevel, mais infructueusement. Il reçoit un billet doux dont il est enchanté. Il se trouve engagé dans une intrigue sur laquelle il fondoit sa fortune; mais au désespoir de s'être trompé, il renonce à toute idée de mariage.

JE n'étois plus occupé que du soin de chercher une maîtresse, & du desir de me venger de Melinde. Billy Chatter me fortifioit dans ces idées; c'étoit un homme qui s'étoit rendu nécessaire aux femmes, & qui attiroit les hommes dans toutes les assemblées particuliéres. Je m'adressai donc à lui, & le priai de m'introduire à la premiere assemblée qu'il y auroit, & de m'y faire connoître quelques aimables dames pour satisfaire à une fantaisie, que je lui communiquerois dans la suite. Billy, qui avoit entendu parler de mon différend avec Melinde, devina d'abord une partie de mon dessein, & pensant que je ne cherchois qu'à lui donner un peu de jalousie, il promit de me satisfaire, & de me faire

connoître un parti de trente mille livres sterlings, que les dames du quartier avoient prise depuis peu sous leur protection. Je lui fis quelques questions, & il m'apprit que cette dame se nommoit Miss Biddy Gripevel; que son pere, qui avoit été prêteur sur gages, étoit mort sans faire de testament, au moyen de quoi sa fille avoit hérité de tous ses biens, quoiqu'elle en fût si peu chérie, que si le vieux avare n'avoit pas plaint la dépense d'un testament, il ne lui eût pas laissé la sixieme partie de sa fortune. En effet, tant qu'il a vécu, loin de lui donner une éducation conforme au bien qu'elle devoit avoir, il l'avoit laissée vivre dans la maison comme une servante, & lui en faisoit faire toutes les fonctions; mais les funérailles de son pere ne furent pas à peine finies, qu'elle avoit pris tous les airs d'une femme de qualité, & avoit trouvé tant de gens de l'un & l'autre sexe prêts à la flatter, à la caresser & à l'instruire, que faute de discernement, elle étoit devenue extrêmement vaine & arrogante, & ne vouloit pas moins qu'un duc, ou tout au moins un comte pour mari; que les seigneurs Anglois l'avoient à la vérité négligée; mais qu'un certain Lord Ecossois, mal dans ses affaires, cherchoit alors à faire connoissance avec elle. Dans l'intervalle elle étoit tombée entre les mains d'une intrigante, qui en avoit déjà disposé en fa-

veur d'un Lieutenant d'infanterie de ses parens, quoique la demoiselle ne fût rien de cette affaire. Il me dit enfin que si je voulois danser avec elle, il falloit lui permettre de me présenter à elle comme un chevalier, ou comme un comte étranger tout au moins. Je fus ravi de cette ouverture; & je consentis, pour mieux satisfaire ma vengeance, à figurer pendant un jour sur le pied d'un marquis François.

Ayant donné rendez-vous à Chatter, je me rendis chez Banter, de la pénétration & des connoissances de qui j'avois alors une haute opinion; & après lui avoir demandé le secret, je lui racontai jusqu'à la moindre circonstance de ma disgrace avec Melinde; je lui communiquai le plan que j'avois formé pour mortifier cette orgueilleuse coquette; & après lui avoir demandé son avis, je le priai de m'aider dans l'exécution. Rien ne pouvoit flatter davantage l'humeur misantrope de Banter, que le récit que je lui fis de la conduite de Melinde, & de mon ressentiment. Il applaudit à ma résolution, & me proposa non-seulement de me pourvoir d'une compagne agréable, mais d'en procurer une autre à Miss Goosetrap, qui ne manqueroit pas de la rendre la risée de toutes ses connoissances. Il m'indiqua pour cet effet son barbier, qui avoit pris à Paris, d'où

il revenoit, des airs de petit maître, & dont l'affectation & les grimaces passeroient aisément auprès d'elle pour la politesse aimable d'un gentilhomme formé par les voyages. Je l'embrassai pour le remercier de cette idée, & il m'assura qu'il ne lui seroit pas difficile de lui faire croire que Melinde l'ayant vu par hazard, avoit été si frappée de sa vue, qu'elle cherchoit à faire connoissance avec lui; en effet, il lui en parla dans l'instant, & il lui peignit si vivement cette bonne fortune, que le pauvre sot en fut transporté de joie. Banter lui donna un de ses vieux habits, & le recommanda à Chatter comme un fort aimable garçon qui revenoit de voyager. Chatter, qui étoit l'introducteur né de quantité de femmes de Londres & des environs, se chargea tout d'un coup de parler à Melinde en sa faveur, & tout réussit au gré de nos desirs. L'heure de mon rendez-vous arrivée, je parus habillé d'une maniere avantageuse, & sous le titre de marquis, j'eus l'honneur d'ouvrir le bal avec la riche héritiere, qui attiroit les yeux de toute la compagnie, par le nombre prodigieux de pierreries dont elle étoit ornée. J'y apperçus entr'autres femmes, Miss Melinde, qui ne put cacher sa surprise & son envie. Sa curiosité augmenta d'autant plus, qu'elle n'avoit jamais vu Miss Gripvell; & Chatter, le seul qui au-

vée à Londres. Je commençai alors à désespérer du succès, & l'idée d'une misere prochaine me rendit triste & mélancolique. Pour dissiper les horreurs de cette furie qui m'agitoit, j'eus recours à la bouteille, & je me livrai dans les compagnies beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Je m'attachai particuliérement à la comédie. J'y allai causer avec les Acteurs derriere le théatre. J'y fis connoissance avec de jeunes libertins, & en peu de tems je m'annonçai comme un homme de lettre & un grand critique. Je puis dire sans vanité, que je pouvois prendre cette qualité à plus juste titre que beaucoup de gens à qui on la donnoit, & qu'en général, mes compagnons étoient les plus ignorans & les plus sots de tous les gens que j'eusse jamais connus. Ces amusemens dissipoient mes inquiétudes, & faisoient si bien distraction à mes chagrins, que toutes les fois qu'il me venoit dans l'esprit quelques réflexions tristes, je les écartois à l'instant, en me livrant à quelques imaginations agréables. Strap étoit bien loin d'avoir les mêmes ressources. Il avoit beau faire pour renfermer au-dedans de lui-même le chagrin qui le dévoroit; il maigrissoit à vue d'œil, & ressembloit à un squelette.

CHAPITRE XI.

Roderik reçoit une Lettre d'une Inconnue. Il la prend pour la fille d'un riche Gentilhomme. Sa surprise lorsque son Inconnue se trouve être une vieille Gouvernante. La maniere dont il sort d'intrigue.

JE vivois ainsi sans souci, prenant le plus court chemin que l'on puisse prendre pour arriver à la pauvreté, lorsque je reçus un jour une lettre écrite de main de femme. Elle renfermoit les complimens les plus flatteurs pour moi, & l'on m'y faisoit des protestations d'amour dans le style le plus vif & le plus figuré que la passion puisse inspirer. " Décidez de mon sort, m'y disoit-" on, en m'apprenant si votre cœur est " libre ou si vous êtes engagé. " La lettre étoit souscrite. *Votre Inconnue*, & l'on me marquoit un endroit où je pouvois faire remettre ma réponse.

Je fus transporté de joie à la lecture de ce billet. L'élégance qui me paroissoit y régner, ne me permettoit point de douter que ce ne fût une dame de qualité qui l'eût écrit ; & l'amour que je conçus tout à coup pour elle, prit soin de l'embellir. Tout ce que la jeunesse a d'attraits & de charmes,

mon imagination l'employa à composer son portrait. Dans l'espece d'enthousiasme que me causoit mon bonheur prétendu, je me mis à écrire ma réponse, & j'épuisai tout mon esprit pour attrapper la sublimité du style de ma Déesse, & pour n'être point en reste, s'il étoit possible, du côté de la vivacité des sentimens. Son esprit & les rares qualités qu'il faisoit découvrir, lui répondoient de tous les cœurs qu'elle tenteroit : mais, lui disois-je, je ne voyois rien en moi qui pût l'engager à porter si bas ses regards. Ce m'étoit une raison de plus pour être pénétré d'amour & de reconnoissance. Je finissois par demander une entrevue, dont la grandeur de ma passion ne pouvoit plus souffrir le délai. Ayant écrit ainsi ma réponse, je la montrai à Strap avec la lettre qui l'avoit occasionnée. Il se mit à sauter de joie dans la chambre. Je le dépêchai vers l'endroit marqué, qui étoit la maison d'une faiseuse de modes, près de *Bond-Street*, & je le priai de rester quelque tems à la porte, parce qu'il pourroit voir la personne qui viendroit prendre ma réponse.

Il revint au bout d'une heure avec un visage joyeux, & il me dit que quelque tems après qu'il eut donné la lettre, on avoit appelé un porteur de chaise, à qui on avoit donné ordre de la remettre à la porte d'un riche gentilhomme : que lui Strap l'avoit suivi, & l'avoit vu livrer la lettre à une

femme de chambre, qui avoit payé le messager & fermé la porte; qu'il avoit ensuite appris d'un savetier qui étoit près de là, que le gentilhomme nommé *Sparkle*, à qui appartenoit la maison, avoit une fille extrêmement belle, & qui devoit hériter de tous ses biens. Je pensai, ainsi que Strap, que c'étoit elle qui avoit écrit le billet, & je m'enyvrai des plus flatteuses espérances.

Je m'habillai sur le champ, & je fus passer devant la maison où demeuroit mon Inconnue. J'aperçus aux fenêtres du premier étage une jeune demoiselle fort belle. Il me parut qu'elle m'examinoit d'un air où il entroit plus que de la curiosité, & ses regards paroissoient s'arrêter sur moi avec complaisance. Du moins en jugeois-je ainsi, parce que c'étoit ainsi que mon amour propre vouloit que j'en jugeasse. Afin de jouir plus long-tems de sa vue & d'en être de même regardé plus long-tems, je m'arrêtai & je feignis de donner quelques ordres à Strap. Par ce moyen je la vis distinctement, & elle me parut si belle que je tressaillis de joie d'avoir fait une pareille conquête. Elle se retira & je retournai à mon Auberge. On servit à souper, mais il me fut impossible de manger, tant j'étois occupé de mon intrigue, & je me mis au lit pour me livrer tout entier à mes idées amoureuses.

Le lendemain, de grand matin, je reçus

une nouvelle lettre de mon Inconnue. Elle m'y marquoit « que c'étoit avec une joie » inexprimable qu'elle avoit reçu ma ré» ponse, qu'elle souhaiteroit avoir cet esprit » & ces qualités dont je l'avois flattée, au » point où je paroissois persuadé qu'elle les » possédoit : que c'étoit en effet le côté » par où une femme raisonnable devoit » chercher à plaire le plus à un galant » homme; que le cas que je paroissois faire » de ces avantages, étoit une preuve de » mon discernement, qui ne faisoit que re» doubler l'inclination qu'elle avoit prise » pour moi; que, quant à l'entrevue que » je demandois, je pouvois être persuadé » qu'elle la desiroit aussi ardemment que » moi; mais qu'avant de m'accorder cette » faveur, il falloit qu'elle fût plus pleinement » convaincue de la vérité de mes sentimens: » que d'ailleurs elle avoit des bienséances » à garder, & qu'elle craindroit de perdre » mon estime en les brusquant trop préci» pitamment. » Elle me laissoit cependant entendre qu'elle consulteroit son inclination préférablement à toute autre chose, dans une affaire d'où son bonheur dépendoit aussi essentiellement, sur-tout lorsqu'elle n'avoit aucune considération de fortune qui pût la retenir, étant maîtresse de disposer de son bien.

Prévenu, comme je l'étois, que c'étoit mademoiselle Sparkle qui m'écrivoit, je ne

pouvois concevoir qu'étant aussi belle qu'elle l'étoit, elle fit si peu de cas de sa beauté & qu'elle lui préférât des qualités qui, pour être d'un prix plus réel, n'attirent pas la premiere attention de son sexe. Tant de philosophie dans un âge aussi jeune me ravissoit en admiration; mais j'étois charmé sur-tout qu'elle eût la libre disposition de son bien. Je repris la plume & lui fis réponse.

Comme il m'avoit été facile de démêler qu'elle s'intéressoit moins à ce qu'on lui trouvât des charmes que de l'esprit, j'affectai de rabaisser les appas dont les hommes font ordinairement tant de cas. » La beau- » té, lui disois-je, la plus parfaite, ne va- » loit pas le moindre de ses sentimens, dont » on ne pouvoit se lasser d'admirer la jus- » tesse & la sagacité. Je sais bien, conti- » nuois-je, qu'il n'y a aucun trésor qui soit » comparable au bonheur de posséder le » cœur de quelqu'un qui a une façon de » penser si supérieure; mais ne puis-je pas » me plaindre aussi que vous differez trop » mon bonheur. » Une déclaration respectueuse de mes intentions, & les assurances les plus sacrées de leur stabilité terminoient ma lettre. Je la lus à Strap & l'en chargeai. Si j'eusse connu alors comme j'ai connu depuis l'objet pour qui je prenois tant de peine, à coup sûr je n'eusse pas mis mon esprit à la torture pour répondre à ses missives galantes.

Strap revint; il avoit fait de nouvelles

informations, & tout ce qu'on lui avoit appris, se trouvoit conforme à ce qu'on lui avoit dit la premiere fois. Mademoiselle Sparkle n'avoit pas plutôt apperçu le messager qu'elle avoit fermé la fenêtre, dans une espece de confusion qui ne faisoit qu'augmenter ses appas, & qu'elle avoit disparu. Sa retraite précipitée venoit de son empressement à savoir de mes nouvelles; du moins Strap le croyoit-il & fus-je assez vain pour le croire. J'en sentis redoubler mes espérances, & je me flattai d'arriver bientôt au port, après lequel je soupirois depuis si long-tems.

J'allai me promener l'après-dîner avec le Docteur Wagtail, & je le conduisis insensiblement dans le quartier où demeuroit ma maîtresse. Comme cet homme connoissoit presque toute la ville, je m'informai de lui dans les rues par où nous passions, du nom, du caractere & de la fortune de ceux qui y possédoient les maisons qui avoient le plus d'apparence. Quand nous vînmes à celle du Chevalier Sparkle, il m'apprit que c'étoit un homme qui possédoit de grands biens, & qui menoit une vie fort retirée, uniquement occupé de l'éducation d'une fille extrêmement belle. Il la tenoit éloignée du commerce des hommes, sous la garde d'une vieille gouvernante, si rigide que personne n'avoit encore pu trouver accès auprès de sa pupille, quoiqu'un grand nom-

bre de galans l'euſſent tenté. Cette fille, ajoûta-t-il, doit être un jour un fort bon parti, puiſqu'indépendamment des grands biens de ſon pere, elle poſſede déjà douze mille livres ſterling qu'un oncle lui a laiſſées, & dont ſon pere ne peut diſpoſer.

Cette derniere circonſtance, qui ſe rapportoit exactement avec la fin de la lettre que j'avois reçue le matin, ne me laiſſa aucun doute que mademoiſelle Sparkle ne fût celle avec qui j'etois en intrigue. J'étois ſi tranſporté de joie, que tout autre que Wagtail ſe fût aiſément apperçu de ce qui ſe paſſoit chez moi, mais il étoit trop occupé de ſa perſonne pour y faire attention.

Lorſque je l'eus quitté, & que je fus rentré chez moi, j'informai Strap des nouveaux éclairciſſemens que j'avois reçus. Ce fidele écuyer en reſſentit un plaiſir ſi vif, qu'il en verſa des larmes : que ce fût pour lui ou pour moi, c'eſt ce que je n'oſerois décider.

On m'apporta le lendemain un troiſieme billet. Il y régnoit la même tendreſſe que dans les autres, mais on m'y laiſſoit appercevoir quelques craintes fondées ſur l'artifice des hommes, l'inconſtance naturelle à la jeuneſſe, & la jalouſie qui accompagne ſouvent la paſſion la plus ſincere. C'étoient ces doutes ſur leſquels on vouloit être raſſuré, & pour leſquels on me parloit d'excuſer ſi l'on vouloit m'éprouver un peu plus

long-tems avant que de prendre avec moi des engagemens plus particuliers.

Ces ſcrupules, qui m'euſſent fait mourir de rire, ſi j'euſſe ſu de quelle part ils venoient, me parurent pleins de délicateſſe dans mademoiſelle Sparkle. Ma flamme en augmenta de moitié, &, dans l'impatience de mes deſirs, je preſſai, priai & demandai une aſſignation d'une maniere ſi preſſante, qu'on ne put me la refuſer. On m'écrivit donc quelques jours après de me trouver à la maiſon de la faiſeuſe de modes à une heure indiquée.

Le moment ſi deſiré étant arrivé, je volai au lieu du rendez-vous. L'on me conduiſit dans un appartement, où je n'eus pas attendu dix minutes, que j'entendis venir quelqu'un. Au bruit que faiſoit le frottement du taffetas & le cliquetis des pieds dans l'eſcalier, le cœur me palpita, une ſueur froide ſe répandit ſur mes joues, mes nerfs furent comme engourdis, mes genoux tremblerent, & je vis l'inſtant où ils alloient refuſer de ſoutenir mon corps. La porte s'ouvrit, j'allai au-devant de la perſonne qui entroit, me préparant à lui marquer ma reconnoiſſance. Comment peindre l'étonnement dans lequel je reſtai, quand au lieu de la charmante Sparkle j'apperçus une vieille Sorciere toute ridée, & qui avoit pour le moins ſoixante-dix ans! Je perdis la parole, & reſtai pétrifié de ſurpriſe. On s'apperçut de mon déſordre,

sordre, & s'approchant d'un air allarmé, on me demanda si j'étois indisposé. Je fus long-tems sans pouvoir revenir à moi, je me remis cependant à la fin, & je m'excusai de l'état où je me trouvois sur quelques vapeurs qui m'avoient saisi subitement. Ma Dulcinée que mon embarras avoit un peu déconcertée, n'en eut pas plutôt appris la cause, qu'elle en témoigna sa joie par cent minauderies plus ridicules les unes que les autres. Pour quelqu'un moins piqué que moi de l'aventure, le contraste frappant entre sa figure surannée & ses airs enfantins offroit une scene vraiment comique. Tantôt elle jouoit l'étourderie d'une fille de seize ans, tantôt elle en copioit les mignardises & me lorgnoit avec ses yeux rouges & chassieux; puis tout-à-coup, paroissant avoir honte de me regarder avec tant de liberté, elle rougissoit, baissoit les yeux, & se couvroit de son éventail. Sa voix, qu'elle tâchoit d'adoucir le plus qu'elle pouvoit, m'accabloit de douceurs glapissantes, auxquelles elle applaudissoit en ricanant & grimaçant, mais sans ouvrir la bouche, de peur que je ne m'apperçusse du ravage que le tems y avoit fait.

Quoique je fusse outré de me voir ainsi trompé dans mes espérances, & que je ne souhaitasse rien plus ardemment que de sortir de cette aventure, je ne pouvois prendre sur moi de traiter durement une

personne qui m'aimoit. Je tâchai donc de faire bonne contenance, résolu de laisser-là cette intrigue dès que j'en trouverois occasion. Après quelques-unes de ces galanteries générales, qu'il n'est pas besoin de sentir pour les débiter, je cherchai à me décharger sur elle du soin d'entretenir la conversation, en lui témoignant le plus vif empressement pour savoir qui elle étoit, & comment j'avois pu lui plaire. Elle me dit qu'elle s'appeloit *Withers* : qu'elle demeuroit avec le chevalier Sparkle en qualité de gouvernante de sa fille unique : que dans cette situation elle avoit amassé de quoi vivre à l'aise dans la suite ; qu'elle avoit eu le plaisir de me voir à l'église ; que frappée de ma figure, elle n'avoit eu rien de plus pressé que de s'informer qui j'étois ; que c'étoit au rapport avantageux qu'on lui avoit fait de moi, que je devois m'en prendre, si, succombant à la violence de sa passion, elle avoit oublié les bienséances de son sexe.

Un libertin qui se trouve à l'article de la mort, a moins de peine à s'y résoudre, que je n'en eus à répondre à ce compliment. Je devins cependant plus libre, lorsque je songeai qu'en conduisant mon intrigue avec la duegne, je pourrois parvenir à la pupille. Dans cette vue, je pris une de ses mains ridées que je baisai en affectant beaucoup de transport. Alors la vieille ne se con-

tint plus, & malheureusement pour elle, & pour mon nouveau projet, colla ses levres puantes sur les miennes. Quelques vents indiscrets se firent entendre au même instant, avec une expulsion si forte, que j'en fus étourdi. Elle m'embrassoit cependant avec fureur, se servant pour fixer ma bouche sur la sienne d'une dent qui, pour mes péchés, lui restoit encore sur le devant. Je fis un dernier effort, &, m'arrachant de ses bras, je descendis l'escalier avec précipitation, maudissant & la vieille & mademoiselle Sparkle, & la fatuité que j'avois eu de m'en croire aimé.

Strap, qui m'attendoit avec impatience me voyant arriver en désordre, fut saisi de crainte, il me regardoit, & n'osoit me demander ce qui m'étoit arrivé. Après que j'eus lavé ma bouche plusieurs fois, je lui racontai mon aventure. Il ne fit pendant quelque tems que lever les yeux au ciel, se frotter les mains, & jetter quelques sanglots mêlés de pleurs. A la fin il me dit d'un ton mélancolique, » que Wethers avoit peut-être pris » de l'anis, & qu'il étoit bien fâcheux pour » moi d'avoir des organes si délicats : ah! » Dieu nous aide, continua-t-il, ce ne sera » pas si peu de chose qui pourra me rebuter. » Aussi, voyez ce que c'est que d'être le fils » d'un cordonnier. Eh bien, lui dis-je, puis» que c'est ainsi, vous n'avez qu'à aller filer » le parfait amour avec cet aimable ten-

» dron, je vous l'abandonne. » Il fit un souris rire forcé, & sortit en secouant la tête. Pour la vieille, soit qu'elle se rendît justice sur ses infirmités, soit que mon départ précipité eût changé son amour en dédain, ce qui est plus vraisemblable, je n'entendis plus parler d'elle.



CHAPITRE XII.

Roderik cultive la connoissance de deux seigneurs. Il est introduit auprès du duc Struvel. Ses promesses obligeantes & ses manieres engageantes. La conduite de son portier & de son laquais. Il se charge de parler au ministre en faveur de Roderik. Il loue infiniment une montre que celui-ci ne peut se dispenser de lui offrir. Roderik fait présent d'un diamant au lord Straddlé. Il fait part de sa fortune prétendue à Strap & à Banter. Ce dernier le désabuse.

LAS de former des projets de mariage dont j'étois la dupe, je tournai mes vues du côté des emplois. Pour marcher plus vîte dans cette nouvelle carriere, je cultivai la connoissance des lords Straddlé & Svilpot, dont les peres avoient beaucoup de crédit à la cour. Je mangeois fort souvent avec ces jeunes seigneurs, je les accompagnois dans la plupart de leurs débauches nocturnes, & j'avois de plus l'honneur de payer presque toujours l'écot. N'étoit-ce pas trop de raisons de moitié pour compter entiérement sur leurs services, &, si j'eusse été sensé, pour n'y point compter du tout ?

Un jour qu'ils me faisoient mille protesta-

tions d'amitié, j'en pris occasion de m'ouvrir à eux sur le dessein où j'étois d'obtenir quelque emploi, & je les priai de vouloir bien s'intéresser pour moi. Straddlé m'assura au même instant que personne ne seroit plus flatté de me rendre service que lui; & mylord Svilpot, enchérissant sur ses offres, me serra la main, & me dit qu'il commençoit à voir que j'étois son ami, puisque je lui donnois occasion de m'être bon à quelque chose; que je pouvois être persuadé qu'il n'avoit rien plus à cœur que de m'être utile. Encouragé par ces marques d'affection, que je prenois pour véritables, je me hasardai de les prier de m'introduire auprès de leurs peres, qui étoient en état de faire mon affaire sur le champ. Svilpot m'avoua franchement qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit parlé à son pere. Pour le mien, continua Straddlé, je suis assez bien avec lui, mais comme sa connoissance vous seroit absolument inutile & pourroit même vous nuire, je ne vous la donnerai point pour le présent. Il vient de désobliger le ministre, en donnant son consentement à un bill de la chambre des pairs, ce qui le rend incapable de rendre service à ses amis; mais ne vous chagrinez point de ce contretems, je puis y remédier. Le duc Struvel est intime avec le ministre; je ferai mon possible pour vous le faire connoître. Je le remerciai de sa bonne volonté, & le priai

si vivement dans la suite de la mettre à exécution, qu'après mille défaites qui auroient dû m'éclairer sur la vérité de la premiere, il fut obligé de me tenir parole. Il me mena donc chez ce duc, dans l'anti-chambre duquel il me laissa parmi une foule de courtisans. Il étoit entré dans un cabinet particulier pour parler à ce seigneur, avec lequel il revint quelques minutes après. Ce dernier me tendit la main, en me disant que puisque j'étois ami de Straddlé, il me prioit de me regarder comme un des siens, & qu'il seroit charmé de me voir souvent.

Je restai enchanté de cette réception, &, quoique j'eusse entendu dire qu'il ne faut point faire fond sur les promesses de cour, je fus la dupe de la sincérité apparente du duc, & je ne doutai nullement qu'il ne fût le mieux intentionné du monde à me rendre service.

Il m'avoit permis de le voir, & m'y avoit même invité : je jugeai à propos d'en profiter, & d'aller dès le lendemain à son audience.

Je trouvai la porte fermée; je frappai : l'on me fit attendre fort long-tems, & j'allois me retirer lorsque le portier parut. « A qui en voulez-vous, me dit-il, en se plaçant au milieu de la porte, comme pour me disputer le passage ? Je lui demandai si son maître n'étoit pas encore levé. S'il est levé ?...... Non, « me répondit-il, d'un ton

exclusif. » Pourrois-je savoir, lui dis-je, à quelle heure il se leve ordinairement? « Quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, » me dit-il, après m'avoir regardé pendant quelque tems, & en fermant la porte par degrés. Je lui dis pour lors que j'étois venu par l'ordre du duc. « Je n'ai point reçu d'ordre là-dessus, » répliqua le cerbere, en se mettant en devoir de fermer la porte avec plus de précipitation qu'auparavant. Je me remis de la surprise que m'avoit causé la sécheresse de ce dialogue, & glissant au portier une demi-guinée dans la main, je lui demandai en grace de m'instruire s'il étoit visible. Il se radoucit à l'aspect du métal, qu'il reçut cependant avec toute l'indifférence d'un receveur de capitation, en me disant de le suivre. Il me mena dans une anti-chambre, où il me dit que je pourrois me chauffer en attendant que son maître fût levé.

Je n'eus pas été dans cet endroit dix minutes, qu'un valet de pied entra, & se mit à me regarder fixement sans me dire mot. Je lui fis la même question que j'avois faite au portier; j'en reçus à peu près la même réponse, & il disparut. Il revint quelques minutes après, sous prétexte d'arranger le feu, & affectant de se placer devant moi, il se mit à me regarder de nouveau. Je compris ce que signifioient ses regards, & lui glissant une couronne, je le priai de dire

au duc que j'étois venu pour avoir l'honneur de lui faire ma cour. Il me fit une profonde révérence, disparut, & revenant presque au même instant, me conduisit dans une chambre à coucher. J'y trouvai le duc qui ne faisoit que de se lever. Il me reçut d'un air affable, &, entrant en conversation avec moi sur mes voyages & sur ce que j'avois remarqué dans les pays étrangers, il parut extrêmement satisfait de tout ce que je lui disois. Il m'interrompit plusieurs fois pour me serrer la main en signe d'applaudissement. « Vous ne pouvez manquer de vous » avancer, me dit-il enfin; quand je ne » vous protégerois pas le moins du monde, » votre mérite seul vous suffiroit; mais je » vous protégerai, soyez en sûr, je vous » protégerai. Si le ministre ne fait rien pour » vous, ce ne sera pas ma faute; car je ne » le verrai point que je ne lui en parle. » Je voulus le remercier. « Non, reprit-il, » vous ne me connoissez pas, ce n'est pas » pour vous que je le ferai, c'est pour moi, » c'est pour ma satisfaction : il y a si peu » de mérite dans le monde, que je me suis » fait une maxime d'encourager les moindres apparences de génie & de vertu, & » vous avez tous les deux. Mais ne vous » attendez pas à être tout d'un coup ce que » vous devez être un jour, il faudra peut-être monter par degrés : de la patience en » tout, de la patience. Mais à propos je

» sais quelque chose..... Oui, vous entendez bien les langues, c'est ce qu'il faut ; » vous contenteriez-vous d'être secrétaire » d'ambassade. » J'assurai le duc qu'il n'y avoit rien qui fût plus conforme à mon inclination. « Si c'est ainsi, continua-t-il, » soyez tranquille, votre affaire est faite. » Tant d'ardeur à me servir me pénétra de reconnoissance au point que je versai des larmes. Le duc ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il me prit entre ses bras, & m'embrassa avec une effusion que la tendresse véritable n'a pas toujours. Confus, troublé, brûlant de faire connoître les sentimens de mon ame, & manquant de termes pour les exprimer, je pris congé du duc. Il me rappela pour me dire qu'il parleroit le jour même au ministre en ma faveur, & me prier de venir le voir souvent.

Je ne voulus point faire part de mes espérances à personne, pas même à Strap, jusqu'à ce que je fusse plus certain de la réussite, & je continuai de faire ma cour.

Enfin, un jour le duc me reçut avec encore plus d'accueil qu'à l'ordinaire, & me félicita sur son heureux succès auprès du ministre. Sa recommandation, me disoit-il, avoit été préférée à celle de plusieurs seigneurs, qui demandoient la même grace pour leurs créatures : on lui avoit promis, de la façon la plus positive, que j'irois dans

une cour étrangere en qualité de sécretaire auprès d'un plénipotentiaire.

Je voulus à cette nouvelle me prosterner aux pieds de celui que je regardois comme mon bienfaiteur, & lui baiser la main. Il se refusa à cette marque de ma reconnoissance, en me disant que le plaisir d'obliger récompensoit, & au-delà de ce qu'il pouvoit en coûter pour le faire. Ce qu'il disoit étoit vrai & il est beau de dire la vérité, mais c'est lorsqu'on la sent, & il ne la sentoit pas. Cet illustre charlatan (car c'en étoit un, & il en est de tout état) cherchoit à mettre un nouveau prix aux services qu'il ne me rendoit pas, mais qu'il feignoit me rendre, en affectant de n'en point parler : il détourna la conversation, & la fit tomber sur les belles-lettres.

Après en avoir parlé quelque tems, nous passâmes à la morale. L'homme le plus adroit à démasquer les autres, auroit eu, je crois, bien de la peine à soupçonner Struvel d'être capable de bassesse, tant ses sentimens paroissoient généreux, tant cette générosité sembloit appuyée sur une suite de principes. L'instant approchoit cependant où il alloit profiter de ma simplicité.

Je vins par hasard à tirer ma montre. Le duc parut frappé de sa beauté, & il me pria de la lui prêter pour l'examiner. Il feignit en effet de le faire, admira la légéreté & la justesse de l'ouvrage, & finit par me de-

mander de quel ouvrier elle étoit. Je lui dis que je l'ignorois, l'ouvrier n'ayant pas mis son nom. J'en suis fâché, me dit-il, j'aurois été fort aise d'en avoir une pareille, mais il n'y faut plus songer. Comme je ne doutois pas qu'il ne m'eût servi auprès du ministre, je crus devoir saisir cette occasion de lui témoigner ma reconnoissance, & je le priai d'accepter ma montre, puisque j'étois assez heureux pour qu'elle lui plût. Il me refusa d'un ton décisif, en me disant qu'il étoit étonné que j'eusse de lui une opinion si basse. Il ne me remettoit cependant pas la montre, qu'il examinoit même avec plus d'attention qu'auparavant, se récriant encore davantage sur sa perfection. J'insistai de nouveau, en le suppliant de croire que personne n'étoit plus persuadé de sa générosité que moi. Nous jouâmes quelque tems la comédie; le duc refusoit, je pressois; mes instances devinrent plus vives, ses refus moins positifs: il se laissa enfin persuader, & mit la montre dans sa poche, en disant que c'étoit la crainte de me désobliger qui l'y forçoit. Il prit sur le champ congé de moi, après m'avoir embrassé & assuré de nouveau du promt effet de ses promesses.

Je volai chez le Lord Straddlé, que je forçai de prendre ma bague, en reconnoissance du service qu'il m'avoit rendu, & de là je me rendis chez moi, dans l'inten-

tion de partager mon bonheur avec Strap. Lorſque je lui appris tout ce qui venoit de m'arriver, il ſe mit à ſauter & à pleurer de joie, donnant à Milord Struvel les plus beaux noms, & beniſſant dieu de ce qu'il y avoit encore quelque vertu parmi les hommes. Après nous être mutuellement félicités, nous nous livrâmes à notre imagination, nous peignant les différens grades par où il nous falloit paſſer avant de parvenir, moi, à être miniſtre, & lui mon ſécretaire.

Strap ſortit enfin. Banter entra quelque tems après; je lui fis part de mes eſpérances & je finis par l'aſſurer de tous les ſervices qui ſeroient en mon pouvoir. Il m'écouta juſqu'à la fin avec beaucoup de patience : après quoi, me regardant d'un air de dédain : ainſi, me dit-il votre affaire eſt faite, n'eſt-il pas vrai ?

Je lui repliquai que j'en étois perſuadé. « Je vous dis moi, reprit-il, ce qui la „ feroit plus ſûrement : Une corde, mort „ de ma vie... une corde! ſi j'avois été „ ainſi la dupe de Struvel & de Straddlé, „ je me pendrois ſur le champ. „ J'étois trop dans la bonne foi ſur le compte de Struvel & de Straddlé pour n'être point choqué de ce que diſoit Banter, je le priai donc de ménager ſes termes. « Qu'appelez-„ vous ménager les termes, reprit Banter ? „ je n'en ai pas encore dit aſſez. Faut-il

„ s'expliquer ? Apprenez que milord Stru-
„ vel eſt un ſeigneur pauvre, mépriſable
„ & mépriſé, qui, bien loin d'être en
„ état d'obtenir pour vous le poſte dont il
„ vous a flatté, n'a pas ſeulement eu aſſez
„ de crédit pour faire entrer un de ſes do-
„ meſtiques à l'hôpital de Chelſea. Sa cou-
„ tume eſt d'amuſer les étrangers avec
„ des promeſſes, & de vivre des dépouilles
„ qu'il peut leur arracher. Je m'étonne que
„ vous ne ſoyez pas inſtruit d'une choſe
„ que le premier enfant eſt en état de vous
„ apprendre. „

Je laiſſe au lecteur à juger des mouvemens qui ſe firent ſentir dans mon ame. Aux plus hautes eſpérances ſuccéda le plus cruel découragement, & je fus tenté plus d'une fois de ſuivre l'avis de Banter, & de terminer mon chagrin avec une corde.



CHAPITRE XIII.

Roderik tâche de rattrapper ſa montre & ſa bague. Il cherche à ſe venger de Struvel. Il eſt enfin réduit à ſa derniere guinée. Strap devient preſque fou à cette nouvelle. Maniere dont Roderik ſort de la miſere par l'avis de Banter. Le raviſſement de Strap. Mademoiſelle Gavky vient implorer la clémence de Roderik.

J'ETOIS ſi confondu que je ne pus rien répondre aux reproches de Banter. Il me reprochoit avec indignation d'avoir donné à des ſcélérats ce qui m'auroit pu ſoutenir pendant quelque tems. Mon état méritoit d'être plaint & c'étoit tout, mais Banter, qui avoit compté ſur quelques ſeçours, & qui étoit ainſi que moi réduit à l'étroit, croyoit avoir lieu d'être & de paroître indigné. Nos malheurs ne ſont que des malheurs, tant qu'ils n'accablent que nous ſeuls, mais dès qu'ils s'étendent juſqu'aux autres, attendons-nous preſque toujours à nous les voir reprocher comme des fautes. Cette réflexion, je ne la fis point pour lors; je n'étois en état d'en faire aucune. Je ſortis rêvant aux moyens dont je pourrois me ſervir pour rattrapper mes bijoux. Comme je ne pouvois guere les avoir par force, je

résolus de les avoir par adresse, je le tentai; mais ce fut inutilement.

Je dis à Straddlé que je venois de me rappeler que le diamant que j'avois eu l'honneur de lui présenter le matin, n'étoit pas solidement enchassé; que, s'il vouloit, je le ferois accommoder par un des meilleurs jouailliers de l'europe qui arrivoit de France. Soit qu'il me pénétrât ou qu'il l'eût déjà vendu, il me répondit qu'il s'étoit apperçu de ce défaut, & qu'il avoit envoyé la bague à son jouaillier pour l'accommoder.

Je ne fus pas plus heureux avec le duc. Je le vis plusieurs fois, mais je ne pus jamais en obtenir une audience particuliere.

Je fus long-tems sans pouvoir me résoudre à faire part à Strap de mon malheur. Il fallut enfin faire un effort & lui découvrir ma misere qui ne pouvoit guere être plus grande, me trouvant réduit à une seule guinée. Il n'eut pas plutôt appris le bas état de mes finances, qu'il me dit avec un profond soupir: Au nom de dieu que ferons-nous? Je le consolois le mieux qu'il me fut possible & lui proposai de mettre en gage ma meilleure épée. Strap fut consterné, lorsque je lui proposai cet expédient. Son amitié pour moi lui faisoit oublier ses maux pour s'occuper des miens; mais il avoit encore des idées d'économie & des regles de dépenses conformes à son éducation. Il souscrivit cependant à ma proposition, &

emprunta sept guinées sur mon épée.

Il m'avoit à peine remis ce foible secours, que mon hôtesse entra. Elle venoit me faire ressouvenir que je lui devois cinq guinées pour mon logement; & me prier d'acquitter cette dette qu'elle ne me demandoit, disoit-elle, que parce qu'elle avoit elle même une somme considérable à payer. Mon orgueil fut piqué de sa demande, & quoique j'eusse un besoin extrême d'argent, je la payai, & lui dis avec hauteur que je voyois bien qu'elle ne vouloit pas que je fusse long-tems sur son livre. Cependant Strap qui connoissoit, ainsi que moi, le bas état de nos finances, se frottoit les mains dans un coin & se mordoit les levres.

Quelqu'indifférence que j'affectasse par vanité, cette demande fut pour moi un coup de foudre. Je n'eus pas plutôt satisfait mon hôtesse, que j'allai chercher compagnie pour dissiper mon chagrin.

Nous fîmes une partie, selon notre coutume, dans le caffé; de-là nous nous rendîmes dans un cabaret; mais il me fut impossible de partager la gaieté des convives; leur bonne humeur ne fit même que redoubler ma mélancolie, & j'étois dans l'état d'un damné qui verroit de l'enfer les joies du paradis.

Banter, qui, excepté Strap, étoit le seul ami que j'eusse, s'apperçut de mon chagrin. Lorsque la compagnie fut retirée, il

me reprocha ma pusillanimité. " Quoi,
„ dit-il, vous n'avez pas plus de force, &
„ vous perdez la tête pour avoir été la dupe
„ d'un scélérat? Je lui répondis que, quoique Struvel fût un scélérat, je n'en étois pas moins malheureux, & je lui donnai à entendre que mon chagrin venoit de la diminution de mes fonds qui étoient réduits à deux guinées. " C'est-là tout, me dit
„ Banter? de la gaieté, morbleu, de la
„ gaieté. Il y a mille façons de vivre dans
„ la ville sans avoir un sol; moi, qui vous
„ parle, j'y ai ainsi subsisté pendant plu-
„ sieurs années, & pour cela il ne faut
„ que de l'industrie.„

Je lui marquai beaucoup d'ardeur pour être instruit de quelques-unes de ses méthodes. Suivez-moi, me répondit-il, pour toute explication; je le suivis. Il me conduisit dans une maison proche Cowent-Garden, dans laquelle nous entrâmes, après avoir remis nos épées à un homme d'assez mauvaise mine qui nous les demanda au bas de l'escalier. Nous montâmes au second étage. Là, je vis plusieurs personnes rangées autour de deux tables qui étoient couvertes d'or & d'argent. Mon conducteur m'apprit alors que nous étions dans la maison d'un honnête seigneur Ecossois, qui donnoit à jouer & soutenoit sa qualité de pair avec les émolumens qu'il retiroit du jeu. Il me conseilla en même-tems d'essayer

ma fortune à la table d'argent, & de ne jouer d'abord qu'une couronne. J'examinai la compagnie avec plus d'attention qu'auparavant; la bassesse & l'infamie étoient répandues sur tous les visages qui la composoient; j'en fus saisi d'horreur; & je communiquai à Banter la mauvaise idée que j'avois des assistans. " Vous n'avez pas tort, „ me répondit-il à l'oreille; la plupart de „ ceux que vous voyez ici, sont des filoux, „ des escrocs, ou des domestiques, qui, „ ayant dépensé une partie de l'argent de „ leurs maîtres, viennent, en risquant le „ reste, essayer à refaire la somme. „ Ce détail ne m'encourageoit point à hasarder mon argent; mais Banter m'assura tant de fois que je ne devois rien craindre, & que le pair tenoit bonne justice, que je risquai à la fin un schelin. En moins d'un quart d'heure, je m'en vis trente de gain. Je prêtai alors à Banter, qui rarement portoit de l'argent, une guinée qu'il mit sur la table où l'on jouoit de l'or. Il la perdit en un instant. Il vint m'en emprunter une autre, mais je la lui refusai, & il s'en alla de dépit.

Cependant mon gain se montoit à six guinées. Le desir de gagner augmentant chez moi à proportion que je gagnois, je me transportai à la table d'or, sur laquelle je mis une demi-guinée. La fortune m'y suivit, &, après plusieurs vicissitudes, je me

trouvai ſur le matin cent cinquante guinées.

Je crus qu'il y auroit de l'imprudence à tenter plus long-tems le ſort qui pouvoit changer d'un inſtant à l'autre. Je demandai donc ſi quelqu'un vouloit prendre ma place, & je fis un mouvement pour me lever. Un vieux Gaſcon qui étoit vis-à-vis de moi, & à qui j'avois gagné quelque argent, ſe leva en me lançant des regards furieux, & en me criant, reſtez, morvieux, reſtez, il faut que bous me donniez ma rébanché. En même-tems un Juif qui étoit à côté, inſinua que je devois plus à l'art qu'à la fortune, diſant qu'il s'étoit apperçu que j'avois mis ſouvent les mains ſous la table.

Cette accuſation excita beaucoup de menaces contre moi, particuliérement de la part des perdans. Ils alloient, diſoient-ils, me dénoncer à la juſtice, comme filou, ſi, pour appaiſer l'affaire, je ne leur rendois ce qu'ils avoient perdu. Je ſentis pendant quelques inſtans tout ce qu'une pareille ſituation a de déſagréable, & j'en reſtai comme étourdi; mais, rappelant tout-à-coup mes eſprits, & me fiant ſur mon innocence, je hauſſai le ton à mon tour, menaçant le Juif de le pourſuivre en réparation, & m'offrant à ſoutenir ma cauſe en juſtice. Tous ces honnêtes gens ſe connoiſſoient trop bien pour riſquer une pa-

reille épreuve; auſſi n'inſiſterent-ils point, & me laiſſerent-ils retirer, dès qu'ils virent que je n'étois pas homme d'accommodement. Pour moi, je ne voulus point quitter la table, que l'Iſraélite ne ſe fût rétracté; ce qu'il fit en me demandant pardon devant toute l'aſſemblée.

Comme je me retirois avec mon butin, je marchai par haſard ſur les pieds d'un petit homme trappu qui étoit dans la foule à ſe ronger les ongles. Il avoit le nez crochu, les yeux étincelans, les ſourcils noirs & épais; un chapeau d'une grandeur monſtrueuſe cachoit preſque toute la partie ſupérieure de ſon viſage, & ajoutoit à ſon air déterminé. Il n'eut pas plutôt ſenti l'application de mon pied ſur le ſien, qu'il s'écria d'une voix de tonnerre, « ah! ventre...... » mort.....! double faquin, tu mériterois » que .....» Je lui demandai excuſe avec beaucoup de ſoumiſſion, & lui proteſtai que je n'avois eu aucune intention de l'offenſer. Mais plus le ton dont je parlois étoit humilié, plus mon Spadaſſin tempêtoit, jurant qu'il en auroit raiſon, & me prodiguant les noms les plus injurieux. Je perdis patience, & me laiſſant aller à mon reſſentiment, je lui rendis injures pour injures, & lui dis qu'il n'avoit qu'à me ſuivre dans la place, s'il avoit envie de me voir de près; que rien n'étoit ſi facile. Son ardeur ſe calmant à meſure que je m'échauffois, il refuſa mon défi,

en disant qu'il prendroit son tems, & retourna vers la table. Je descendis très-tranquillement, & après avoir repris mon épée & donné une guinée au portier, suivant la coutume, je revins chez moi.

Strap, qui ne s'étoit point couché & qui avoit passé la nuit dans la plus grande inquiétude, m'ouvrit la porte. Son visage étoit baigné de pleurs, je le regardai & ne lui dis mot : il ne me dit rien non plus, & me suivit dans ma chambre, comme un criminel condamné à la mort, brûlant de savoir s'il me restoit quelque argent, & n'osant s'en informer. J'étois au fait de ce qui se passoit chez lui, je ne voulus pas le tirer tout d'un coup d'inquiétude ; mais, cherchant à lui ménager le plaisir de la surprise, je pris un air triste & le priai d'aller dans sa chambre me chercher du linge pour que je m'habillasse. Strap, sans lever les yeux de terre, me dit qu'il croyoit que j'avois plus besoin de me reposer, que de toute autre chose. Strap, lui dis-je une seconde fois, en affectant un air troublé, donnez-moi du linge, je vous en conjure. Il sortit sans me regarder, & se mit à pleurer.

Avant qu'il revint, j'eus le tems d'étaler tout mon argent sur la table, & de le placer de façon qu'il ne pouvoit entrer sans jeter les yeux dessus. Il recula à cette vue dans un étonnement stupide, se frotta plusieurs fois les yeux pour s'assurer s'il étoit éveillé,

& après avoir consulté tous ses sens sur ce qu'il voyoit, il s'écria : « ô Seigneur, ayez » pitié de nous ; quel vaste trésor avez-» vous là ? » Il nous appartient tout entier, lui répondis-je : prends-en ce qu'il faut, mon cher Strap, & vas sur le champ retirer notre épée.

Strap garda quelque tems le silence, il me regardoit, regardoit la table, & reportoit ensuite les yeux sur moi ; on lisoit dans ses regards la méfiance & l'indécision. « M'assurez-vous, me dit-il enfin, que » vous avez eu cet argent d'une façon hon-» nête. » Pour lui mettre l'esprit en repos, & lui ôter tout scrupule, je lui racontai mon histoire. Dès qu'il m'eut entendu, il se mit à danser dans la chambre, & à crier ; *Dieu soit loué, une pierre blanche ; Dieu soit loué, une pierre blanche.* A cette exclamation qui ne m'offroit aucun sens, je craignis que la joie ne lui eût dérangé l'esprit, & je tâchai, en lui parlant, de le faire revenir de sa frénésie. Mais, sans faire attention à ce que je lui disois, il continua de sauter en long & en large, en répétant, *Dieu soit loué, une pierre blanche.* Je ne doutai presque plus qu'il n'eût perdu l'esprit, je le saisis & le portai sur un siege. Il revint tout-à-coup à lui, & me regardant comme feroit un homme à moitié éveillé : « que vous ai-je fait, me dit-il ? Je lui appris quelle avoit été ma crainte, & ce

qui l'avoit causée. Il rougit de s'être ainsi laissé emporter à la joie, & me dit, qu'en se servant des termes dont il s'étoit servi, il avoit voulu faire allusion aux jours heureux que l'on marquoit chez les Romains avec de la craie.

Comme je ne me sentois aucune envie de dormir, je m'habillai, & je sortis avec Strap. Nous trouvâmes à quelques pas du logis M. Concordance. Strap, qui étoit devant moi, l'aborda, & le maître d'école le reçut d'abord avec toute l'amitié qui étoit entr'eux : mais il ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'il prit un visage sévére, & dit à mon ami, " qu'il étoit étonné de le voir avec „ moi, après l'avoir si bien instruit de ma „ conduite ; qu'au reste il étoit le maître „ d'y rester ; mais que pour lui il n'aimoit „ ni les fripons, ni ceux qui les fréquen„ toient. „

Il partit à ces mots, comme un éclair, & me laissa dans l'état le plus affreux où puisse se trouver un homme d'honneur. Je retournai chez moi, où je m'enfermai, la rage & le désespoir dans le cœur. Envain Strap voulut-il rester avec moi pour me consoler, je l'assurai que son amitié ne m'avoit jamais été si chere ; mais je le priai en même-tems de se retirer. L'ascendant que j'avois sur lui ne lui permit pas de rester. " Malheureux Random, m'écriai-je dès „ que je me vis seul, c'est donc dans les

„ affronts

„ affronts & l'infamie qu'il te faut passer le „ reste de tes jours ! N'eût-il pas mieux „ valu pour toi mourir dix mille fois ? Je „ suis innocent, il est vrai ; mais que me „ sert-il de n'être point coupable, si je ne „ puis prouver mon innocence ? „ Je restai quelque-tems dans une espece d'anéantissement, puis tout-à-coup entrant en fureur: " Perfide Gavky, m'écriai-je, que ne „ vous tiens-je ici, toi & ton infâme épou„ se ? les puissances de l'enfer ne pourroient „ vous dérober à ma vengeance. „

J'étois si hors de moi, que j'avois tiré mon épée sans m'en appercevoir ; je la tenois à la main, & la regardois en frémissant de colere : on vint frapper à la porte, & me dire qu'une dame demandoit à me parler. Je me remis le plus qu'il me fut possible : elle monta.

Je laisse à juger au lecteur quel fût mon étonnement lorsque je vis entrer madame Gavky, qui vint se jeter à mes pieds. Elle étoit dans un état pitoyable ; pâle, maigre & presque nue, n'ayant pour tout habillement qu'une vieille robe de serge noire, qui tomboit en lambeaux. Mon ressentiment ne put tenir contre une pareille vue, je la relevai, la fis asseoir, & lui demandai le sujet de sa visite. Elle se jetta alors de nouveau à mes pieds, & les baignant de larmes : „ vous voyez devant vous, me „ dit-elle, la femme la plus malheureuse ;

„ jugez de mon infortune par la démarche „ qu'elle me fait faire. J'ai voulu vous per- „ dre, M. Random, & c'eſt à vous que „ j'ai recours. Mais je vous connois géné- „ reux; c'eſt en me ſecourant que vous „ vous vengerez. Quelque coupable que je „ ſois envers vous, vous ne pourrez me „ refuſer votre pitié, quand vous ſaurez ma „ miſere; je n'ai point mangé depuis trois „ jours.

L'humanité ne nous parle pas toujours en faveur d'un ennemi, mais lorſqu'elle le fait, je ne ſais ſi ce n'eſt point avec plus de force que pour tout autre. La ſituation où je me trouvois, étoit celle où je m'étois trouvé avec Mademoiſelle Villiams. J'avois beaucoup moins à me plaindre d'elle que de Madame Gavky; cependant Madame Gavky me toucha davantage. Je la relevai de nouveau, & la quittant, j'allai moi-même lui chercher à manger. Lorſqu'elle me vit rentrer, elle accourut à moi, & me prit la main, qu'elle ſerroit contre ſon ſein, en m'appelant ſon libérateur. Je la preſſai de manger, elle le fit. Je la priai enſuite de m'expoſer ſa ſituation d'une maniere plus circonſtanciée. Elle m'apprit que le pere de ſon mari l'avoit déshérité à cauſe de ſon mariage avec elle; que Gavki l'avoit abandonnée, & étoit allé ſervir en Allemagne; qu'il avoit été caſſé pour s'être mal comporté à la bataille d'Ettingen, &

que depuis on ne favoit ce qu'il étoit devenu. Elle me donna enfuite à entendre, avec toutes les marques du plus profond repentir, qu'elle avoit eu le malheur d'accoucher quatre mois après fon mariage; ce qui avoit tellement irrité fes parens, qu'ils l'avoient mife à la porte avec fon enfant, qui étoit mort quelque tems après; qu'elle avoit fubfifté des charités de quelques perfonnes, qui s'étoient enfin laffées de la fecourir; & qu'il ne lui reftoit, pour toutes reffources, que mes bontés. » Mais, puis-» je y compter, ajouta-t-elle, & ne dois-» je pas favoir combien j'en fuis indigne?

Je la raffurai fur mes fentimens, en lui donnant cinq guinées, & lui difant que je lui pardonnois d'autant plus volontiers, que je ne doutois nullement que l'on ne l'eût féduite en la faifant agir contre moi; ce qu'elle m'affura avec ferment. Il eft jufte, ajouta-t-elle, que je répare le tort que je vous ai fait; vous n'avez qu'à commander, j'obéirai. Je crus devoir faifir l'occafion qui s'offroit de rétablir ma réputation, & je me rendis chez le juge de paix, où Madame Gavky déclara que j'étois innocent du vol qui m'avoit été imputé, fpécifiant tout le complôt qui avoit été tramé contre moi. J'envoyai la déclaration fignée de fa main à fon pere, qui, ayant comparé les circonftances, ne douta plus je ne fuffe innocent.

Il vint chez moi le lendemain avec le

maître d'école, & après les complimens ordinaires, il chercha à s'excuser envers moi. Je l'arrêtai, & lui dis que, bien loin d'avoir quelque ressentiment contre lui, je ne pouvois que me louer de la douceur avec laquelle il m'avoit traité, lorsque toutes les apparences me condamnoient. M. Concordance prit alors la parole, & s'adressant à M. Anodin, lui dit : qu'il croyoit M. Random trop judicieux pour avoir quelque ressentiment de leur conduite ; que dans l'idée où ils étoient, ils ne pouvoient, ni ne devoient agir autrement. » A la vérité, » dit-il, si ce complot nous avoit été ré» vélé par quelque puissance surnaturelle ; » s'il nous avoit été soufflé à l'oreille par » un génie, communiqué par le moyen » d'un songe, nous serions blâmables d'a» voir ajouté foi à une démonstration ocu» laire ; mais étant hommes, nous pouvons » nous en laisser imposer. Je vous assure, » continua-t-il, M. Random, qu'aucun » homme sur la terre n'est plus satisfait » que je le suis, en voyant triompher » votre innocence ». Je le remerciai de la part qu'il prenoit à mes intérêts, & le priai de détromper ceux de sa connoissance qui pouvoient penser mal de moi. Je représentai ensuite à M. Anodin la triste situation de sa fille, & je défendis si bien sa cause, qu'il consentit à lui faire une petite pension ; mais il ne me promit point de la

reprendre chez lui, la mere, disoit-il, étant trop irritée.

CHAPITRE XIV.

Roderik achette des habits neufs. Il fait des reproches à Struvel & à Straddlé. Banter lui propose un nouveau projet de mariage. Il part pour les eaux de Bath, dans un carosse de voiture, avec la jeune Demoiselle & sa mere. Portrait des gens de la voiture.

On peut aisément imaginer quelle fut la joie que je ressentis, lorsque j'eus terminé une affaire qui m'intéressoit tant. Je recouvrois ma réputation de la maniere la plus inespérée, & il m'étoit de même rentré de l'argent lorsque j'avois le moins lieu d'en attendre. La bonne fortune, peut-être plus à craindre par-là que la mauvaise, réveille volontiers l'amour-propre; elle réveilla le mien, & je ne pus me voir possesseur de cent cinquante guinées, ou environ, sans que la tête me tournât. Quoique mes habits fussent presque neufs, j'eus honte de les porter plus long-tems, m'imaginant que cela donneroit mauvaise idée de de ma garde-robe. Je fis venir un fripier, à qui j'en vendis une bonne partie la moitié

de ce qu'ils valoient, & j'achetai de lui deux habits neufs. J'achetai de même une montre d'or, désespérant de retenir jamais celle que j'avois si follement donnée à Struvel.

J'allois cependant toujours à son lever, auquel je continuai d'assister jusqu'à ce que l'ambassadeur dont il m'avoit parlé fût parti avec un autre secrétaire. Alors je ne jugeai plus à propos de ménager le Duc, & je lui écrivis une lettre, où je lui reprochai de m'avoir amusé, lorsqu'il n'avoit ni le pouvoir ni la volonté de me servir. Je ne gardai pas plus de mesure avec Straddlé, à qui je dis de vive voix que c'étoit fort mal à lui de m'avoir caché le caractere de Struvel, & qu'un pareil procédé ne me donnoit pas grande estime pour sa personne. Il joua d'abord l'homme courroucé, fit sonner très-haut sa qualité, & se servit de comparaisons qui me parurent fort injurieuses. Mais, lorsque je lui eus dit que j'étois Gentilhomme aussi bien que lui, & que je voulois avoir raison de ce qu'il me disoit, il eut la bassesse de se rétracter, prétendant que j'avois mal compris ses paroles, auxquelles il cherchoit un autre sens. Je lui tournai le dos, & cette marque de mépris n'exprimoit que foiblement celui que j'ai toujours conservé pour lui.

Banter, qui s'étoit apperçu d'un changement subit dans toute ma personne, m'en demanda la cause. Je ne jugeai pas à pro-

pos de lui découvrir le véritable état de mes affaires, dans la crainte qu'il n'en agît trop librement avec ma bourse. Je lui dis que j'avois reçu quelque argent d'un parent que j''avois à la campagne, qui m'avoit aussi promis de me faire avoir dans peu un emploi considérable. » Cela peut » être, dit Banter, mais vous, seriez-vous » fâché de faire votre fortune d'une autre » maniere ? J'ai une parente qui doit partir » pour Bath, la semaine prochaine, avec » une fille unique qui est malade, & qui va » prendre les eaux. Le pere, qui étoit un » riche marchand, est mort il y a environ » deux ans, & a laissé plus de vingt mille » livres sterlings à sa fille, dont la mere est » tutrice. C'est un fort bon parti, comme » vous voyez. Je me mettrois des premiers » sur les rangs ; mais nous nous sommes » brouillés la vieille & moi pour quelque » argent qu'elle m'avoit prêté, & qui a été » cause que nous avons eu des paroles en- » semble ; ainsi je ne dois plus y songer. » Comme elles ne connoissent nullement le » monde, continua-t-il, je parierois mille » contre un, que si je n'y pourvois autre- » ment, la fille sera emportée d'emblée par » quelque avanturier qui se trouvera à Bath. » Voulez-vous tenter l'aventure, M. Ran- » dom ? Personne n'est plus fait pour réus- » sir, & je suis sûr que moyenant quelques » instructions, vous jouerez votre rôle à

» merveille ». Il finit en me disant, que si je voulois lui faire un billet de cinquante livres sterlings, payable six mois après mon mariage, il me mettroit dans le bon chemin.

Cette proposition étoit trop avantageuse pour que je la refusasse. Le billet fut fait sur le champ. Banter m'informa du jour où le coche dans lequel elles seroient, devoit partir, & j'y retins une place. Je louai un cheval pour Strap, à qui tout ce qui s'appeloit projet plaisoit trop, pour qu'il ne fût point ravi de l'aventure.

Comme le coche partit avant le jour, je fus quelque tems sans voir Miss Snapper, [c'étoit le nom de la jeune personne]; &, sans savoir avec qui je voyageois, je m'apperçus seulement que le carosse étoit plein, à la peine avec laquelle j'y trouvai place. Les cinq premieres minutes s'étoient passées dans un silence général, quand tout-à-coup la voiture ayant éprouvé un cahot, quelqu'un s'écria avec une voix de tonnerre: „ *mort de ma vie*......*coquin*, *Dieu me* » *damne*, *si tu me fais descendre* ». A ce ton emporté & aux formules expressives dont on se servoit, je ne doutai point que ce ne fût un Militaire. Nous gardâmes de nouveau le silence pendant quelque tems; mais notre homme, impatient de parler, s'écria, après quelques expressions aussi énergiques que les pre-

mieres. » Je veux être enfroqué si je ne » suis avec des Quakers. Je le crois, dit » une voix de femme qui se fit entendre à » ma gauche, car l'esprit de folie com» mence à faire son effet. Y a-t-il long-tems » que vous vous en appercevez, reprit le » militaire ? un peu plus que deux milles, » lui répondit-on. Pardieu, Madame, ré» pliqua-t-il, vous êtes furieusement spiri» tuelle. Je voudrois en dire autant, reprit » la même voix, mais je ne saurois men» tir ». La conversation s'animant de plus en plus, l'officier commençoit à avoir du dessous, lorsqu'une grave matrone se fit entendre : » Ma fille, dit-elle à la personne » qui avoit tenu tête au militaire, vous n'ê» tes pas assez réservée, modérez votre » feu ». Ces paroles, qui ne pouvoient convenir qu'à Mademoiselle Snapper, me mirent en un moment au fait du caractere de la mere, & je résolus de régler ma conduite là-dessus. L'officier, que les réparties vives de la fille avoient déconcerté, profita des derniéres paroles de la mere, pour renouer la conversation, & s'adressant à elle, » vous parlez de feu, Madame, je l'ai vu, » & plus d'une fois, l'on peut m'en croire ; » c'est bien dommage que l'on n'y voie » point, je vous ferois voir, pour preuve » de ce que j'avance, une large blessure » que j'ai reçue à l'épaule. Morbleu, c'étoit » bien l'action la plus chaude ; mais je ne

» sais ce que c'est que de me vanter »......
Il s'arrêta, & se mit à siffler, attendant apparemment qu'on lui demandât le récit de l'action où il avoit été blessé. Personne ne le fit; il reprit la parole : » Ne regarderiez-vous point, dit-il, comme une » chose affreuse dans le gouvernement, si » vous aviez, au risque de votre vie, repris » un drapeau à l'ennemi, & qu'on vous » laissât sans récompense. Eh bien! je l'ai » fait, ou le diable m'emporte ; on m'a » promis de faire quelque chose pour moi, » & avec tout cela, je ne suis qu'un pauvre » Lieutenant. Mort de ma vie! cela n'est- » il pas triste pour un brave homme » ?

Un homme que je reconnus bien-tôt pour un avocat, prit la parole, & après avoir observé qu'il n'y avoit rien de plus injuste, & que toute peine méritoit salaire, il demanda au militaire comment la promesse lui avoit été faite. C'est que, dit-il, si elle l'a été en présence de témoins, la loi est pour vous. L'officier répondit que non; qu'elle lui avoit été faite par le général tête à tête, en vuidant une bouteille de vin. » Et voilà ce qu'il y a de pis, re- » prit le Juriste; ces circonstances seules » rendroient invalide la promesse la plus » autentique. Comment ventrebleu! inva- » lide, reprit le militaire, une promesse » faite à un homme comme moi. Sachez, » bon homme, qu'il n'y a d'invalide ici que

» vôtre tête. Eſt-ce que ſi je vous avois » prômis des coups de bâton, je ne pourrois » pas vous les donner, parce qu'il n'y au» roit pas eu de témoins de la promeſſe ? » L'avocat, qui n'étoit pas accoutumé à voir mettre un argument dans une pareille forme, ne répliqua rien, & le Lieutenant ſe mit à chanter ». Les paroles valent la muſique, » & la muſique vaut les paroles, » dit Mademoiſelle Snapper, qui depuis longtems brûloit de parler. Le militaire défendit d'abord la muſique & abandonna les paroles; puis ſe retrancha ſur les paroles, abandonnant la muſique. Mademoiſelle Snapper lui fit voir qu'il ſe contrediſoit. „ Si je me contredis que vous importe, „ dit le galant officier, je dis ce qui me „ plaît, moi, qui eſt-ce qui y trouvera à „ redire, ne ſuis-je pas le maître de dire „ ce que je veux ? Non Monſieur, reprit „ le juriſte, qui crut que l'honneur y étoit „ compromis, il y a de certaines choſes „ qu'il ne faut pas toujours dire. „ On le défia d'en citer, & il fit mention de la trahiſon & de la diffamation. „ Quant au roi, „ dit l'officier, Dieu le béniſſe, j'ai mangé „ ſon pain, c'eſt pourquoi je n'ai rien à „ lui dire; mais pardieu pour tout autre, „ je lui dirai ce que je voudrai. Vous errez, „ reprit l'avocat, vous n'oſeriez m'appe„ ler coquin. Je n'oſerois, reprit l'autre; „ & pourquoi n'oſerois-je, barbe de ſot ?

„ Parce que, dit le jurifconfulte, je vous
„ pourfuivrois en réparation ; ce font des
„ riens qui vont plus loin que l'on ne penfe.
„ Hé bien ! Hé bien ! s'écria l'officier, après
„ y avoir rêvé un inftant, fi je n'oferois
„ vous appeler coquin, j'oferai du moins
„ penfer que vous en êtes un. » il accompagna ces derniers mots d'un éclat de rire, auquel perfonne ne répondit, mais qui acheva de démonter l'avocat. Celui-ci pendant plus d'une heure, n'ofa ouvrir la bouche, & ne remua que pour nétoyer fa pipe.



CHAPITRE XV.

Roderik voit à la pointe du jour Mademoiselle Snapper. Dispute qu'il a avec l'officier. Conduite de ce dernier à l'approche de quelques voleurs. Maniere dont se comporte Roderik. Mademoiselle Snapper le complimente.

LE jour vint pendant ces propos, & je commençai à distinguer tous les personnages. J'examinai particulierement Mademoiselle Snapper. Elle ressembloit parfaitement au portrait que m'en avoit fait Banter. Sa tête avoit l'air d'une coignée, dont son visage étoit le tranchant. Au milieu de sa poitrine étoit une éminence considérable, à laquelle répondoit une autre élévation placée sur son dos, & son corps se trouvoit par ce moyen dans un parfait équilibre. Elle avoit cependant quelque délicatesse dans les traits, & ses yeux noirs étoient pleins de feu. Quoique sa figure n'eût, comme l'on voit, rien d'attrayant, l'espérance de posséder vingt mille livres sterlings, lui prêta des agrémens à mes yeux, & je me mis à rêver aux moyens de lier & d'avancer mon intrigue.

La conversation se rengagea bientôt entre les trois personnages qui en avoient

déja fait les fraix. Je ne sais s'ils y mirent autant de politesses qu'auparavant, car je ne les écoutai point, mais ils finirent par une dispute assez vive : l'on paria, & je fus pris pour arbitre. J'étois si enfoncé dans mes rêveries, que je ne fis aucune attention aux raisons pour & contre qu'ils purent me dire. Le militaire, piqué de ma distraction, m'apostropha en jurant. Je continuai de garder le silence, ce qui l'outra tellement, qu'il commença à faire mille bravades, en disant : » je pourrois bien ap-
„ prendre à vivre aux insolens. Je suis Gen-
„ tilhomme, morbleu, & de plus au ser-
„ vice de Sa Majesté. Il y a des gens qui
„ qui mériteroient bien d'avoir le nez coupé
„ pour leur impertinence ».

Comme je n'avois pas une haute idée de sa valeur, je le regardai en fronçant le sourcil; il ne se démonta pas, & faisant bonne contenance, il jura qu'il ne faisoit pas plus de cas de mes grimaces, que d'une figue, & qu'il ne craignoit aucun homme sur la terre. J'allois le pousser, lorsque Mademoiselle Snapper lui dit d'un ton à moitié ironique, » qu'elle étoit ravie de se
„ trouver avec un homme qui eût tant de
„ courage, qu'elle ne doutoit pas qu'il ne
„ nous défendît contre tous les voleurs qui
„ pourroient se présenter. Si je vous dé-
„ fendrois, reprit le militaire, soyez-en per-
„ suadée, Mademoiselle, j'ai apporté une

„ bonne paire de pistolets ; les voici, ils „ viennent d'un officier François à qui je „ les ai pris à Dettingen. Que l'on me dé- „ batise, si quelque voleur ose vous pren- „ dre une épingle, tant que je serai avec „ vous. „

A la vue des pistolets, une précieuse qui avoit gardé le silence jusqu'alors, ouvrit enfin la bouche, & dit qu'elle s'étonnoit qu'un homme fût assez impoli pour montrer de pareilles armes devant des Dames. „ Corbleu, Madame, dit le capitaine, „ si la vue vous fait si peur, comment dia- „ ble feriez-vous pour essuyer le feu, si „ l'occasion s'en présentoit ? Quoi, répon- „ dit-elle, vous seriez assez impoli pour „ vous servir de ces vilaines armes en ma „ présence ? Non, cela n'est pas possible. Si „ je le croyois, je quitterois sur le champ „ le carosse, & j'irois prendre une voiture „ au prochain village. „ L'officier alloit répondre ; Mademoiselle le Snapper prévint : „ pour moi, dit-elle, loin de trouver mau- „ vais qu'un homme se servît de ses armes „ pour sa propre défense, je croirois lui „ avoir beaucoup d'obligation, s'il vouloit „ bien me défendre, & m'empêcher d'être „ volée. „ La prude jetta un regard dédaigneux sur Miss, & dit : „ que c'étoit or- „ dinairement ceux qui avoient le moins à „ perdre, qui étoient les plus occupés à „ conserver. „ La mere fut offensée de ce

difcours : „ qui vous a fi bien inftruite,
„ Madame ? il faudroit favoir à qui l'on
„ s'adreffe avant que de parler. Ceux qui
„ ont le moins à perdre, Madame ! ceux
„ qui ont le moins à perdre ! On feroit peut-
„ être bien heureux d'en avoir autant.

Cette difpute n'auroit peut-être pas fini fi-tôt, fi Strap ne fût venu au galop nous avertir que deux hommes à cheval étoient à l'entrée du bois, par lequel il nous falloit paffer. A cette nouvelle Madame Snapper fe trouva mal, fa fille pâlit, les dents de l'avocat claquoient de crainte, & la prude tira fa bourfe, qui ne me parut pas fi pleine qu'elle l'avoit donné à entendre. Pour le lieutenant, il ne pouvoit, malgré tous fes efforts, cacher fa conſternation. Je fis arrêter le caroffe, & mettant pied à terre, „ allons M. l'officier, lui dis-je, vos „ piftolets vont fans doute faire merveille. „ Il étoit fourd. Je donnai fes piftolets à Strap, fur le cheval de qui je montai, & tirant les miens, je pris le chemin du bois. Lorfque les voleurs m'apperçurent à cheval, fuivi d'un homme à pied qui étoit armé, ils avancerent quelques pas pour nous reconnoître; puis, tournant bride tout à coup, ils s'enfuirent au galop. Un domeftique paffoit à cheval. Je lui offris une couronne, s'il vouloit m'aider à les pourfuivre. Il accepta ma propofition; Strap lui remit les piftolets de l'officier, & nous marchâmes

ſur leurs pas. Ces coquins nous attendirent à la portée du piſtolet, & nous ayant manqué, s'enfuirent de nouveau. Ils s'étoient fiés ſur ce qu'ils étoient mieux montés que nous ; & en effet, nous ne les euſſions jamais atteint, ſi l'un des deux chevaux n'eût fait un faux pas, qui porta le cavalier par terre. Nous le ſaisîmes d'autant plus facilement, que ſon camarade l'avoit abandonné, & qu'il étoit encore étourdi de la chûte, lorſque nous arrivâmes à lui. Il reprit ſes ſens, & ſe voyant entre nos mains, il nous demanda effrontément de quelle autorité nous l'empêchions de continuer ſon chemin, nous menaçant de nous pourſuivre pour vol. Sur ces entrefaites, nous vîmes venir à nous une troupe de payſans armés, à la tête deſquels étoit un fermier, qui n'eut pas plutôt apperçu le voleur, qu'il s'écria : „ voici le drôle qui m'a volé il n'y a qu'une „ heure, cinquante guinées qui étoient dans „ un ſac de groſſe toile „ : on le fouilla, & on lui trouva l'argent & le ſac. Nous le remîmes aux payſans ; & après avoir payé le domeſtique, je revins avec Strap au caroſſe. L'avocat & le capitaine étoient occupés à faire revenir Madame Snapper & la prude, qui s'étoient évanouies au bruit des coups de piſtolets.

Lorſque j'eus repris ma place, Miſſ Snapper, qui avoit vu tout ce qui s'étoit paſſé, me complimenta ſur mon courage,

& me témoigna la joie qu'elle avoit que je ne fusse point blessé. L'avocat me dit qu'il m'appartenoit par un acte du parlement une récompense de quatre livres sterlings, pour avoir pris un voleur. L'officier m'assura, avec un visage où il y avoit autant de honte que d'impudence, que si je n'avois pas été si pressé de sortir du carosse, il auroit attrappé infailliblement les deux voleurs sans tout le risque que j'avois couru, par un plan que ma précipitation avoit rendu inutile. Car pour moi, poursuivit-il, je suis brave, mais je ne suis point téméraire. La vraie bravoure connoît le danger. « Nous „ l'avons bien vu, s'écria Miss., on ne » vous reprochera point d'ignorer le dan- » ger, car vous trembliez de toutes vos „ forces. Mort de ma vie, dit l'officier, „ rendez graces à votre sexe. Si un homme „ sur la terre osoit m'en dire autant, je „ l'enverrois sur le champ dans l'enfer. » Puis, fixant les yeux sur moi, il me demanda si je l'avois vu trembler. " Oui, lui „ répondis-je sans hésiter. „ est-ce que vous douteriez de mon courage, continua-t-il ? „ On ne peut pas plus, lui dis-je. „ Ces dernieres paroles le déconcerterent tout-à-fait, & il ne put s'empêcher de bégayer en me disant, " que c'étoit fort bien, qu'il „ trouveroit une occasion. „ J'étois si persuadé de sa lâcheté, & je le méprisois si fort, que je lui présentai la langue; ce qui

l'humilia tellement, qu'à peine osa-t-il jurer une seule fois pendant toute la journée; abstinence qui, je crois, lui coûta beaucoup.

Cependant, la prude ayant repris ses esprits, dit entre ses dents, qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui se donnoit pour gentilhomme, fut si attaché à l'argent, que pour conserver quelque misérable monnoie, il voulut exposer des personnes de condition à perdre la vie. Elle ne comprenoit pas davantage, disoit-elle, comment des femmes n'avoient pas honte de louer une pareille brutalité.

Je perdis patience, & lui adressant la parole avec vivacité: " Madame, lui dis-je, „ je n'aurois jamais imaginé, que pour satisfaire votre caprice, il fallût nous laisser „ voler; j'ai bien vu des folles dans ma vie, „ mais je n'en ai pas encore rencontré „ de votre espece. Au reste, je vous promets que si nous sommes attaqués de „ nouveau, vous n'aurez pas à vous plaindre, & que l'on pourra bien vous détrousser cent fois, avant que je me mêle „ de vos affaires. „

La dame à sentimens choisis, ne jugea pas à propos de disputer plus long-tems, mais elle chercha à se consoler avec le capitaine. Je liai de mon côté conversation avec mademoiselle Snapper, qui parut d'autant plus satisfaite de mes discours, que

mon ſilence ne l'avoit pas prévenue en faveur de mon eſprit. Pour moi je lui trouvai une imagination vive, peu de jugement, & encore plus de babillage qu'il n'eſt permis à une femme d'en avoir. La rigide madame ne perdoit point ſa fille de vue, & quoiqu'elle me fît beaucoup de politeſſes, elle interrompit très-ſouvent notre converſation, grondant Miſſ de ce qu'elle étoit ſi libre avec des étrangers, & lui diſant à chaque inſtant, qu'il falloit parler peu & penſer beaucoup. Ne pouvant parler autant que je l'aurois voulu, je chargeai mes yeux du ſoin de la converſation, & Miſſ me parut ſi bien entendre ce langage, que je commençai à regarder ſa conquête comme une choſe aſſez facile.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où nous devions déjeuner, je deſcendis le premier de la voiture, & leur aidai à deſcendre. La vieille dame demanda une chambre, dans laquelle elle ſe retira avec ſa fille. La prude fut avec le capitaine, & je reſtai avec le juriſçonſulte, qui m'aſſura que depuis vingt-ans qu'il voyageoit, il n'avoit jamais vu les régles de caroſſe ſi mal obſervées.

Notre indignation nous fit preſſer notre déjeuner, nous montâmes dans le caroſſe, & je donnai douze ſous au voiturier, pour nous venger de l'impoliteſſe de nos compagnons de voyage, en les forçant à partir

ſur le champ. Il s'en acquitta à merveille. La mere & la fille vinrent les premieres, & elles furent obligées de prier le cocher de leur aider à monter. Elles ne furent pas plutôt placées, que le capitaine parut, auſſi échauffé que s'il avoit été pourſuivi par deux mille ennemis. La prude vint immédiatement après lui, dans un déſordre qui diſoit aſſez que le déjeuner n'étoit pas ce qui les avoit le plus occupés. L'Officier, après lui avoir aidé à monter, entra lui-même dans la voiture, jurant après le cocher qui avoit eu l'impertinence de le troubler au milieu de ſon dejeuner. L'avocat lui dit qu'il falloit ſe conſoler, & qu'à la dinée il auroit tout le tems de faire ſes affaires. La prude ſur laquelle il jetta les yeux, en diſant ces derniers mots, entra dans une colere qui confirma nos conjectures, & dit à l'avocat qu'il étoit un impertinent, & que ſi elle étoit homme, elle le feroit repentir de ſon inſolence. Le capitaine, qui crut devoir épouſer ſa quérelle, ſe mit à jurer & à menacer l'avocat de lui couper les oreilles, mais il ne dit plus mot, dès que je lui eus dit que l'avocat pouvoit être tranquille, & que tant que je ſerois dans la voiture, je ſaurois empêcher qu'on ne lui fit la moindre peine.

CHAPITRE XVI.

Roderik cherche à faire connoissance avec madame Snapper. La prude trouve son mari & quitte le coche. On arrive à Bath. Roderik accompagne miss Snapper aux eaux. Il la conduit dans une assemblée, il y trouve Narcissa. Il trouve aussi mademoiselle Villiams, qui est fille de chambre & confidente de Narcissa.

TOUT le monde étoit rentré dans le silence. Je me mis à considérer miss Snapper. Je la trouvai plus difforme qu'elle ne me l'avoit paru d'abord, & je fus vingt fois tenté d'abandonner mon projet. Quelle différence entre sa figure, qui n'étoit qu'une irrégularité continuelle, & celle de l'aimable Narcissa. Son image, gravée dans mon cœur, vint se présenter à moi & augmenter le dégoût que me causoit miss. Je fus même prêt à verser des larmes, en songeant qu'il ne me falloit plus songer à cette jeune beauté. Cette derniere réflexion me rendit à l'exécution de mon projet. Je vis combien peu d'espérance j'avois de retrouver Narcissa, ou quand je la retrouverois, de la posséder. L'amour gémit; mais il se tût & l'intérêt parla. Je ne vis plus que les vingt mille livres sterlings de Mlle. Snapper, je

conclus que rien n'étoit plus sage que de l'épouser.

Tranquille du côté de la fille, à qui j'étois sûr de plaire quand je voudrois, je cherchai à m'insinuer auprès de la mere, & à l'amener au point de souffrir mes visites, quand nous serions à Bath. C'étoit le seul moyen de réussir, & ce fut la chose à laquelle je m'appliquai le plus. Je redoublai d'attentions pour elle, au point que la fille en marqua quelque jalousie. Cependant, comme tout ce que je pouvois faire se réduisoit à des politesses générales, je courois risque de ne point réussir; mais le hazard se mêla de mes affaires, & me fournit l'occasion de marquer à madame Snapper une attention plus directe & plus marquée. Ce fut à la dinée.

Etant arrivés dans l'auberge, nous trouvâmes que tout étoit retenu pour un seigneur qui nous avoit dévancés. Madame Snapper & sa fille couroient risque, ainsi que le reste de la voiture, de faire un repas des plus frugals. Je fis connoissance avec l'hôte, & l'engageai, en buvant bouteille, à détacher quelque chose du dîner du Seigneur, & à l'envoyer aux deux dames. Elles me firent prier de venir dîner avec elles. J'y allai, elles me firent beaucoup de remercimens, & la mere me dit qu'elle seroit fort aise de me voir à Bath.

La précieuse rencontra son mari, qui se

trouva être le valet de chambre du seigneur. Cette rencontre qui, auroit dû l'humilier, après les airs de grandeur qu'elle avoit affectés, ne fit qu'augmenter son orgueil. Le capitaine fut présenté au mari, & prié à dîner : ce qu'il accepta sur le champ. Le pauvre avocat ayant eu recours à moi, je demandai aux dames de vouloir bien l'admettre à leur table. Il y vint, & nous rîmes beaucoup de la précieuse, du capitaine, & sur-tout du mari. Nous rîmes bien davantage, lorsque le cocher ayant appelé pour partir, nous vîmes venir l'officier, tenant un morceau de pain & une petite bouteille d'eau-de-vie dont il fut obligé de faire son dîner. Il avoit compté faire meilleure chere, mais le seigneur, de la desserte duquel on devoit le régaler, n'avoit pas jugé à propos de presser son repas pour lui. Nous arrivâmes à Bath le soir, sans qu'il nous fût arrivé rien de remarquable. Je conduisis mes deux dames chez une de leurs parentes où elles devoient loger, & je couchai à l'auberge. Le lendemain, après avoir loué un appartement, j'allai voir l'ami pour qui Banter m'avoit donné une lettre, & je passai la matinée avec lui à voir tout ce qui méritoit d'être vu dans l'endroit. L'après-midi je fus voir mes deux dames, & je trouvai miss très-fatiguée du voyage. Je leur offris de les accompagner lorsqu'elles sortiroient; elles m'accepterent, & il fut

dit

dit que je les conduirois le lendemain au Long-Room.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés dans cette promenade, que tous les yeux furent tournés sur nous. On se contenta d'abord de nous regarder, puis on se mit à rire, à se parler à l'oreille & à s'entreregarder. Je sentis tout d'un coup que c'étoit la figure de miss qui nous attiroit une pareille réception, je rougis d'embarras. Jamais ma vanité n'avoit tant souffert. Pour les deux dames, elles ne firent seulement pas attention à ce qui se passoit autour d'elles, ou, si elles s'en apperçurent, elles l'expliquerent vraisemblablement à leur avantage, à en juger par l'assurance qui régnoit sur leur visage. Nous allâmes nous asseoir sur un banc. M. Fatinick, qui étoit le plus mauvais plaisant de l'Angleterre, & qui s'étoit érigé dans cet endroit en espece de maître de cérémonies, ne tarda pas à nous aborder. Il s'étoit apperçu de la disposition où étoit la compagnie de rire à nos dépens, il vouloit lui en faire naître l'occasion. Après avoir assuré miss du plaisir que la compagnie, & lui en particulier, trouvoient à la voir, il lui demanda, de façon à être entendu de tout le monde, si elle pourroit lui apprendre le nom du chien de Tobie. Je fus outré de son insolence, & j'allois lui donner un soufflet, mais miss qui le connoissoit, me prévint & se vengea elle-

même, en lui disant : " que le chien de
„ Tobie s'appeloit Fatinick, & qu'il n'a-
„ voit jamais été bon qu'à aboyer. „ Il
resta déconcerté de cette repartie, qui,
quoiqu'elle ne fût pas des plus décentes,
ne laissa pas que de prendre, & mit les
rieurs du côté de miss. Fatinick se retira
avec un sourire forcé, prenant du tabac,
sifflant un air, & tâchant de cacher son
désordre.

Chacun applaudit à mademoiselle Snapper. On vint la complimenter, & l'irrégularité de sa figure ne servoit plus qu'à lui faire trouver plus d'esprit, dès qu'on se fut dit une fois qu'il falloit lui en trouver. Cette petite personne fut bientôt toute bouffie des complimens qu'on lui faisoit, &, quoiqu'elle me traitât encore avec quelque distinction, je sentis que je rentrerois dans la foule, à mesure que je lui deviendrois moins nécessaire. D'ailleurs, il y avoit à Bath beaucoup de gens de qualité; ils pouvoient être instruits du bien de miss & la rechercher. Si cela venoit par malheur à arriver, mon regne étoit passé. Une tête femelle, & bourgeoise de plus, ne tient guere sans qu'il lui en coûte de son bon sens contre un milord qui fait politesse, & jamais sans le perdre tout entier contre un milord qui dit des douceurs.

Toutes ces réflexions que je fis en un instant, me firent voir que le succès de mon

projet dépendoit de la rapidité dans l'exécution, & que je n'avois point de tems à perdre. Je cherchai donc l'occasion de me déclarer à miss. Elle se présenta le soir même, &, malgré la vigilance de la vieille mere, je me trouvai assez de tems avec sa fille, pour la mettre au fait des œillades que je lui jetois dans le carosse, & pour l'assurer que j'étois plein d'estime pour son esprit & d'amour pour sa personne. Elle rougit de ma déclaration, & me représentant que nous nous connoissions encore à peine, elle blâma la liberté que je prenois, mais ce fut d'une façon si douce, que je vis bien qu'elle n'étoit rien moins que courroucée. J'allois répondre ; la mere rentra tout-à-coup & m'imposa silence.

La maîtresse de la maison nous proposa de jouer au Whisk, & nous dit pendant le jeu, qu'il devoit y avoir une assemblée le lendemain. Je demandai à mes deux dames si elles vouloient que j'eusse l'honneur de les y accompagner, ce qu'elles accepterent. Je me retirai après le jeu & allai conter à Strap l'état où étoient mes affaires. Le lendemain je mis mon plus bel habit, & je fus prendre le thé avec madame Snapper, comme je le lui avois promis. Je la trouvai retenue au lit par une violente migraine, elle ne put venir avec nous, & nous partîmes miss & moi. Nous arrivâmes de bonne heure dans la salle du bal, où je me serois

rendu dès le matin, s'il n'avoit dépendu que de moi, sans que l'envie de me trouver seul avec miss y entrât pour la moindre chose. C'étoit un mouvement inconnu, & j'aurois eu bien de la peine à définir qui m'y poussoit.

S'il est des pressentimens, si leur force est proportionnée aux choses qui nous doivent arriver, le lecteur jugera aisément de la nature du mien, lorsqu'il saura que c'étoit Narcissa que je devois retrouver. Il y avoit à peine un quart d'heure que le bal étoit commencé, lorsque cette jeune beauté entra dans la salle, conduite par un homme habillé de verd. Je parlois pour lors à miss, je restai au milieu de mon discours, mon cœur tressaillit, & une espece de nuage se répandit sur mes yeux.

Je ne songeai d'abord qu'au bonheur que j'avois de retrouver une personne qui m'étoit aussi chere; mais la tristesse s'empara bientôt de mon cœur. Narcissa, éloignée de l'endroit où je l'avois connue, Narcissa, conduite dans un bal par un homme, me parut perdue pour moi. « Voilà son époux, me disois-je, avec désespoir, qu'il est heureux, & que je suis infortuné! Narcissa, ma chere Narcissa, faut-il que je ne vous retrouve que pour vous voir dans les bras d'un autre? »

Demander de la modération à un homme amoureux & jaloux, c'est demander à la

ner pourquoi elle est irritée. J'entrai en fureur. Je veux me lever, je veux suivre le barbare (car c'est le nom que je lui donne) qui m'enleve ce que j'aime; je ne le quitterai point, attaché par-tout sur ses pas, il ne pourra échapper à ma vue, encore moins à ma vengeance. Dejà je lançois sur lui des regards où la fureur & le désespoir étoient peints, lorsque je le reconnus pour le chasseur aux renards, & le frere de Narcissa.

Cette jeune beauté tournant au même instant les yeux de mon côté, rencontra les miens & me reconnut. A ma vue les roses disparurent de son teint pour y reparoître avec plus de vivacité. Son sein s'élevoit & se baissoit avec une émotion extraordinaire. Elle avoit détourné la vue, elle me regarda de nouveau. Je consultai ses yeux, & je crus y lire que c'étoit avec joie qu'elle me retrouvoit.

Il ne fut plus question de miss Snapper; j'oubliai tous mes projets, j'oubliai même qu'elle étoit à mes côtés. Elle s'apperçut de ma distraction, & n'eut pas de peine à en deviner la cause. Le dépit qu'elle ressentit, fut d'autant plus vif, que Narcissa étoit belle, & qu'elle au contraire étoit laide. Les femmes, dans ces occasions, se rendent justice sans le vouloir. Elle feignit de se trouver indisposée, & je fus obligé de la reconduire. Elle ne parla point pendant

tout le chemin, je ne parlai point non plus; Narcissa m'occupoit trop pour que je songeasse à quelqu'autre chose. Je retournai au bal, où j'esperois la retrouver; mais elle étoit déjà sortie.

Strap, à qui je comptai ce qui m'étoit arrivé, en laissa voir quelque chagrin : « Et mademoiselle Snapper, me dit-il. Mademoiselle Snapper, lui répondis-je, sera „ toujours mademoiselle Snapper; mais „ pour être son galant, serviteur. » Strap alla se coucher après m'avoir observé qu'il avoit toujours entendu dire qu'un oiseau dans la main en vaut deux de ceux qui sont dans le buisson.

Je ne dormis presque point de la nuit, & je me levai avec encore plus d'amour que je n'en avois en me couchant. Je sortis dans la matinée, & je pris le chemin des eaux, espérant y rencontrer celle sans qui je ne pouvois plus vivre. Je rencontrai une jeune dame, qui s'étant arrêtée, vint se jeter à mon col, en s'écriant, „ ô „ ciel! est-il possible? Est-ce bien vous, „ M. Random? „ Je n'eus pas de peine à la reconnoître. C'étoit mademoiselle Villiams, mon aimable compagne d'infortune.

J'avois été trop sensible à ses malheurs, pour ne point être impatient d'apprendre si elle étoit dans un état plus heureux. Je lui demandai où je pourrois avoir le plaisir

de m'entretenir avec elle. " Je voudrois „ vous mener chez moi, M. Random, me „ répondit-elle, mais je n'ai point de demeure que je puiſſe appeler proprement „ la mienne, c'eſt pourquoi j'irai par-tout „ où vous voudrez. „ Je la menai chez moi. Là elle m'apprit, après nous être embraſſés mutuellement, que notre ſeparation inopinée l'avoit jetée dans une inquiétude d'autant plus vive, qu'elle avoit tout fait pour apprendre ce que j'étois devenu, ſans y avoir pu réuſſir: Elle avoit mis en œuvre l'innocent ſtratagême qu'elle m'avoit communiqué, & étoit entrée par ce moyen chez une très-vertueuſe, & très-honnête dame qui l'avoit recommandée en mourant à une jeune demoiſelle, au ſervice de laquelle elle étoit à l'inſtant où elle me parloit. „ Mon ſort eſt aſſez heureux, dit-elle en „ finiſſant; j'aime ma maîtreſſe, & ma „ maîtreſſe m'eſtime; il ne m'en faut pas „ davantage pour être contente. Mais vous, „ M. Random, continua-t-elle, que vous „ eſt-il arrivé? Si j'en crois l'apparence, la „ fortune s'eſt réconciliée avec vous; c'eſt „ la ſeule choſe que je demandois au Ciel; „ il m'eſt témoin, M. Random, de la „ vérité de ce que je dis, & de toute „ la reconnoiſſance que j'ai pour vous. „

Je ſatisfis ſur le champ mademoiſelle Villiams. L'attention avec laquelle elle écoutoit mon hiſtoire, redoubla lorſque j'en fus

venu à ce qui m'étoit arrivé dans le comté de Suſſex. Elle ne m'eut pas plutôt entendu raconter mon avanture dans le village, qu'elle s'écria, dans un tranſport de joie, " bon Dieu, cela ſeroit-il poſſible ? ,, Je continuai mon récit, & je le fis le plus briévement qu'il me fut poſſible, brûlant d'apprendre ce qui avoit occaſionné l'exclamation de mademoiſelle Villiams, qui de ſon côté brûloit de m'en inſtruire. " Que je ſuis ,, aiſe, me dit-elle, lorſque j'eus fini, de ,, pouvoir vous apprendre votre bonheur ? ,, Sachez que c'eſt auprès de Narciſſa que ,, je ſuis. J'ai ſa confiance, & elle n'a ,, fait aucune difficulté de me conter votre ,, hiſtoire, ſous le nom de John-brown que ,, vous aviez pris. Je ſerois la plus ingrate ,, des femmes, continua mademoiſelle Vil- ,, liams, ſi je ne vous apprenois point ce ,, qui doit vous être le plus agréable. Sa- ,, chez donc que non-ſeulement Narciſſa ,, vous eſtime & vous conſidére, mais ,, qu'elle vous aime ; c'eſt un ſecret qu'elle ,, m'a confié, mais je connois trop votre ,, diſcrétion pour craindre que vous en ,, abuſiez. ,,

J'accablai mademoiſelle Villiams de careſſes ; je l'appelai l'ange de mon bonheur, & je fis mille extravagances. Lorſque je fus revenu à moi, & que je pus lui prêter quelque attention, elle me dit que ſa maîtreſſe n'avoit pas plutôt été rentrée chez elle

la nuit derniere, qu'elle l'avoit appelée. „ Ma chere Villiams, lui avoit-elle dit, je „ l'ai vu; & il m'a vu de même. Nos yeux „ se sont rencontrés; je ne sais point s'il aura „ vu mon amour dans les miens, mais „ que de tendresse n'ai-je point lue dans les „ siens! Sans doute l'amour lui fera trou- „ ver quelque moyen de me voir, mais „ que ce moment tarde à mon impatience! „ Elle avoit ensuite chargé mademoiselle Villiams de s'informer de moi, ce qui m'avoit amené à Bath, & du nom que je portois.

„ Quoi, m'écriai-je, lorsque mademoiselle „ Villiams eut fini, la divine Narcissa „ souhaite me voir, & je ne suis pas en- „ core auprès d'elle, moi qui l'aime, moi „ pour qui ses desirs doivent être autant de „ loix. „ Je priai mon amie de m'introduire sur le champ auprès de sa maîtresse, mais elle rejeta ma proposition, & me représenta combien une pareille démarche nous pourroit nuire à tous deux. Je me rendis à ses remontrances, & la priai de m'aider de ses conseils. Il fut arrêté entre nous, qu'elle diroit simplement à Narcissa qu'elle avoit apris mon nom: que si dans deux ou trois jours, je ne trouvois aucun moyen de la voir, alors elle lui remettroit une lettre de ma part, lui disant que je l'aurois abordée dans la rue, & priée de me rendre ce service.

Les choses étant ainsi arrangées, je retins mon ancienne amie à déjeûner. Elle m'apprit que mon rival, le sieur Timothy, étoit tombé à force de boire en apoplexie, & étoit mort il y avoit cinq mois. Cela ne m'étonna pas; mais ce qui me surprit au dernier point, ce fut d'apprendre que la tante de Narcissa, malgré son goût décidé pour le célibat, malgré son aversion pour les hommes, s'étoit mariée, & avoit pris pour époux le maître d'école de la paroisse. Son tempérament n'étant point fait pour le mariage, elle étoit devenue éthique & hydropique tout à la fois. On lui avoit conseillé de prendre les eaux. Elle étoit venue à Bath dans cette intention; Narcissa l'y avoit accompagnée, & la soignoit avec plus de soin que jamais, malgré le tort que lui faisoit son ridicule mariage. Pour le frere de Narcissa, qui étoit presque devenu fou, en se voyant frustré de la succession de sa tante, il l'avoit aussi suivie à Bath, mais c'étoit moins par amitié pour elle, que dans la crainte où il étoit que sa sœur ne se mariât sans sa participation.

Mademoiselle Villiams me promit de se trouver le lendemain dans un endroit dont nous convînmes, & s'en alla.

CHAPITRE XVII.

Roderik fait connoiſſance avec le frere de Narciſſa, lequel l'invite à aller chez lui. Il ſe trouve ſeul avec ſa maîtreſſe. Il lui déclare ſa paſſion. Il en eſt favorablement écouté.

L'APRÈS-midi j'allai prendre du thé chez M. Fréeman, qui étoit l'ami auquel Banter m'avoit recommandé. Il n'y avoit pas cinq minutes que j'y étois, lorſque le chaſſeur aux renards y entra. A ſon abord libre & familier, je jugeai que le maître de la maiſon & lui ſe connoiſſoient beaucoup. Je craignis d'abord qu'il ne ſe rappelât mes traits, mais je fus raſſuré, lorſque M. Fréeman m'eut préſenté à lui comme un gentilhomme de la ville de Londres. Il ne me reconnut point, & je fus charmé de la rencontre, eſpérant que je pourrois me lier avec lui, & avoir par ce moyen accès chez ſa ſœur. Mes eſpérances ne furent point trompées. Nous paſſâmes la ſoirée enſemble; ma converſation l'amuſa beaucoup, il me fit pluſieurs queſtions d'enfant ſur ce que j'avois vu dans mes voyages, & parut enchanté de mes réponſes. Il but quelques razades à ma ſanté, & me dit, en me ſerrant la main, que je lui paroiſſois bon compagnon, &

qu'il seroit bien aise de faire connoissance avec moi; que je n'avois pour cela qu'à venir dîner chez lui le lendemain.

Je m'occupai le reste du jour du bonheur dont j'allois jouir, & m'étant levé de grand matin le lendemain, j'allai à mon rendez-vous. J'y trouvai mon amie, que j'instruisis de ma liaison avec le chevalier. Elle en fut charmée, & me dit que c'étoit la chose du monde la plus heureuse, & qui feroit plus de plaisir à Narcissa. Nous causâmes pendant quelque tems, & nous nous séparâmes.

L'heure du dîner arriva enfin, & je me préparai à me rendre chez Narcissa. Je voulois sortir, je n'osois le faire, le cœur me battoit avec une violence étonnante, & je fus dans un si grand désordre, que je souhaitai plusieurs fois pouvoir me dégager, dans la crainte où j'étois que l'on ne s'apperçût de mon trouble. M. Fréeman arriva, il n'y eut plus moyen de reculer. Nous partîmes. Le chevalier nous reçut avec beaucoup d'amitié. Il étoit dans une salle à fumer, il nous presenta des pipes que nous refusâmes. Un domestique vint annoncer que l'on avoit servi, & nous montâmes.

Que d'efforts ne fus-je point obligé de faire pour cacher mon trouble! Narcissa fut le premier objet qui frappa ma vue. Elle m'avoit toujours paru belle, mais jamais elle ne me l'avoit paru tant. Je serois, je

crois, resté immobile, si le chevalier ne m'eût fait revenir à moi en me frappant sur l'épaule, & en me disant, *M. Random, voici ma sœur.* Je m'approchai & l'embrassai. Il fut heureux pour nous deux, que mon hôte n'eût pas plus de pénétration; car notre désordre fut si remarqué, que M. Fréeman s'en apperçut. Mais bien loin que le chevalier eut le moindre soupçon, il m'engagea à parler avec sa sœur dans quelque langue étrangere: " Je vous ai amené, „ lui dit-il, quelqu'un avec qui vous pour- „ rez jaser à votre aise; &, se retournant „ vers moi, je voudrois que vous parlas- „ siez avec elle Italien ou François, & que „ vous me disiez si elle sait ces langues „ comme elle voudroit me le faire accroire. „ Je gagerois qu'elle n'en sait pas trois mots „ de suite; cependant, sa tante & elle ca- „ quetoient des journées dans ces jargons, „ sans qu'il me fût possible d'avoir une bou- „ chée d'Anglois, ni pour Dieu, ni pour de „ l'argent. „ Narcissa se défendit de ce que proposoit son frere, porta pour raison qu'elle craignoit d'ennuyer la compagnie en parlant une langue que l'on n'entendoit point. " Ne vous l'avois-je pas bien dit, reprit le „ chasseur aux renards, qu'elle n'en sait pas „ trois mots.

Nous nous mîmes à table, & l'on me plaça vis-à-vis de Narcissa; je ne mangeai pas beaucoup, étant assez occupé du soin de

la regarder. Le chevalier, au sortir de table, nous pria de l'excuser s'il nous quittoit pour quelque tems, & alla dormir dans sa chambre. Fréeman, qui, comme je l'ai dit, s'étoit apperçu de mon désordre & de celui de Narcissa, jugea qu'il y avoit quelque affaire de cœur entre nous deux, & crut qu'il m'obligeroit en me laissant seul avec elle. Se levant donc un peu après que le chevalier fut sorti, il la pria de vouloir bien l'excuser s'il s'absentoit pendant une demie heure. C'étoit pour une affaire qu'il venoit de se rappeler, & qui vouloit être terminée sur le champ. Il sortit en nous promettant de revenir pour prendre le thé.

Resté seul avec Narcissa, je me trouvai dans le plus grand embarras. Je voulois lui déclarer ma passion, & ne trouvois point de termes pour le faire. Cette belle fille gardoit de son côté le silence, & sembloit attendre que je le rompisse. Enfin, j'articulai quelques paroles. „ Il est bien surpre- „ nant, lui dis je, madame. „ J'allois continuer, elle leva sur moi ses yeux qu'elle avoit toujours tenus baissés, je m'arrêtai. „ M. „ me répondit-elle avec timidité & du ton de quelqu'un qui n'a entendu ce qu'on lui a dit que confusément. „ Madame, „ lui répondis-je du même ton, en m'arrêtant de nouveau. „ Je vous demande pardon, „ reprit-elle... je croyois que vous m'aviez „ parlé. Je vous parlois aussi, repris-je d'une

„ voix tremblante; je disois, madame, „ qu'il est bien surprenant que l'amour agisse „ contre lui-même, comme il le fait, en „ ôtant à ceux qui le servent toute liberté „ d'esprit, & cela dans le tems où ils en „ ont le plus besoin pour son service. Il y „ a une heure que je suis seul avec vous, „ & il y a une heure que j'y suis sans vous „ apprendre que je vous aime, lorsque je „ brûle de vous le dire, lorsque je devrois „ vous avoir déjà répété mille fois que je vous adore. Parlez belle Narcissa, rendez- „ moi le plus heureux ou le plus infortuné „ de tous les hommes; mais songez que „ la mort ne seroit pas si cruelle pour moi „ que votre indifférence.

Je prononçai ces dernieres paroles avec une émotion extraordinaire. Narcissa, qui étoit aussi émue que moi, fut quelque tems sans pouvoir me répondre. Elle le fit enfin, „ M. me dit-elle, je n'ai point mis en oubli „ le service que vous m'avez rendu; je ne „ suis point ingrate, & vous pouvez comp- „ ter sur toute mon estime. Votre estime me „ flatte, madame, lui dis-je en me jetant „ à ses pieds, mais elle ne peut plus me „ suffire; c'est de l'amour que je demande, „ c'est à votre cœur que j'ose prétendre. » Ma vivacité l'allarma, & m'ayant commandé de me lever, de peur que son frere ne me surprît, » peut-être, me dit-elle, si » vous étiez moins pressant, me serois-je

» trahie moi-même, & vous aurois-je dé-
» couvert, sans m'en appercevoir, des cho-
» ses qu'il ne me convient pas de vous dé-
» couvrir. Mais votre empressement m'a-
» vertit de ce que je me dois. Vous mettez
» si peu de tems entre vous déclarer & exi-
» ger que l'on se déclare, que je ne puis
» m'empêcher de songer combien peu il y
» a que nous nous connoissons. Aimez-moi
» M. Random, c'est avec plaisir que je le
» verrai : c'est tout ce que je puis vous dire,
» & c'en est peut-être encore plus que je ne
» devrois. »

Je ressentis une joie inexprimable, & je pris sa main que je couvris de baisers. Elle la retira, & prenant un ton sévère; cessez » d'agir, me dit-elle, d'une maniere qui » me laisse croire que je n'ai point toute » votre estime. Ce seroit le moyen de per- » dre la mienne, &, si vous l'aviez une fois » perdue, vous tâcheriez envain de faire » naître chez moi d'autres sentimens. Mon » cœur suivra toujours ma raison. » Je lui demandai pardon, en m'excusant sur la violence de ma passion. Elle me l'accorda, & ce fut avec tant de graces, que je me trouvai sur le point de réitérer l'offense. Elle détourna la conversation, & me dit qu'elle étoit étonnée que je ne me fusse point encore informé de la santé de sa tante, qu'il y avoit une espece d'ingratitude de ma part, puisque cette dame avoit toujours

parlé de moi avec une affection particuliere.

Je n'eus pas de peine à m'excuser, & je lui demandai l'état de sa santé. Elle m'apprit tout ce qu'on a vu ci-dessus de son mariage, ménageant sa réputation autant que le sujet pouvoit le permettre. Je m'informai de ma bonne amie Sophie, & j'appris avec plaisir qu'elle étoit en bonne santé. », Vous ne sau» riez trop aimer cette dame, me dit Nar» cissa ; si jamais j'ai quelque inclination » pour vous, c'est à elle que vous le devez: » elle n'a rien épargné pour vous mettre „ aussi bien dans mon esprit que vous puis„ siez y être. „

Ce service, qui, de tous ceux que m'avoit rendus Sophie, m'étoit le plus sensible, redoubla ma reconnoissance & mon amitié pour elle, & je ne pus m'empêcher de donner à son souvenir, quelques larmes dont Narcissa parut me tenir compte. Elle finit par m'apprendre ce qui avoit suivi mon départ. Timothy avoit trouvé moyen d'irriter tellement le chevalier contre moi, qu'elle n'avoit jamais pu le détromper sur mon compte. Les efforts qu'elle avoit faits pour me justifier, n'avoient servi qu'à donner un air de vraisemblance aux discours scandaleux & aux calomnies de Timothy. Tout le village s'étoit mis à ma poursuite ; & si j'eusse été arrêté, ma perte étoit certaine. Elle m'apprit, comme on l'a vu ci-

dessus, que Timothy étoit mort d'apoplexie; mais ce qu'elle m'apprit de plus, fut que, long-tems avant de mourir, & dans une de ses premieres attaques, il avoit voulu mettre sa conscience en repos; que pour cet effet il avoit envoyé chercher le chevalier, auquel il avoit avoué l'infâme dessein qu'il avoit eu sur elle, reconnoissant que c'étoit pour se venger de ce que j'en avois empêché l'exécution, qu'il m'avoit chargé de crimes desquels j'étois innocent.

Chaque mot que cette charmante personne proféroit, étoit un trait de feu qui pénétroit mon cœur, & mes premiers transports étoient prêts à se réveiller, lorsque Fréeman rentra. Le chevalier vint peu de tems après dans la salle, bâillant encore & se frottant les yeux. Il demanda du thé dans lequel il mit de l'eau-de-vie. Narcissa nous quitta pour aller voir sa tante. Nous voulûmes nous retirer Fréeman & moi, mais le chasseur aux renards ne voulut jamais nous laisser partir, & nous engagea à passer la soirée chez lui. Il fit alors apporter des liqueurs, mais nous refusâmes de boire avant le souper, lui offrant de jouer plutôt pendant quelques heures. Le chevalier perdit; & outré d'avoir si mal employé la soirée, il se vengea sur les cartes qu'il jeta au feu après les avoir mises en mille morceaux, jurant & nous menaçant de prendre sa revanche le verre à la main. En effet, nous n'eûmes pas

plutôt soupé, & Narcissa étoit à peine retirée, qu'il fit apporter de grands verres & couvrir la table de bouteilles.

J'aurois bien voulu me dispenser de tenir tête au chevalier, & je craignois que cela ne me nuisît dans l'esprit de Narcissa, qui pourroit soupçonner chez moi quelque goût pour la débauche. Je me rassurai en songeant que l'opiniâtreté de son frere lui étoit connue, & en espérant qu'elle rejetteroit tout sur lui. A la maniere dont le chasseur aux renards engagea l'action, je vis bien qu'il s'agissoit de combattre à toute outrance. Il nous fit boire trois razades de suite, à la santé du meilleur compagnon qu'il y eût sur la terre. Ce furent ses termes. Notre hôte entonna à tue-tête une chanson bachique, & me demanda une chanson françoise. J'en chantai une, qu'il m'assura, quoiqu'il ne fut pas le françois, être la plus belle qu'il eût entendu de sa vie. Nous bûmes là-dessus quelques nouvelles razades.

Les yeux de Fréeman commençoient à se troubler, & je sentois de mon côté qu'il ne faudroit plus que quelques coups pour me mettre sous la table. Le chevalier étoit un trop rude joûteur pour quitter si-tôt la partie, je jugeai à-propos d'user de stratagême. Je lui demandai si nous ne pourrions pas avoir dans la maison une coupe qui tint une bouteille. Vive saint James, dit-il, j'en ai une des plus copieuses. Lorsqu'on

l'eut apportée, je versai dedans une bouteille entiere, & lui remettant le vase entre les mains, je lui présentai le cartel. » Quoi ! „ d'un seul coup, M. Random, s'écria-t-il ? „ D'un seul coup, lui dis-je ; commencez, „ je vous ferai raison. „ Il prit la coupe, & après l'avoir regardée d'un air de surprise, & m'avoir dit que c'étoit pour lier davantage connoissance, il l'avala toute entiere. L'effet fut aussi promt que je l'avois espéré, & le chasseur aux renards n'eut pas quitté la coupe, qu'il se laissa tomber de sa chaise. Nous le portâmes sur le lit, M. Fréeman & moi, & nous nous retirâmes.



CHAPITRE XVIII.

Mademoiselle Villiams informe Roderik du succès de sa passion. Il écrit à Narcissa, qui lui fait réponse. Le chevalier lui permet de la mener dans un bal. Il l'entretient en particulier. Un jeune seigneur les aborde, & paroît être épris de Narcissa. Jalousie de Roderik. Narcissa en est allarmée. Il voit Melinde dans l'assemblée. Le chevalier en devient amoureux.

JE fus trouver le lendemain mademoiselle Villiams à notre rendez-vous ordinaire. Elle m'aborda en me félicitant du progrès que j'avois fait sur le cœur de sa maîtresse, qui, toute la nuit, lui avoit parlé de moi. Elle me rendit la plupart des sentimens de Narcissa & des expressions dont elle s'étoit servie. Il y régnoit tant de tendresse, & ce que j'apprenois étoit tellement au-dessus de mes espérances, que je ne pus contenir ma joie. Je tirai ma bague & la présentai à mademoiselle Villiams, qui, reculant quelques pas, en tirant son mouchoir pour essuyer ses larmes, me dit qu'elle avoit toujours cru que je la regardois comme amie, mais qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit trompée, puisque je voulois payer ses services, & la croyois sensible à un vil intérêt. Je m'ex-

cusai, en l'assurant que j'avois d'elle des sentimens bien opposés à ceux qu'elle me supposoit, & en la priant de nouveau d'accepter ma bague : „ Chere amie, lui dis-je, le „ sort nous a déjà séparés, il pourra nous „ séparer encore. Prenez ceci, vous vous sou- „ viendrez quelquefois de moi en la voyant, „ c'est dans cette seule vue que je vous l'of- „ fre. „ Mademoiselle Villiams me refusa, en me disant qu'elle n'avoit besoin de rien pour se souvenir de moi, & que c'étoit assez des services que je lui avois rendus pour que je fusse éternellement gravé dans sa mémoire & dans son cœur.

Sur ce que je dis que je souhaiterois revoir Narcissa, elle me fit entrevoir que la chose n'étoit guere possible qu'en cultivant l'amitié du chevalier. „ Je ne crois pas, me „ dit-elle, que Narcissa, malgré tout l'a- „ mour qu'elle a pour vous, voulût vous „ accorder une entrevue; elle pese toutes „ ses démarches, & sa conduite est une „ décence continuelle. Je quittai mademoiselle Villiams, après avoir arrêté entre nous qu'elle diroit à sa maîtresse que je l'avois voulu engager par présens à se charger d'une lettre, mais qu'elle n'avoit pas cru devoir le faire, sans la consulter auparavant.

Dès que je l'eus quittée j'allai chez Freeman, qui me dit que le chevalier seroit fâché du tour que nous lui avions joué.

Comme il connoissoit parfaitement le caractere du chasseur aux renards, il me dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de faire la paix, que de passer une nuit avec lui à faire la débauche. J'y donnai les mains, voulant à quel prix que ce fût, conserver l'amitié du chevalier. Je choisis mon logis pour lieu de la scène, afin que, si j'avois le malheur de m'enyvrer, personne n'en fut informé. M. Fréeman sortit pour aller inviter le chevalier, & je restai pour ordonner que l'on apprêtât ce qui étoit nécessaire.

Strap que j'avois envoyé déhors, m'apprit en rentrant une nouvelle qui me fit beaucoup de plaisir; c'étoit le départ de madame Snapper & de sa fille. J'avois été les revoir quelques jours après celui où j'avois retrouvé Narcissa. La mere m'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Pour la fille, quoiqu'elle eût affecté beaucoup de gayté, il m'avoit été facile de remarquer son dépit. Elle m'avoit badiné sur ma passion pour Narcissa, qui, à ce qu'elle me dit, n'étoit point un secret.

Il m'importoit beaucoup que c'en fût un, & j'avois à craindre que le chevalier ne rompît avec moi, si mon amour pour sa sœur se répandoit. On sent donc combien je redoutois l'indiscrétion de Miss, & avec quel plaisir je m'en trouvai à l'abri.

Mes deux conviés vinrent sur le soir. „ J'ai bu plusieurs tonneaux de vin en ma

„ vie, me dit en entrant le Chevalier, „ mais jamais l'on ne m'a joué un pareil „ tour. „ Je lui promis de réparer ma faute en soutenant le combat à forces égales. Je fis mettre une bouteille devant chacun de nous, & commençai par boire une razade à la santé de Narcissa. Au dessert les rôties au fromage circulerent, & le vin commença à faire son effet. J'avois eu la précaution de ne faire mettre devant Fréeman & devant moi que du vin clairet, & j'en avois fait donner de violent au chevalier. Nous étions encore en état de boire, qu'il étoit déjà yvre. Quelques razades qu'il but à ma santé l'acheverent, & il fallut l'emporter.

Ma confidente me dit le lendemain que sa maîtresse lui avoit permis de recevoir mes lettres. Je pris la plume sur le champ, & lui écrivis. Je lui faisois des protestations de la passion la plus tendre & la plus respectueuse, & lui laissois voir l'impatience où j'étois de jouir de sa présence. Je fermai ma lettre, & la remis à mon amie, la conjurant de l'appuyer auprès de Narcissa, ce qu'elle me promit.

J'allai chez Fréeman, qui m'avoit prié à déjeûner; j'y trouvai le chevalier. » Pour » hier, me dit-il, dès qu'il me vit, il n'y „ a rien à dire; les choses se sont bien pas- „ sées, voilà comme il faut vivre entre „ bons camarades. » Après avoir bu quelques

quès coups, je lui demandai, sans paroître y prendre aucun intérêt, s'il ne mèneroit point le soir sa sœur au bal. » Voulez-„ vous l'y conduire, me dit-il ? je me char-„ ge de l'engager à y aller. » J'acceptai sa proposition avec plaisir. Nous finîmes notre déjeûner, & je retournai chez moi. J'y trouvai mademoiselle Villiams qui m'y attendoit, & qui vint au-devant de moi avec un visage riant : je volai à elle : » tenez, me „ dit-elle, en me remettant une lettre, „ voyez si je vous ai si mal servi. » J'ouvris la lettre avec précipitation. Narcissa m'y laissoit espérer quelque retour. » L'es-„ time qu'elle avoit pour moi, disoit-elle, „ excusoit la démarche qu'elle faisoit en „ m'écrivant, & c'étoit sans honte qu'elle „ avouoit une passion, qu'elle sentoit „ sans remords & même sans reproche. » „ La tête pensa me tourner lorsque je lus ces mots à la fin. » Vous desirez me voir, „ dites-vous ; vous n'attendriez pas long-„ tems si cela dépendoit de moi. Mais il „ ne me suffit point de ne faire aucun mal, „ je dois encore ne point paroître en faire. „ Je suis assez persuadée de la pureté de vos „ sentimens, pour croire que vous éviterez „ avec soin tout ce qui pourroit être pré-„ judiciable à la réputation de votre NARCISSA. ».

Un Anachorette, dans l'accès de sa dévotion, ne baise point une relique avec plus

d'ardeur que je baisai cette lettre. Je la relus vingt fois; en la lisant, je sentis ma joie s'accroitre. Lorsque Narcissa occupoit mon ame toute entiere, avec quel plaisir ne la voyois-je point se regarder comme une partie de moi-même! c'est ce que m'apprenoit la souscription *votre Narcissa*. Je ne doutai plus de son amour pour moi, & je me flattai que sa bouche pourroit me confirmer ce que sa main avoit écrit.

J'appris à mon amie que le chevalier consentoit que je conduisisse sa sœur au Bal, & je la priai de vouloir bien dire à sa maîtresse que j'irois la voir l'après-midi, si elle le permettoit. Mademoiselle Villiams, qui fut ravie de ce que j'étois aussi-bien avec le chevalier, m'assura que je ne pouvois faire un plaisir plus sensible à Narcissa, que de la venir voir, dès que j'avois un prétexte aussi plausible. » La conjoncture, ajouta-t-elle, » est d'autant plus heureuse, que le chevalier ne dîne point au logis, & que vous » pourrez vous trouver seul avec elle. »

Je fus sur le champ au Long-room, où je trouvai le chasseur aux renards. J'affectai d'ignorer qu'il ne dînât point chez lui, & je lui dis que j'aurois l'honneur de l'aller voir l'après-midi, & de présenter un billet à sa sœur. Il me prit par la main, selon sa coutume, & me dit qu'il dînoit en ville, mais que cela ne devoit point m'empêcher d'aller voir sa sœur, & de prendre le thé

avec elle. Il me quitta, en me disant qu'il alloit lui annoncer ma visite.

Jamais heure ne fut plus desirée que celle où je devois voir Narcissa. M'étant rendu chez elle, je la trouvai seule avec mademoiselle Villiams, qui se retira sous prétexte d'ordonner le thé. Narcissa parut troublée à mon approche, je profitai de son trouble, & me jetant à ses genoux, sans lui donner le tems de se remettre, je la conjurai d'achever mon bonheur en m'apprenant elle-même que j'étois aimé. Son visage se couvrit à l'instant d'une noble pudeur. „ Relevez-vous, M. Random, me dit-elle, „ ce n'est pas là votre place. En vous disant „ que je vous aime, ce n'est point une „ grace que je vous accorde, c'est un plaisir „ que je me procure. Il est permis à une „ femme de faire un choix; le mien est fait, „ il ne vous reste plus qu'à le justifier par „ votre conduite. „

Une déclaration aussi tendre & aussi sensée, qui satisfaisoit à la fois & mon cœur & mon esprit, ne me permit point de contenir mes transports. Je pris sa main, & j'allois y porter mes levres, lorsque je m'arrêtai tout-à-coup. J'avois toujours craint de déplaire à Narcissa, mais depuis que je savois d'être aimé, je le craignois encore plus. Ce qui se passoit dans mon ame n'échappa point à cette belle fille; &, satisfaite de ma délicatesse, elle me présenta elle-même sa

main à baiser, avec un sourire où étoit peint toute la candeur de son ame. Je sentis le prix de cette innocente faveur, & me jetai à ses genoux pour lui en marquer ma reconnoissance. Nous entendîmes quelque bruit, & je me relevai.

C'étoit mademoiselle Villiams qui rentroit. Comme elle étoit dans notre confidence, je ne crus point avoir à m'observer devant elle, & je continuai de peindre ma passion avec les couleurs les plus vives. Narcissa m'écoutoit avec complaisance, & les choses les plus tendres que je pouvois lui dire, l'étoient encore moins que ses regards. Nous passâmes ainsi l'après-midi dans ces délices que l'amour garde pour les cœur dignes d'être assortis. Mademoiselle Villiams étoit si touchée de nos chastes caresses, qui lui rappeloient & ses malheurs & ce qui les avoit causés, que ses yeux se couvrirent de larmes plus d'une fois.

La nuit vint enfin, & je fus obligé de quitter Narcissa, qui m'embrassa tendrement. Je fis part de mon bonheur à mon ami Strap, de la discrétion duquel j'étois sûr. Il resta quelque tems en extase, les bras croisés sur la poitrine; puis les levant tout-à-coup, il pria Dieu qu'aucun diable envieux ne m'arrachât, comme ci-devant, des levres la coupe de bénédiction.

L'heure du bal étant arrivée, je fus prendre le chevalier & sa sœur, & nous partîmes.

dès qu'elle parut dans l'assemblée, toutes les autres femmes furent éclipsées, & l'on ne vit plus qu'elle. Nous dansâmes ensemble, & l'admiration redoubla. Mon amour-propre étoit flatté au dernier point, & je partageois son triomphe. Milord Quivervit vint nous complimenter devant tout le monde sur la grace & la légereté de notre danse. Ses complimens accrurent ma présomption; mais je fus bien puni de mon orgueil, & j'aurois voulu bien des fois qu'on n'eut seulement pas remarqué Narcissa, lorsque je vis ce même seigneur ne la plus quitter, & lui dire mille choses galantes. La jalousie vint me saisir. Toutes les paroles qu'il lui disoit étoient autant de coups de poignard pour moi, & les tourmens des damnés sont au-dessous de ceux que je ressentois, lorsque Narcissa lui répondoit. Je regardois l'assiduité de ce seigneur auprès d'elle comme un outrage qui m'étoit fait, & je maudissois de même la complaisance que ma maîtresse avoit de l'écouter. A la fin, il la quitta, & s'en fut de l'autre côté de la salle.

Narcissa, qui ne soupçonnoit rien de la passion dont j'étois possédé, me fit quelques questions auxquelles je ne répondis qu'en jettant sur elle un regard inquiet & chagrin. Elle s'apperçut que mon ame n'étoit point tranquille, & elle en parut allarmée. Son inquiétude fut si vive qu'elle en pâlit.

„ Q'avez-vous qui vous cause quelque „ peine, me dit-elle d'une voix tremblan„ te „? J'allois lui répondre, lorsque son frere me frappa sur l'épaule, pour me faire remarquer une Dame qui étoit vis-à-vis de nous.

Que le lecteur juge de ma surprise. C'étoit Melinde, accompagnée de sa mere & d'un homme âgé que je ne reconnus point. J'oubliai ma jalousie pour m'attrister tout entier de cette rencontre, dont je prévis à l'instant les suites. Melinde avoit été trop piquée du tour que nous lui avions joué, Banter & moi, pour ne point chercher à s'en venger. Elle pouvoit tenir des propos désavantageux sur mon compte, & il n'en falloit pas davantage pour nuire à ma passion. Mes craintes redoublerent, lorsque le chevalier me fit connoître qu'il en étoit épris. „ Ventre saint gris, M. Random, „ me dit-il, en me serrant la main, „ n'est-ce pas une belle chasse à faire? „ voilà ce qu'il me faudroit, si elle n'étoit „ point mariée. Qu'en pensez-vous.

La crise où je me trouvois étoit des plus violentes. Il étoit de tout intérêt pour moi que le Chevalier n'entrât point en liaison avec elle, & il paroissoit brûler d'envie d'y entrer. Je crus avoir trouvé un moyen de l'en éloigner, & je dis que je connoissois cette Dame, qui s'appeloit Melinde. Elle a trente mille livres sterlings, ajoutai-je,

à dessein de lui ôter toute espérance, elle est promise à un lord, qui doit bientôt l'épouser. Je croyois par-là dégouter le chevalier d'une poursuite, que je lui faisois envisager comme inutile, ou à peu près telle ; mais je me trompois fort. Le chasseur aux renards avoit trop bonne opinion de lui-même, pour désespérer de l'emporter sur quelque rival que ce fut. „ Que vou-„ lez-vous dire avec votre lord, répon-„ dit-il ? Croyez-vous que je ne vaille pas „ tous les lords qui sont en Angleterre ? Si „ ce n'est que cela, il n'y a pas tant de „ mal; elle pourra changer, & je verrai si „ un membre des communes qui a, comme „ moi, trois mille livres de revenu, est un „ homme à mépriser.

Je tremblai lorsque je vis sa résolution, dont je prévoyois toutes les suites. Narcissa, que mon air de désordre & de tristesse mettoit dans une inquiétude mortelle, me proposa de nous retirer. Comme nous sortions, mylord Quivervit lui fit une profonde révérence, & lui jetta un regard plein de langueur & de tendresse, qui acheva de me désespérer. Melinde d'un côté, Quivervit de l'autre, il sembloit que tout fût conjuré contre moi ; ma jalousie me faisoit même soupçonner Narcissa. „ Vous avez „ quelque chose, me dit-elle en entrant „ dans sa chaise à porteurs, dites-moi ce „ que c'est ; je veux le savoir. „ Vous ne

le savez que trop, lui répondis-je, & je ne pus en dire davantage.

CHAPITRE XIX.

Roderik emporté par la jalousie, maltraite Strap. Il reçoit un message de Narcissa, & va la voir. Elle dissipe ses soupçons. Funeste méprise dans laquelle il pense tomber. Melinde le calomnie. Il fait connoissance avec Mylord Quivervit, qui cherche à le pénétrer au sujet de Narcissa.

MILLE mouvemens plus orageux les uns que les autres agiterent mon ame pendant le chemin, & je rentrai chez moi dans une espece de délire. Ayant trouvé le feu de mon appartement presque éteint, je déchargeai ma colere sur le pauvre Strap. Je lui tirai une oreille avec tant de violence, qu'il fit des cris épouvantables. Lorsque j'eus lâché prise, il me regarda en tenant son oreille, d'un air si étonné, qu'un spectateur désintéressé n'auroit pu le voir sans éclater de rire.

Je revins cependant à moi, & je sentis combien étoit indigne ma conduite envers un homme qui étoit mon ami, & à qui j'avois d'aussi grandes obligations. Je me

jettai à son col, & lui demandai pardon. „ Je vous pardonne, & Dieu puisse aussi „ vous pardonner, me dit-il en secouant „ la tête: „ mais il ne put s'empêcher de verser des larmes sur mon ingratitude. Je ne pus supporter cette vue sans être déchiré de remords. Toutes mes passions se réveillant à la fois, j'entrai en fureur, & je proférai mille horribles juremens, sans que personne en fût directement l'objet; je jettai les chaises par la chambre, & je menai tout le train d'un maniaque. Mon accès se passa, je devins mélancolique, & me mis à pleurer comme un enfant ?

Je fus retiré de ma rêverie par mademoiselle Villiams. Strap, qui pleuroit toujours, l'avoit introduite dans ma chambre, sans que je m'en fusse apperçu. „ Venez, „ me dit-elle, ma maîtresse m'a donné „ ordre de vous amener. „ Au nom de Narcissa, le calme se rétablit dans mon ame. Je me levai, & sans proférer une seule parole, je la suivis. Elle me fit entrer par une porte du jardin. Je trouvai Narcissa fondant en larmes. „ Qu'ai-je fait, „ me dit-elle, pour vous désobliger ?

Ces paroles, & l'état dans lequel je la voyois, me percerent le cœur. Mais c'est une singuliere chose que la jalousie: je voyois couler les pleurs de Narcissa; je l'estimois trop pour la croire capable d'artifice, & je sentois que c'étoit pour moi

qu'ils couloient ; mon cœur en étoit déchiré, mais je n'étois point pour cela rassuré sur mes craintes. „ Ayez pitié, lui ré-
„ pondis-je, d'un malheureux qui ne cause
„ votre tristesse, que parce qu'il ne se
„ croit pas assez digne de vous. „ Narcissa s'étoit doutée de ma jalousie : ces paroles acheverent de l'en convaincre. „ Je le vois
„ bien, reprit-elle, vous êtes jaloux, M.
„ Random. Que vous avez tort de l'être !
„ & qu'ai-je fait pour vous rendre tel ? Vous
„ voyez mes larmes, continua-t-elle en
„ pleurant avec encore plus d'abondance ;
„ en verserois-je si je ne vous aimois point ?
„ Que ce soit pour vous qu'elles coulent,
„ la démarche que je fais ne vous permet
„ pas d'en douter. Songez que c'est au
„ milieu de la nuit que je vous appelle
„ auprès de moi. Le Ciel m'est témoin,
„ & vous devez l'être, si vous m'estimez, qu'il n'y a que l'amour, & le plus
„ violent amour qui puisse m'engager à
„ une pareille chose. Bannissez donc vos
„ soupçons : ils n'ont fait jusqu'ici que
„ m'attrister, mais ils m'offenseroient, si
„ ce que je fais pour vous n'étoit point
„ capable de les détruire. Ils sont tous dé-
„ truits, m'écriai-je, en me jettant à ses
„ pieds ; vous m'aimez, belle Narcissa, &
„ je suis trop heureux. Mais, hélas ! m'ai-
„ merez-vous toujours, & l'injustice que
„ je vous ai faite aujourd'hui ne me nui-

„ ra-t-elle pas auprès de vous dans la
„ suite ?

Narcissa sourit en versant encore quelques larmes bien différentes des premieres, & m'assura qu'elle me seroit toujours fidelle. La joie que je ressentis fut égale à la tristesse que j'avois éprouvée. Il fallut enfin nous quitter, & Mademoiselle Villiams me fit sortir par la porte du jardin.

Je n'en étois pas encore fort éloigné, lorsque j'entendis marcher derriere moi quelqu'un qui sourioit malignement. Je me retournai subitement, & craignant que ce ne fût quelque espion qui m'auroit découvert, & que la réputation de Narcissa n'en souffrît, je mis l'épée à la main, & marchai droit à la personne qui me suivoit. J'avois déjà le bras levé, lorsque la voix de Strap m'arrêta » Tu...tu...tuez-moi, si vous voulez, » me dit-il.

Charmé que ce fût lui, j'éclatai de rire de sa peur, & lui demandai qui l'avoit conduit-là. Il me dit que l'inquiétude que lui avoit causé l'état où il m'avoit vu, l'avoit engagé à me suivre, & que cette même inquiétude s'étoit tellement accrue en ne me voyant point revenir; que si j'eusse encore tardé un instant, il auroit répandu l'allarme dans le voisinage. Je lui représentai les mauvaises suites qu'auroit eu une semblable démarche, & lui dis que, si jamais il étoit assez fou pour faire pareille chose,

je le tuerois. » Prenez patience, s'écria-
» t-il d'un ton triste, il n'est pas nécessaire
» que vous vous chargiez d'abréger mes
» jours, votre conduite avec moi suffira
» pour les terminer bientôt. » Je fus tou-
ché de ses reproches; & lorsque nous fu-
mes arrivés, je tâchai de l'appaiser, en lui
faisant part de tout ce qui m'étoit arrivé,
& le priant de me pardonner, comme on
pardonne à un homme qui a perdu la
raison.

Lorsque j'allai le lendemain au Long-
room, je vis plusieurs personnes se par-
ler à l'oreille & me regarder. Je ne doutai
point que Melinde n'eût exercé sa langue
à mes dépens, mais je me consolai de cette
légere disgrace, en songeant aux assurances
que m'avoit donné Narcissa. Je fus à la
table de jeu, & je gagnai quelqu'argent à
Milord Quivervit. Il entra en conversation
avec moi, & me pria de l'accompagner au
caffé avec une affabilité qui me parut sus-
pecte. Je me ressouvins en cet instant de
Struvel, & je me tins sur mes gardes. Mes
soupçons étoient fondés. Quivervit amena
insensiblement la conversation sur Narcissa,
me fit part en même-tems de plusieurs in-
trigues qu'il avoit, & sur-tout d'un ma-
riage qu'il étoit sur le point de terminer.
Il espéroit de m'engager par ces fausses con-
fidences à lui en faire une véritable; mais
je le voyois venir, & je fus impénétrable.

Je répondis d'une maniere si vague à toutes ses questions, qu'il fut obligé de changer de sujet, & de parler d'autre chose.

Lorsque nous étions à converser ainsi, le chasseur aux renards entra avec une autre personne. Quivervit le reçut avec des marques de distinction particuliere; ce qui me fit croire qu'il avoit besoin du sauvage, & j'en augurai mal pour moi. J'eus bien plus sujet d'être chagrin le lendemain, lorsque je vis le chevalier avec Melinde & sa mere, qui me regardoient avec dédain. Je me trouvai sur leur passage, & le chevalier, au lieu de me saluer, comme il avoit toujours fait, en me prenant la main, se contenta de me rendre mon salut en s'inclinant à peine, & me répétant froidement, serviteur......serviteur. Il entroit même un mépris si marqué dans la maniere dont il prononça ce compliment laconique, que, s'il n'eût point été le frere de Narcissa, j'en aurois tiré raison sur le champ.

Je voyois la tempête se former, & plus l'instant où elle devoit éclater approchoit, moins je me sentois de force pour y résister. J'aurois renoncé sans beaucoup d'efforts à tous les autres avantages de la vie, mais l'idée seule de perdre Narcissa déconcertoit toute ma philosophie.

Mademoiselle Villiams me trouva le lendemain dans un trouble qu'elle ne fit qu'augmenter, en m'apprenant que Milord Qui-

vervit avoit été introduit par le chevalier auprès de ma maîtresse, & que ce dernier avoit, d'après les informations de Melinde, parlé de moi, comme d'un Irlandois qui cherchoit fortune, & qui ne faisoit figure qu'en escroquant & filoutant, & par d'autres pratiques infâmes; ajoutant que j'étois d'une origine si obscure, que je ne connoissois pas même mes parens.

Je fus saisi d'indignation, mais je n'en fis rien paroître à Mademoiselle Villiams, brûlant de savoir quelle impression ces calomnies avoient faites sur Narcissa. Je craignois qu'elle n'y eut ajouté quelque foi, mais j'appris avec joie qu'elle n'avoit pas été plutôt retirée, qu'elle s'étoit emportée contre la malice des hommes, n'attribuant qu'à elle tous les discours désavantageux que l'on faisoit de moi. Il se trouvoit trop d'éloignement entre les sentimens que je lui avois toujours fait paroître, & ceux que l'on me prêtoit, pour qu'elle pût prêter l'oreille à de pareils propos. Mon peu de fortune étoit la seule chose où elle trouvât quelque vraisemblance. » Je n'ai jamais osé m'é» claircir sur ce point, avoit-elle dit à Ma» demoiselle Villiams, dans la crainte où » j'ai toujours été d'apprendre une vérité „ accablante. Mais, quel que soit l'état de „ ses affaires, je ne l'en aimerai ni ne l'es„ timerai pas moins. Que ne puis-je de„ même réparer l'injustice du sort envers

„ lui ! mais, hélas ! je n'ai que mon amour
„ à lui donner ; ma dot est conditionnelle,
„ & je n'ai rien à espérer, si je me marie
„ sans le consentement de mon frere.

Uniquement occupé de mon amour, je n'avois pas songé une seule fois à mes affaires depuis que j'avois retrouvé Narcissa ; elle me suffisoit, il sembloit qu'elle dût toujours me suffire. Ce que m'apprit Mademoiselle Villiams, me fit faire de cruelles réflexions sur mon état, & je frémis en songeant qu'il falloit, ou renoncer à Narcissa, ou lui faire partager mon infortune. Quelque rude qu'il fût pour moi de prendre le premier parti, le second l'étoit encore plus. Il ne me resta dans ce moment d'autre consolation, que d'ouvrir mon ame à Mademoiselle Villiams, à cette fille qui étoit mon amie, & qui par ses sentimens méritoit de l'être.

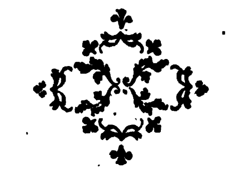
„ Quelle affreuse clarté me faites-vous
„ voir, lui dis-je ? il me faut perdre Narcissa ; oui, je la perds, & pour toujours.
„ Mon sort est trop malheureux pour que
„ je puisse songer sans horreur à l'unir au
„ sien. Je l'aime, il est vrai, mais c'est d'un
„ amour veritable, mais c'est encore plus
„ pour elle que pour moi. „

„ Loin de blâmer vos sentimens, me
„ répondit Mademoiselle Villiams, je vous
„ y confirmerois, si je ne savois pas à quel
„ point Narcissa vous aime. Rien n'est plus

„ juste que la résolution où vous êtes ;
„ mais pouvez-vous y rester, lorsque vous
„ l'en rendriez la victime ? J'ai cru vous
„ servir en ne lui cachant point plus long-
„ tems votre situation ; je lui ai de même
„ laissé pressentir toute votre délicatesse,
„ & il m'a paru que, de tous les malheurs,
„ le plus grand pour elle seroit que vous
„ prissiez le parti que vous voulez prendre.
„ La fortune peut se lasser de vous persé-
„ cuter, mais Narcissa ne se consoleroit
„ point de vous perdre : c'est à votre cœur
„ à vous dire le reste. „ Ces paroles rame-
nerent l'espoir dans mon ame ; j'embrassai
mon amie, & nous nous séparâmes.

Comme je ne doutois point que les discours calomnieux de Melinde ne se fussent déjà répandus dans la ville, je crus qu'il étoit à-propos, pour en prévenir l'effet, de la démasquer, en publiant son aventure avec le barbier Francisé, & en le faisant de la maniere la plus circonstanciée. Comme je me préparois à sortir, je vis entrer Fréeman, qui m'informa des propos diffamans que l'on tenoit sur moi. Je l'écoutai avec beaucoup de tranquillité, & l'informai à mon tour de tout ce qui s'étoit passé entre Melinde & moi. Je lui appris entre autres choses, l'histoire du barbier, & la part qu'y avoit eu son ami Banter. Il me dit qu'il n'avoit pas douté un instant de la fausseté de ces discours ; mais qu'ignorant

d'où ils partoient, il n'avoit ſu comment s'y prendre pour les détruire. A préſent, continua-t-il, que j'en connois la ſource, la choſe ne me ſera pas difficile. Il ſortit après m'avoir conſeillé d'attendre, pour paroître en public, le ſuccès des démarches qu'il alloit faire. On étoit, diſoit-il, extrêmement prévenu contre moi, & ce ſeroit m'expoſer, en agiſſant autrement, à quelque affront qui pourroit avoir de mauvaiſes conſéquences.



CHAPITRE XIII.

Roderik reçoit un meſſage ſingulier à la porte du Long-room. Il y entre, & menace le chevalier. Il ſe venge de Melinde. Paroles entre Milord Quivervit & lui. Narciſſa le reçoit avec beaucoup de tendreſſe, & lui demande l'hiſtoire de ſa vie. Ils ſe jurent tous deux une conſtance mutuelle. Roderik ſe retire. Il eſt éveillé par un domeſtique qui lui apporte un Cartel de Milord Quivervit. Maniere dont il ſort de cette affaire.

J'AVOIS remercié Fréeman de ſon avis; mais il me fut impoſſible de le ſuivre. Mon reſſentiment étoit trop vif pour que je puſſe conſulter autre choſe. Il fut à peine parti que je ſortis, & fus ſur le champ au Long-room. Un domeſtique m'aborda dans l'inſtant où j'y entrois, & me remit un billet ſans ſignature, qui portoit, que ma préſence étoit déſagréable à la compagnie; que l'on me prioit de profiter de l'avis, & de ne plus m'y montrer à l'avenir.

Ce meſſage impertinent me mit en fureur; je ſuivis celui qui m'avoit donné le billet, & l'ayant ſaiſi par le collet, en préſence de toute la compagnie, je le menaçai de le tuer ſur le champ, s'il ne me décou-

vroit le lâche qui l'avoit chargé d'une aussi impudente commission. Le messager, effrayé de mes menaces, se mit à genoux devant moi, & dit que la personne qui l'avoit chargé du billet, étoit le frere de Narcissa, qui causoit pour lors à l'autre bout de la salle avec Melinde. J'allai à lui sur le champ; » écoutez, chevalier, lui » dis-je, sans une considération qui vous » met à l'abri de mon ressentiment, je » vous donnerois des coups de canne dans » l'endroit où vous êtes, pour vous pu» nir de votre insolence ». Je déchirai la lettre, lui en jettai les morceaux au visage, & lançant en même-tems un regard furieux sur Melinde, je lui dis que je n'aurois jamais cru qu'elle eût pu me forcer à ajouter quelque chose au mépris que j'avois toujours eu pour elle.

Le chasseur aux renards, qui n'avoit de courage que dans le vin, au lieu de sentir à quoi l'engageoit l'affront que je venois lui faire, se contenta de me menacer de me poursuivre, & prit des témoins comme je l'avois attaqué. Melinde, piquée de ce que je lui avois dit, & encore plus de la poltronnerie du chevalier, pleura de rage, & cherchant à faire de sa querelle une affaire publique, me dit qu'il étoit heureux pour moi qu'elle ne fût point d'un autre sexe. La plupart des spectateurs, qui étoient déjà prévenus contre moi, furent offensés

de la liberté que j'avois prise, & il me fut aisé de m'appercevoir de la disposition où ils étoient à mon égard. Aucun cependant ne me porta la parole, excepté Milord Quivervit, qui me dit avec un sourire moqueur, » qu'il étoit fâcheux pour moi d'a-» voir eu besoin de rétablir mon honneur, » mais que j'y avois réussi, & que pour » le présent il n'en doutoit plus ». Je sentis toute la malignité de cette équivoque, qui attira sur moi une risée générale; c'est pourquoi je lui répondis avec chaleur » que » mon honneur ne dépendoit nullement „ de la maniere dont il pouvoit en pen-„ ser, & que je m'estimois assez pour ne „ le point croire capable de me l'ôter.

Il ne me répondit que par un silence insultant, & me laissa en se retirant dans la situation la plus désagréable. Je voulus lier conversation avec quelques personnes de ma connoissance, mais tout le monde me fuyoit comme on fuit un pestiféré. Il ne fallut rien moins pour me soutenir contre une catastrophe aussi humiliante, que l'idée d'être aimé de Narcissa. Je quittai un endroit où j'avois reçu tant de mortifications, & j'errai long-tems dans la ville, si troublé, que je ne savois où j'allois. Lorsque je sortis de ma rêverie, je me trouvai vis-à-vis de la boutique d'un bijoutier. J'y entrai, & achetai une bague, dont le rubis étoit taillé en forme de cœur,

& entouré de diamans, dans l'intention d'en faire présent à Narcissa.

Mademoiselle Villiams m'introduisit le soir auprès d'elle. Tout ce qu'on avoit pu lui dire à mon désavantage n'avoit fait qu'augmenter sa confiance & sa tendresse pour moi. Après nos premiers embrassemens, elle me parut souhaiter que je lui fisse le récit de ma vie, Mademoiselle Villiams ne lui en ayant appris que quelques particularités. Je le lui fis avec sincérité. Comme mes aventures n'étoient qu'une suite de malheurs, elle ne cessa de me plaindre, & ses beaux yeux se couvrirent de larmes.

„ M. Random, me dit-elle, lorsque j'eus „ fini, je sens que je vous aime davantage „ depuis que je sais jusqu'à quel point vous „ êtes malheureux. Notre sort est des plus „ tristes, mais cependant je me sens assez „ de force pour tout supporter, pourvu „ que vous m'aimiez toujours. Villiams „ m'a fait part, continua-t-elle, de la ré„ solution que vous vouliez prendre; j'y „ reconnois votre générosité, mais, au „ nom de Dieu, ne l'écoutez jamais, à „ moins que vous ne vouliez me faire „ mourir de déplaisir „. Elle m'apprit ensuite que Milord Quivervit devoit venir prendre le thé avec elle l'après-midi, & qu'il l'avoit fait demander en mariage par son frere. Je ne pus lui cacher la tristesse

que me causoit cette nouvelle, & quelques larmes qui m'échapperent me trahirent. „ Qu'avez-vous à pleurer, me dit-elle, „ ne vous ai-je pas promis que je ne „ serois jamais qu'à vous? Quivervit est „ riche, Quivervit est puissant, mais, „ croyez-en Narcissa, Quivervit n'aura ja- „ mais entrée dans un cœur qu'elle vous „ a donné par choix, autant que par in- „ clination.

Elle me tendit la main en finissant, &, pour ne me laisser aucun doute sur la grandeur de son amour, elle m'offrit de m'épouser en secret. Quoique notre union fût l'objet de mes vœux, son honneur & son intérêt m'empêcherent de consentir à ce qu'elle me proposoit. Je me jettai à ses genoux, & lui dis que je n'avois pas besoin de cette nouvelle preuve de ses sentimens, & qu'il me suffisoit qu'elle m'eût engagé sa promesse. Je lui présentai en même-tems ma bague, que je la priai d'accepter comme un gâge de mon attachement inviolable, prenant le Ciel à témoin de mes sentimens. Elle la reçut, &, me donnant son portrait en échange, me jura une fidelité éternelle. Notre espérance sembla renaître après cet engagement mutuel, & nous ne vîmes presque plus les obstacles qui s'opposoient à notre bonheur. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous quitter, & il faisoit déjà jour lorsque je me retirai.

Je me couchai en rentrant chez moi. Il y avoit à peine deux heures que j'étois au lit, lorsque Strap vint m'éveiller, & me dit, paroissant troublé, qu'il y avoit un domestique en bas qui avoit une lettre qu'il ne vouloit remettre à personne qu'à moi. Je dis à mon ami de le faire monter dans ma chambre; il monta & me remit une Lettre où je lus ce qui suit :

Quelque grande que soit la différence qui se trouve entre nous, je l'oublie pour me venger, quand on me fait une injure aussi marquée que celle que vous m'avez fait. Peut-être aurois-je pu mépriser votre insolente replique, si je n'avois fait ce matin une découverte qui ne me laisse écouter que mon courroux. Si vous avez donc assez de courage pour soutenir le caractere dont vous vous êtes paré, vous ne manquerez pas de suivre le porteur, qui vous menera où vous attend QUIVERVIT.

Soit que les idées de plaisir dont je m'étois enivré avec Narcissa, m'attachassent davantage à la vie, soit que le rang de mon adversaire m'intimidât, je ne m'étois jamais senti tant de répugnance à me battre. Cependant, comme l'honneur & la réputation de celle que j'aimois y étoient engagés, je ne balançai point à me lever; & m'étant habillé à la hâte, je dis à Strap de me suivre.

Je ſuivis le porteur du billet, maudiſſant mon deſtin de ce que Quivervit m'avoit vu ſortir de chez Narciſſa.

Lorſque je fus aſſez près pour voir mon rival, ſon domeſtique me dit qu'il avoit ordre de ne pas aller plus loin : je dis à Strap de s'arrêter, & je fus joindre mon adverſaire, réſolu cependant d'en venir à un éclairciſſement avant de nous battre, & de mettre à couvert, s'il étoit poſſible, la réputation de Narciſſa. „ Quelle affaire „ vous menoit ſi matin chez le chevalier, „ me demanda fiérement Quivervit ? Mi„ lord, lui repartis-je, je ne fais point de „ réponſe lorſque l'on me parle en maître : „ faites-moi votre demande d'un ton plus „ honnête, & je me ferai un plaiſir de „ vous ſatisfaire. Et quelle demande ai-je „ à vous faire après tout, reprit Quiver„ vit ? vous ne pouvez me nier que vous „ y ayez été, je vous en ai vu ſortir, & cela „ ſuffit. Je lui demandai ſi quelqu'autre „ que lui pourroit le dire Je ne le ſais, „ ni ne m'en ſoucie, répondit-il, je n'ai „ pas beſoin d'autres témoins que mes „ yeux. „

Ravi d'entendre qu'il étoit ſeul lorſqu'il m'avoit vu ſortir, je tâchai de lui donner le change en lui avouant une intrigue avec la femme de chambre ; mais l'amour le rendoit trop clairvoyant pour qu'il ſe laiſſât perſuader ſi aiſément. „ Il y a un moyen,

„ me

„ me dit-il, mais il n'y a que celui-là, de „ me convaincre de la vérité de ce que „ vous dites : renoncez par serment à toute „ prétention sur Narcissa, & donnez-moi „ votre parole d'honneur de ne lui jamais „ parler à l'avenir, après cela je vous „ croirai. „

Désespéré de sa proposition, je tirai l'épée en m'écriant : „ ô ciel ! quel droit „ avez-vous pour vouloir m'imposer de „ telles conditions, & qui sur la terre pour„ roit m'y faire souscrire ? „ Nous nous battimes pendant quelque tems avec fureur sans nous porter aucun coup ; j'en reçus enfin un dans le cou, ma colere redoubla, mais mon ennemi avoit plus d'adresse que moi. Il para tranquillement tous mes coups, jusqu'à ce qu'il me vit presque épuisé. Il m'attaqua pour lors à son tour avec impétuosité, & me porta un coup qui m'eût mis à terre, s'il eût été mieux ajusté, mais qui ne fit que percer mon habit & m'effleurer les côtes. Je voulus lui donner un coup fourré, mais il le para à demi, & ne le reçut que dans le bras gauche. Je le saisis alors au corps, & comme j'étois plus fort, je le renversai. Je lui arrachai son épée avec tant de violence, que je lui cassai quelques dents. Nos domestiques nous voyant tomber, accoururent pour nous secourir. Je m'étois débarrassé de Quivervit, il étoit désarmé, & si j'eusse voulu

profiter de mon avantage, j'eusse pu le tuer vingt fois, avant que l'on fût arrivé à nous. Mais bien loin d'en agir ainsi, je lui tendis la main; l'ayant relevé à l'aide de son domestique, je lui bandai sa plaie avec un mouchoir. Je lui rendis ensuite son épée, & lui offris de le reconduire chez lui. Il me remercia; & après m'avoir dit à l'oreille que j'aurois bientôt de ses nouvelles, il se retira, s'appuyant sur l'épaule de son domestique.

Je regardai ses dernieres paroles comme une menace, & je résolus, s'il m'appeloit une seconde fois, de me servir de tout l'avantage que la fortune pourroit me donner sur lui. Strap étoit étourdi, je lui parlai & l'assurai plusieurs fois que ma blessure n'étoit rien, avant qu'il pût me répondre. Lorsqu'étant arrivé, je découvris ma plaie, il n'eut pas plutôt vu ma chemise couverte de sang, que, s'imaginant que j'avois reçu au moins vingt blessures, il s'écria, ô *Jésus!* & tomba tout de son long sur le plancher. Je me lavai, je mis un emplâtre sur ma blessure, & changeai de chemise. Strap étant revenu à lui, & ne me voyant plus dans l'état où il m'avoit laissé, me témoigna sa joie de la maniere la plus expressive. L'ingratitude que je lui avois marquée quelquefois n'avoit point altéré l'amitié qu'il me portoit.

Je fus ravi de ce qui s'étoit passé, ne

doutant point que mon combat ne se répandît dans la ville, & ne servît beaucoup à rétablir ma réputation. Mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'imaginer que Narcissa en seroit informée, & que ce lui seroit une nouvelle preuve que je ne démentois point ma naissance, lorsqu'elle sauroit surtout la maniere généreuse dont j'en avois agi avec Quivervit.



CHAPITRE XXI.

Roderik est visité par Fréeman, avec lequel il paroît en public. On lui fait accueil. Milord Quivervit l'envoie chercher. Roderik le quitte en colere. Le Chevalier emmene Narcissa. Il veut aller à sa poursuite, mais il en est détourné par Fréeman. Il se met à jouer, & perd tout son argent. Il part pour Londres, où il joue sans succès. Il reçoit une lettre de Narcissa.

MON combat avec Quivervit fut bientôt divulgué par quelques personnes qui l'avoient vu de loin. Fréeman vint me rendre visite, & il me témoigna la surprise où il étoit de me trouver chez moi. On lui avoit dit que milord Quivervit étant mort de ses blessures, je m'étois caché pour éviter d'être recherché. Je lui demandai ce que l'on disoit avoir occasionné notre combat, & j'appris que l'on l'attribuoit à la réponse que j'avois faite à milord dans le Long-room. Je le confirmai dans cette idée, ravi qu'on n'eût aucun soupçon sur Narcissa. Après que je l'eus assuré que Quivervit ne couroit aucun risque, il me félicita sur mon aventure, me disant que rien ne pouvoit venir plus heureusement pour soutenir l'idée qu'il avoit donnée de moi.

Il finit par me dire qu'il avoit tellement travaillé à détruire les bruits que l'on avoit fait courir, que je pouvois les regarder comme non avenus.

Sur cette assurance, je fus avec lui au caffé, où je fus accueilli par la plupart de ceux qui me fuyoient la veille, & j'entendis tout le monde rire hautement de l'histoire de Melinde avec le barbier. Je reçus un message de milord Quivervit, qui me marquoit qu'il souhaiteroit me voir, si mes affaires me le permettoient.

J'y fus sur le champ, & l'on me conduisit dans un appartement où je le trouvai couché. Lorsque nous fûmes seuls il me remercia très-poliment, de ce que je m'étois servi de l'avantage que la fortune m'avoit donné sur lui avec tant de modération; il me demanda pardon pour toutes les offenses que son ressentiment pourroit l'avoir porté à commettre: Je voudrois, dit-il, de bon cœur faire de vous mon ami; mais comme il m'est impossible de me défaire de ma passion pour Narcissa, je suis trop bien convaincu de vos sentimens pour penser que nous convenions jamais là-dessus. J'ai donc pris la liberté de vous envoyer chercher, afin de vous avouer avec franchise, que je ne puis point m'empêcher de m'opposer que vous réussissiez avec cette dame; quoiqu'en même-tems mon dessein soit de régler mes oppositions sur ce que me dic-

tera la justice & l'honneur, je pense cependant, qu'il est bon de vous avertir qu'elle n'a point de bien indépendant, & que si vous réussissiez auprès d'elle, vous aurez la mortification de la voir réduite à l'indigence, à moins que vous ne soyez en état de la soutenir, & je sais de bon côté que vous n'êtes point en état de le faire; je vous avouerai que, pressé par cette considération, je viens d'informer maintenant son frere du progrès que je soupçonne que vous avez fait dans l'esprit de sa sœur, afin qu'il prenne ses précautions conformément. Allarmé & irrité de cette information, je dis à milord, que je ne voyois pas comment il pouvoit concilier une telle conduite, avec cette profession d'en agir ouvertement avec moi, & je le quittai en colere.

M'en retournant chez moi dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de ma maîtresse comme à l'ordinaire, par le moyen de mademoiselle Villiams, j'apperçus un mouchoir qu'une personne qui étoit dans un carosse à six chevaux, qui passa auprèsde moi extrêmement vîte, faisoit voltiger; & ayant observé attentivement, j'apperçus un domestique à cheval qui alloit devant; sa livrée me fit voir qu'il appartenoit au chevalier : cette découverte me fut plus terrible qu'un coup de foudre: L'affreuse idée de mon malheur s'empara

tout d'un coup de mon esprit : Je me doutai sur le champ que le signal avoit été fait par la chere main de Narcissa, que son frere avoit obligée de partir, en conséquence de l'avis qu'avoit donné milord Quivervit, & qu'elle n'avoit point eu d'autres moyens de m'annoncer son malheur, & d'implorer mon secours. Je devins furieux à cette conjecture, je courus chez moi, je chargeai mes pistolets, j'ordonnai à Strap de tenir prêts des chevaux de poste, & je le fis avec tant de trouble & de désordre, que ce pauvre ami craignit que ce ne fût encore un second duel; &, au lieu de m'obéir, il fut sur le champ chez Fréeman; celui-ci ne fut pas plutôt informé de mon désordre, qu'il vint sur le champ à mon appartement : il me pressa si pathétiquement de lui dire la cause de mon chagrin, que je ne pus m'empêcher de lui dire que mon bonheur étoit ruiné par la fuite de Narcissa, & qu'il falloit que je l'enlevasse, ou bien que je périsse. Après m'avoir représenté la témérité & la folie d'une telle entreprise, il tâcha de m'en détourner par tout ce que l'amitié & la raison peuvent avoir de plus fort; mais tous ses raisonnemens auroient été inutiles, s'il ne m'avoit pas fait faire attention combien je devois me fier sur l'amour de Narcissa, & sur l'attachement qu'avoit pour moi mademoiselle Villiams, & qu'elle trou-

veroit toujours l'occaſion de me faire ſavoir leur ſituation ; il me fit appercevoir en même-tems le tort que je ferois à la réputation de cette fille, par ma retraite précipitée. Je fus vaincu & calmé par ces conſidérations ; je me montrai en public d'un air de tranquillité ; je fus parfaitement bien reçu par ce qu'il y avoit de mieux dans la ville ; & par ce moyen je diſſipai peu-à-peu mon chagrin. J'eus la ſatisfaction de voir Melinde ſi décontenancée, qu'elle fut contrainte de retourner à Londres, afin d'éviter les railleries mordantes des dames de Bath. L'eſperance que j'avois d'apprendre des nouvelles de celle qui étoit le but de mes ſouhaits, avoit beaucoup ſervi à me tranquilliſer ; mais voyant quelques ſemaines après que je n'en recevois point, mon premier chagrin me reprit : En un mot, je perdis totalement courage, & une profonde mélancolie s'empara de mon ame ; & maudiſſant cette même providence qui m'avoit ſoutenu juſqu'à ce moment, je me déterminai dans un accès de mon déſeſpoir, à riſquer au jeu tout l'argent qui me reſtoit, dans l'eſpérance d'acquérir ſuffiſamment de quoi me remettre en état de ne dépendre de perſonne, ou de me plonger dans un tel état de miſere, qu'il chaſſât toutes les idées ambitieuſes qui tourmentoient pour lors mon imagination.

Agité par cette cruelle réſolution, je

m'engageai au jeu, & après quelques différens revers de fortune, je me trouvai à la fin réduit à cinquante guinées; mais ce n'étoit pas mon intention d'y demeurer; de sorte que je continuai à hazarder ce qui me restoit, jusqu'à ce qu'enfin je me vis réduit à cinq guinées.

Mon projet étant ainsi exécuté je me retirai chez moi; je fus très-étonné de me voir si tranquille, & j'informai mon ami Strap de mon malheur avec tant de fermeté & de tranquillité, qu'il s'imagina que je badinois; il parut en recevoir la nouvelle avec beaucoup de courage; mais lui & moi nous trouvâmes bientôt que nous nous étions trompés; j'avois interprêté la sotte stupidité dans laquelle j'étois, comme une force de jugement & une véritable résignation; mais mon ami put voir le lendemain combien je m'étois trompé; il tâcha de me soulager avec toute la consolation dont il fut capable.

Cependant, dans un de mes bons intervalles, je le chargeai de retenir une place dans le carosse pour Londres, & je payai en même-tems les dettes que j'avois à Bath, qui par bonheur ne montérent qu'à trente schelings. Je partis sans prendre congé de mes amis. Strap ayant eu le bonheur de trouver des chevaux de renvoi, nous arrivâmes à la ville sans avoir rien rencontré de remarquable dans la route. J'avouerai

cependant à ma honte, que lorſque nous fumes dans les défilés des bois de Bagshot, je fus tenté de remonter mes finances en mettant mes compagnons de voyage ſous contribution, dans un endroit ſi propre pour de tels coups ; j'étois ſi agité de mes funeſtes penſées, que j'aurois volontiers volé & hazardé la vie dans l'exécution, ſi je n'en avois été détourné en réfléchiſſant ſur l'infâmie qui en accompagne la découverte.

L'appartement que j'occupois ci-devant étant libre, j'en pris poſſeſſion, & je fus voir le lendemain Banter ; il me reçut à bras ouvers, il s'attendoit à voir ſon billet payé quand bon lui ſembleroit ; mais lorſqu'il eut appris ce qui venoit de m'arriver, ſon viſage changea ſubitement, & il me dit avec les marques de découragement qui lui étoient particulieres, que s'il étoit en ma place, il mettroit la fortune hors d'état de lui jouer un pareil tour, & qu'il ſe vengeroit de ſa propre diſcrétion. Quand je voulus lui demander l'explication de ces paroles, il me montra du doigt ſon cou, en ſe levant ſur ſes talons, & il étoit prêt à s'en aller ſans autre cérémonie, quand je le fis reſſouvenir de mon indigence, & je lui demandai les cinq guinées que je lui avois prêtées ci-devant. Cinq guinées, s'écria-t-il, mort de ma vie ! Si vous vous étiez comporté avec pru-

dence, vous auriez à present vingt mille livres sterlings dans votre poche; je me croyois aussi sûr des cinquante dont vous m'aviez fait un billet, que si je les avois eu sur la banque, & par toutes les regles d'équité vous m'êtes redevable de cette somme. Je ne fus ni satisfait ni convaincu par ce calcul, & j'insistai sur mes droits avec une opiniâtreté si déterminée, qu'il fut obligé de changer de ton, & d'appaiser ma demande, en m'assurant qu'il ne possédoit pas cinq schelings. Les malheureux se reconcilient aisément. Je vins après cela lui demander son avis sur la maniere de réparer ma perte, avec toute l'humilité d'un débiteur. Il me conseilla d'avoir encore recours à la table de jeu, où j'avois si bien réussi ci-devant, & de vendre ma montre pour avoir de l'argent pour jouer. Je suivis son avis, je lui prêtai même quelqu'argent, nous fûmes à l'endroit susdit, où je perdis jusqu'à mon dernier scheling.

Je revins à mon logement rempli de désespoir & de résolutions funestes; j'informai Strap de mon malheur, je lui ordonnai d'aller mettre mon épée en gage sur le champ, afin que je fusse en état de faire un second effort. Cet ami n'eut pas plutôt appris mon dessein, qu'un chagrin inexprimable s'empara de lui: à la vue de ma misere ses yeux ruisselerent de pleurs, il me demanda ce que j'avois intention

de faire, quand la ſomme qu'il devoit lever ſur l'épée ſeroit dépenſée ? Je ne ſuis point inquiet, dit-il, pour moi, car, tant que Dieu me conſervera la ſanté & ces dix doigts, je pourrai amaſſer de quoi vivre partout où je ſerai; mais que deviendrez-vous, vous qui avez moins d'humilité pour vous abbaiſſer, & plus de deſirs à ſatisfaire ? Là je l'interrompis, en lui diſant avec un air déterminé, que je ne manquerois jamais de reſſource, tant que j'aurois un piſtolet chargé en ma poſſeſſion. Il fut ſtupéfait d'horreur à cette funeſte déclaration; il demeura muet pendant quelque tems, après quoi il me dit: Dieu, par ſa bonté infinie, vous mettra en état de vous ſoutenir contre cette tentation du diable! conſidérez que votre ame eſt immortelle, le repentir n'a plus lieu quand on eſt dans le tombeau. Que le Seigneur vous préſerve d'en venir jamais là. Ne ſommes-nous pas obligés de nous réſigner à la volonté du ciel. Où eſt votre patience ? *Durum patientia frango.* Vous êtes jeune. Il y a mille autres reſſources pour vous. *Accedit in puncto quod non ſperatur in anno.* Souvenez-vous de votre oncle M. Bouling; peut-être qu'il revient maintenant, dans l'eſpérance de vous trouver & de vous ſecourir, peut-être qu'il eſt arrivé, on attendoit le vaiſſeau vers ce terme. Un rayon d'eſpérance traverſa l'obſcurité de mon ame

à ces raisonnemens. Je remerciai mon ami de ses représentations, & après lui avoir promis de ne prendre aucune résolution jusqu'à son retour, je le priai de s'aller informer de mon oncle.

Pendant son absence, je reçus la visite de Banter, qui ayant été informé du malheur que j'avois eu au jeu, me dit que la fortune cesseroit enfin de me persécuter; en même-tems, dit-il, voici une lettre pour vous que je viens de recevoir, renfermée daus une de Fréeman. Je la décachetai avec empressement, & ayant découvert que l'écriture étoit de Narcissa, je la baisai avec transport, & l'ayant ouverte, je lus:

C'est avec beaucoup de difficulté que je me suis délivrée de l'observation de mes espions, & que j'ai trouvé cette occasion de vous dire, que j'ai été subitement emmenée de Bath par mon frere, qui fut informé de notre correspondance par Milord Quivervit; lequel, à ce que j'ai appris, vous avoit blessé dans un duel à mon sujet. Comme je suis pleinement convaincue de votre honneur & de votre amour, j'espere que vous ne m'en donnerez pas des preuves si désespérées à l'avenir. Je suis si strictement veillée, qu'il vous seroit impossible de me voir, jusqu'à ce que le soupçon de mon frere se ralentisse, ou que le ciel nous procure quelqu'événement fa-

vorable. Cependant vous pouvez être assuré de la constance de votre Narcissa.

P. S. *Mademoiselle Villiams, qui est ma compagne de prison, vous fait ses complimens. Nous sommes toutes deux en bonne santé, & seulement en peine pour vous, particulierement de ce qu'il vous est impossible de me faire savoir de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous prie de ne faire aucune entreprise, crainte que si l'on venoit à la découvrir, on ne prolongeât notre emprisonnement. N......*

Cette lettre gracieuse m'apporta beaucoup de consolation : je la communiquai à Banter, & en même-tems je lui fis voir son portrait. Il approuva beaucoup son esprit & sa beauté, & il ne put point s'empêcher d'avouer que j'étois excusable d'avoir négligé Miss Snapper, quand une si belle créature étoit l'objet de mon attention.

Je commençai à me conformer à mon destin, & je m'imaginai que si je pouvois trouver les moyens de subsister jusqu'à ce que mon oncle arrivât, en cas qu'il ne fût pas déjà en Angleterre, pour lors il me mettroit en état de faire quelque chose pour mon amour, ma passion, & pour m'avancer. Je consultai donc Banter sur le secours présent dont j'avois besoin; il n'eut

pas plutôt appris que mon tailleur me faisoit crédit, qu'il me conseilla de prendre deux ou trois riches habits, & de les convertir en argent comptant, en les vendant à moitié prix à un frippier. Je tréssaillis un peu à cette proposition, que je crus tenir un peu de la fraude; mais il me la rendit un peu plus favorable, en observant que je serois dans peu de mois en état de rendre justice à tout le monde; & que l'équité de mon intention me justifioit. Je me laissai persuader par ce détour, par lequel ma nécessité fut plutôt convaincue que mon jugement; & ne voyant point que le vaisseau dans lequel mon oncle s'étoit embarqué fût arrivé, je mis mon projet en exécution, & j'amassai, par son moyen, vingt-cinq guinées; je donnai à Banter les cinq qui faisoient un nombre impair.



CHAPITRE XXII.

Roderik est arrêté, il est mené en prison; il y rencontre une de ses anciennes connoissances, le petit Messire Ihkson; celui-ci l'informe de ses aventures. Strap arrive; c'est avec beaucoup de difficulté qu'on le console. Ihkson présente notre Héros à un poëte. Il admire sa conversation & sa capacité. Roderik se trouve enfin livré profondément à ses malheurs. Strap se met garçon barbier.

MAIS cet expédient fut suivi quelques semaines après d'un accident que je n'avois pas prévu: un comédien ayant acheté un des habits qui avoit été exposé en vente, il s'en servit un soir sur le théâtre; mon tailleur se trouva par malheur à la comédie, il le reconnut sur le champ, & s'étant informé exactement de toute l'affaire, il découvrit mon manege: là-dessus il écrit chez moi, & me disant qu'il avoit extrêmement besoin d'argent, il me présenta son mémoire qui se montoit à cinquante livres sterlings. Je fus surpris de cette demande inattendue; j'affectai cependant d'y répondre cavaliérement, je fis quelques juremens, je lui demandai s'il doutoit de mon honneur; & après lui avoir dit que j'aurois soin à l'a-

venir de prendre garde à qui je m'adresserois, je lui dis de revenir dans trois jours. Il m'obéit ponctuellement, & me demanda son argent; mais se voyant amusé par des pures promesses, il me fit arrêter le même jour dans la rue. Je ne fus pas beaucoup étonné de cette aventure, qui me délivroit d'une horrible visite, qui est encore plus à craindre.

Lorsque je fus arrivé à la prison, le concierge jugeant par mon apparence que j'avois apporté de l'argent dans ma poche, me reçut en me répétant le mot *Depare*; il me donna à entendre qu'il falloit que je payasse d'avance, si je voulois avoir une chambre; j'en pris une à une couronne par semaine, de laquelle en tout autre endroit je n'aurois pas donné dix-huit sols; après que j'eus pris possession de ma lugubre habitation, j'envoyai chercher Strap, & j'étois à méditer sur la maniere dont je pourrois consoler ce fidele ami, quand on frappa à ma porte, que je n'eus pas plutôt ouverte, qu'un jeune homme entra, qui avoit des habits très-déchirés & du linge fort-mal propre. Après une profonde révérence, il m'appela par mon nom, & me demanda si je l'avois oublié? Sa voix m'aida à me le remettre, & je reconnus, à mon grand étonnement, le petit maître Ihkson, dont j'ai fait mention dans la premiere partie de mes mémoires. Je le saluai, &

je lui marquai le plaisir que j'avois de le voir en vie. Je lui marquai la part que je prenois à sa situation présente, à laquelle il me parut cependant n'être pas extrêmement sensible; car il se mit à rire du meilleur de son cœur, de ce que nous nous rencontrions dans cet endroit, lorsque nous devions nous y attendre le moins; nos complimens mutuels finis, je m'informai comment avoient été ses amours avec cette Dame riche, avec laquelle il m'avoit dit être prêt de conclure, la derniere fois que je l'avois vu. Après un grand éclat de rire, il m'apprit qu'il avoit été extrêmement dupé dans cette affaire; il faut que vous sachiez, me dit-il, que quelques jours après notre aventure avec cette femme & ses filles, je trouvai moyen d'être marié avec cette belle Dame, dont vous venez de parler, & je passai la nuit avec elle dans son logement, tellement à sa satisfaction, que le lendemain matin, après que nous eûmes déjeûné ensemble & ri de la meilleure humeur du monde, comme font les nouveaux mariés, elle m'avoua, que, bien loin qu'elle fût une riche héritiere, elle n'étoit autre chose qu'une fille publique, & qu'elle s'étoit mariée avec moi, afin d'avoir quelqu'un qui pût la couvrir & répondre au lieu d'elle à ses créanciers; que si je ne m'en allois sur le champ, je serois arrêté pour ses dettes. Surpris de cet aveu, je me levai promte-

ment, je pris congé de mon épouſe en l'envoyant à tous les diables du meilleur de mon cœur; je fus me retirer chez un de mes amis, où je me tins caché, juſqu'à ce que je fus nommé garçon chirurgien d'un vaiſſeau de guerre; après ſix mois de courſes, nous ſommes revenus à Portſmouth, où l'équipage a été renvoyé; là deſſus je ſuis revenu à Londres, m'imaginant être oublié de ma femme & de ſes créanciers; mais à peine y avoit-il une ſemaine que j'étois dans la ville, que je fus arrêté pour une de ſes dettes, qui monte à vingt livres, & j'ai été emmené dans cette priſon. Vous avez pu vous appercevoir de mon caractere, je défie les ſoucis & les chagrins, & je fais mes efforts pour vivre tranquillement de la penſion que ceux qui m'ont fait mettre ici ſont obligés de donner. Je le congratulai ſur ſa philoſophie, & me ſouvenant que j'étois ſon débiteur, je lui rendis l'argent que je lui avois emprunté autrefois, lequel lui vint, à ce que je crois, fort à propos; il m'expliqua la maniere dont l'on vivoit dans cet endroit; & nous convînmes de manger enſemble; il venoit de ſortir pour aller commander le dîner lorſque Strap arriva.

Je n'ai jamais vu le chagrin ſi bien peint ſur aucun viſage, que ſur celui de mon ami, qui étoit, à la vérité, particuliérement diſpoſé par la nature à de telles impreſſions; lorſque nous fûmes ſeuls, je lui

communiquai mon malheur; je tâchai de le consoler avec les raisonnemens dont il s'étoit servi envers moi, en lui représentant sur-tout que je serois sûrement secouru en peu de tems par M. Bowling; mais son chagrin étoit au suprême degré; il sembloit prêter attention sans m'écouter, & il se frottoit les mains sans dire mot; de sorte que j'étois prêt à l'imiter & à me laisser aller au même chagrin que lui, lorsque Ihkson revint, & appercevant la déférence que j'avois pour Strap, quoiqu'il fût en habit de domestique, il s'y prit si bien pour nous communiquer sa joie, en nous disant mille plaisanteries, que les traits de mon pauvre ami se ranimerent par dégrés; il recouvrit l'usage de la parole, & se concilia peu à peu avec ce triste événement. Nous dînâmes ensemble, en mangeant quelque peu de bœuf bouilli, qu'on apporta d'une auberge qui étoit dans la prison même: quoique ce repas fût servi d'une maniere bien éloignée de la façon dont j'avois vécu jusqu'à lors, faisant de nécessité vertu, je mangeai avec beaucoup d'appétit, & je régalai mes amis d'une bouteille de vin, qui augmenta infiniment la bonne humeur de mon compagnon, & rendit d'assez bonne humeur Strap, qui se mit aussi à parler cavalierement de mon malheur.

Après le dîner Ihkson nous laissa parler de nos affaires particulieres, & je priai mon

ami de louer une chambre à meilleur marché que celle que j'avois occupée auprès de la prifon, & d'y apporter mes hardes. Je lui recommandai auffi de tenir mon malheur fecret, & de dire à mon hôte, ou à ceux qui s'informeroient de moi, que j'étois allé à la campagne pour quelques femaines : mais je le priai inftamment d'aller tous les jours chez Banter, pour favoir s'il n'avoit point reçu des lettres de Narciffa par le canal de Fréeman.

Lorfqu'il fut parti pour aller exécuter ces ordres, je me trouvai un peu mieux fait à ma fituation, & je réfolus de ne me point laiffer aller à aucunes funeftes réflexions, mais de chercher du fecours dans la compagnie de Ihkfon, qui m'avoit promis de me faire entendre un difcours fur le goût; il me conduifit dans la cour, où étoit un tas de miférables affemblés enfemble. Il n'y avoit pas dix minutes que nous y étions, quand un homme parut, enveloppé dans une vieille étoffe noire, qui étoit liée fur fes reins avec deux fangles de différentes couleurs nouées enfemble; il avoit une barbe noire extrêmement touffue, & fa tête étoit couverte d'une grande perruque rouffe, qui fembloit avoir été prife d'un épouvantail de paille pour les oifeaux. Ce fantôme, marchant avec beaucoup de gravité, fit une profonde révérence à l'auditoire, qui lui marqua fon approbation, en

lui demandant : comment vous portez-vous, docteur.

Il se retourna vers nous, il honora Ihkson d'un salut particulier ; là-dessus mon ami me le présenta sous le nom de M. Melopoyn. Cette cérémonie étant faite, il s'avança au milieu de l'assemblée qui l'entoura, & après avoir fait trois *hems*, je fus bien étonné en le voyant prononcer un discours très-élégant & très-ingénieux sur la différence qu'il y a entre le génie & le goût ; l'expression de la voix & du geste n'y furent point oubliés ; il confirma ses sentimens en citant les meilleurs auteurs tant anciens que modernes. Quand il eut fini sa harangue, qui dura environ une heure, il fir encore une profonde révérence aux spectateurs ; quoiqu'aucun d'eux ne comprît, comme on m'a dit depuis, rien de ce que l'autre venoit de dire, ils marquerent cependant leur admiration & leur estime par une contribution volontaire, qui, à ce que me dit Ihkson, se montoit une semaine portant l'autre à dix-huit sols ; ce petit tribut, ajouté à quelques petits présens qu'il recevoit pour terminer les différends & décider les disputes parmi les prisonniers, le mettoit en état de vivre & de se promener dans l'équipage grotesque que j'ai décrit. J'appris aussi qu'il étoit excellent poëte, qu'il avoit composé une tragédie, & que tous ceux qui l'avoient vue, assuroient que c'étoit une très-bonne piece,

& digne de nos plus grands auteurs ; que ſa ſcience étoit extrême, que ſes mœurs étoient ſans tache, & ſa modeſtie invincible : un tel caractere ne pouvoit manquer d'attirer mon attention ; je ſoupirois impatiemment de faire connoiſſanee avec lui, & je priai Ihkſon de l'engager à venir paſſer la ſoirée dans ma chambre. Ihkſon réuſſit dans ſa demande, le poëte vint ſur le ſoir chez moi, & dans le fort de notre converſation, s'étant apperçu que j'avois une extrême paſſion pour les belles-lettres, il fit ſi bien appercevoir ſon goût particulier ſur ce ſujet, que je lui marquai beaucoup de deſir de voir quelques-unes de ſes productions. Il ſatisfit auſſi mon inclination là-deſſus : il me promit de m'apporter ſa Tragédie le lendemain, & en même-tems il m'amuſa de quelques pieces détachées, qui me donnerent des idées avantageuſes de ſes talens pour la poéſie : entr'autres choſes je fus en particulier ſatisfait de quelques Elégies à l'imitation de celles de Tibulle. Je prie le lecteur de me permettre d'en mettre ici une, comme une marque du caractere & de la capacité de ce malheureux écrivain.

1. Que ſont devenus ces ſonges flatteurs qui m'annonçoient le bonheur ? O Monimie, rendez à mon ame ſa tranquillité ordinaire : depuis le moment que mes yeux égarés ont vu votre beauté, mille

ſoucis rongeurs déchirent mon cœur inquiet.

2. Que les Amans heureux volent où les plaiſirs les appellent ; que par des chants de réjouiſſance, ils charment le tems qui s'enfuit : qu'ils conduiſent leurs belles dans les détours d'un bal, ou les attirent ſous des berceaux de roſes faits pour l'amour.

3. Pour moi, on ne me verra plus fréquenter ces prairies émaillées, où les filles danſent en rond au ſon des muſettes des bergers. Je n'irai plus me promener à l'ombre odoriférente du chevre-feuille, pour entendre réſonner les muſiciens des bocages.

4. Je chercherai quelque retraite ſolitaire ou quelque réduit effrayant, où la lueur foible d'un flambeau peint à l'imagination tous les objets avec une couleur bleuâtre, où l'humidité répand un vernis de moiſiſſure ſur les murs garnis de lierre, & où les morts entaſſés ſe repaiſſent de la roſée de la nuit.

5. C'eſt-là, que, livré à ma douleur & à mon déſeſpoir, je déplorerai pendant quelque tems la rigueur de mon deſtin, juſqu'à ce que, diſant un long adieu à l'amour & aux ſoucis, je reſtituerai mon corps languiſſant à la terre d'où il eſt ſorti.

9. Puis-je eſpérer, ô Monimie, que vous daigniez répandre quelques larmes précieuſes ſur la tombe froide où mes cha-

grins ſeront enſevelis ; que vous y joncherez des fleurs, que vous plaindrez mon amour infructueux, & que vous direz au gazon de ne pas trop s'appeſantir ſur mon corps.

Je fus extrêmement touché de ſes plaintes pathétiques, qui paroiſſoient ſi bien faites & ſi bien calculées pour mon mauvais ſuccès en amour, que je ne pus m'empêcher d'attacher l'idée de Narciſſa au nom de Monimie, & de former des préſages ſi triſtes ſur ma paſſion, que je ne pus point recouvrer ma tranquillité ; je fus contraint d'avoir recours à la bouteille, qui me diſpoſa pour un profond ſommeil, dont je n'aurois pas joui ſans cela. Soit que ces impreſſions euſſent introduit un fond d'autres réflexions mélancoliques, ou que ma force eût été totalement épuiſée dans l'effort que j'avois fait pour ne pas perdre courage ; je m'éveillai, & je trouvai mon imagination remplie de tant d'horreurs & d'apparitions lugubres, que j'étois prêt à me déſeſpérer. Je crois que le lecteur avouera que je n'eus pas occaſion de me féliciter lorſque je vins à méditer ſur ma ſituation : Je fus interrompu au milieu de ces craintes par l'arrivée de Strap, qui ne contribua pas peu à me remettre, en m'inſtruiſant qu'il s'étoit loué pour garçon barbier, & que par ce moyen, non ſeulement il me ſauveroit une dépenſe conſidérable ; mais même qu'il feroit ſes

efforts d'amasser quelque chose pour me soutenir après que mon argent seroit dépensé, en cas que je ne fusse pas secouru.

CHAPITRE XXIII.

Roderik lit la tragédie de Melopoyn, & conçoit une grande opinion de son génie; il raconte son aventure.

PENDANT que nous étions à déjeuner ensemble, je l'informai du caractere & de l'état du poëte, qui, étant venu sa tragédie à la main, s'imagina que nous étions en affaire; nous ne pûmes jamais le faire asseoir, mais il se retira après avoir laissé sa piece. Le cœur tendre de mon ami fut pénétré à la vue d'un homme de mérite dans une si grande misere, & il consentit avec beaucoup de joie à la proposition que je lui avois fait de l'habiller de notre superflu; il s'en chargea lui-même, & s'en fut sur le champ pour chercher les hardes.

Il ne fut pas plutôt sorti que je fermai ma porte & me mis à lire la tragédie, que je lus avec beaucoup de plaisir jusqu'à la fin; je fus extrêmement étonné de ce que les comédiens l'avoient rejetée. La fable, selon moi, étoit bien choisie & conduite naturellement; les incidens intéressans, les

caracteres parfaitement variés, fortement frappés & bien soutenus; la diction en étoit poëtique, élevée & châtiée, l'unité du dogme soutenue avec l'exactitude la plus scrupuleuse, l'exposition parfaitement bien faite, l'intrigue très-bien soutenue & très-intéressante, la catastrophe touchante: en un mot, j'en jugeai par les regles d'Aristote & d'Horace, je n'y trouvois rien à redire, si ce n'est un peu trop d'embellissement en quelques endroits; mais il répondit à mon objection, lorsque je lui en parlai, par un endroit de la poétique d'Aristote qu'il me cita, portant que les parties intéressantes d'un poëme doivent être soutenues par les charmes & l'énergie de la diction.

Son esprit & son génie m'avoient rempli d'estime pour lui, & je fus saisi d'une vive curiosité de connoître les événemens particuliers qui l'avoient réduit dans un état si peu convenable à son mérite. A cet instant même Strap arriva avec un paquet de hardes, que j'envoyai à la chambre de M. Melopoyn comme une foible marque de mon estime, & le priai de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Il accepta mon présent & mon invitation, & au bout de demie-heure il parut chez moi d'une façon décente, qui changea extrêmement sa figure à son avantage. J'apperçus par sa contenance que son cœur étoit rempli de

reconnoiſſance ; je tâchai de prévenir ſes remercimens en lui demandant pardon de la liberté que j'avois priſe ; il ne fit point de replique, mais avec un regard plein d'étonnement & d'eſtime, il ſe proſterna juſqu'à terre, tandis que les larmes lui couloient des yeux. Je fus pénétré de ces marques certaines d'un eſprit ingénu & ſincére ; je détournai la converſation, & je le complimentai ſur ſon ouvrage, qui comme je l'aſſurois m'avoit fait un plaiſir infini. Le dîner étant prêt, Ihkſon arriva ; je les priai de me permettre que Strap ſe mit à table avec nous, après les avoir informés des grandes obligations que je lui avois ; & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup d'harmonie & de ſatisfaction.

Notre repas fini j'exprimai mon étonnement du peu d'égards qu'on avoit eu dans le monde pour Melopoyn, & je lui marquai mon deſir de ſavoir comment il avoit été traité par les comédiens, auxquels, à ce que m'avoit dit Ihkſon, il avoit offert ſa piece ſans aucun ſuccès.

Les accidens de ma vie, dit-il, ſont ſi peu amuſans & intéreſſans, que je puis vous aſſurer que le récit ne compenſera point votre attention ; mais puiſque vous me paroiſſez deſirer de les connoître, je ſais trop bien mon devoir pour refuſer de vous ſatisfaire.

Mon pere, qui étoit curé de campagne,

ayant été empêché, à cause du peu de bien qu'il avoit, de me soutenir dans une université, se chargea de m'élever chez lui; il s'en acquitta avec tant d'industrie & d'attention, que je n'ai eu aucun sujet de répéter donc que je n'avois point été chez des maîtres publics. Il découvrit enfin que mon penchant naturel étoit porté à la poésie; là-dessus, il me familiarisa beaucoup avec les auteurs classiques, dans la lecture desquels il m'assista avec une affection paternelle & une érudition non commune. Quand il me crut suffisamment familiarisé avec les anciens, il me fit étudier les meilleurs auteurs modernes, François, Italiens & Anglois; il me recommandoit particulierement d'apprendre à fond ma langue mere.

Agé d'environ dix-huit ans, j'eus envie d'entreprendre un voyage qui pût me faire honneur, avec l'approbation de mon pere; je fis le plan de la tragédie que vous avez lue; mais, avant que j'eusse fini le quatrieme acte, ce pere indulgent mourut, & nous laissa ma mere & moi dans une grande indigence. Un proche parent, prenant pitié de notre malheur, nous prit dans sa famille, où j'ai terminé ma piece, & quelque tems après ma mere mourut.

Lorsque mon chagrin sur ce triste événement fut passé, je dis à mon parent, qui étoit un fermier, qu'ayant rendu mes der-

niers devoirs à ma mere, je n'avois plus rien qui me retint à la campagne, & que j'étois résolu de partir pour Londres, & d'offrir ma piece aux comédiens, ne doutant point d'acquérir beaucoup de réputation, ainsi que quelques émolumens pour ma récompense, & que dans ce cas je n'oublierois pas mes amis & mes bienfaiteurs. Mon cousin fut ravi de la perspective de mon bonheur, & il fit de bon cœur toutes les dépenses nécessaires pour me mettre en état de paroître.

Dès que je fus arrivé à Londres j'y louai un petit appartement dans un grenier, dans le dessein d'y vivre aussi frugalement qu'il me seroit possible, jusqu'à ce que je susse ce que je pouvois attendre du directeur à qui j'avois intention d'offrir ma tragédie; car quoique j'espérasse d'être parfaitement bien reçu, m'imaginant qu'on seroit aussi avide de recevoir mes productions que je l'étois à les présenter, il pourroit arriver que l'on seroit engagé à quelqu'autre auteur qu'il faudroit laisser passer avant moi. Sur cette considération je me déterminai à user d'expédition, & je résolus même d'aller dès le lendemain chez un des comédiens; pour cet effet, je m'informai de mon hôte où quelqu'un d'eux demeuroit, & il me demanda quelle affaire je pouvois avoir avec eux. Comme il me parut être un très-honnête homme, je ne fis aucune difficulté de l'en

instruire ; là-dessus il me dit, que je ne ferois pas recevoir ma piece aussi aisément que je l'avois compté, si je n'avois quelqu'un pour me recommander ; il ajouta cependant, qu'un Ecclésiastique qui demeuroit dans sa maison pourroit me recommander auprès de M. Supple, comédien, qui étoit de ses amis ; il m'introduisit sur le champ auprès de l'Ecclésiastique, qui, après avoir lu la tragédie en parut très-satisfait ; il me loua sur-tout de ce que j'avois évité toute réflexion sur la religion, & me promit de faire son possible auprès de son ami pour qu'il fît recevoir ma piece. Le lendemain matin il me dit qu'il avoit parlé de mon affaire au comédien, que je n'avois qu'à aller l'après-midi chez lui & dire que je venois de la part de M. Varnish, que je serois admis sur le champ. Je profitai de son avis, & je fus l'après-midi chez M. Supple, je frappai à la porte, où il y avoit un petit grillage au milieu ; une servante ayant regardé pendant quelquetems au travers, me demanda ce que je souhaitois : je lui dis que je souhaitois parler à M. Supple & que je venois de la part de M. Varnish. Elle m'examina encore davantage, après quoi elle s'en fut, & revint quelques minutes après me dire que son maître étoit occupé, qu'il ne pouvoit pas me voir. Quoique intérieurement je fusse un peu mortifié, je me persuadai cepen-

dant que M. Supple ignoroit de la part de qui je venois; &, afin d'être mieux reçu, je priai M. Varnish d'être mon introducteur le lendemain. Nous fûmes admis sur le champ chez le comédien, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous promit de lire ma tragédie à la premiere assemblée; quinze jours après, je renouvellai ma visite & il m'assura qu'il avoit été tellement occupé, qu'il n'avoit pas encore eu le tems d'aller jusqu'au bout; mais qu'il la liroit au premier jour; & en même-tems il observa que ce qu'il avoit lu étoit très-amusant. Je me consolai avec cette déclaration pendant quelques semaines, au bout desquelles je parus encore chez lui, où je le trouvai retenu au lit par la goutte. Je ne fus pas plutôt entré dans sa chambre, que me regardant avec des yeux languissans, il prononça: M. Melopoyn, je suis extrêmement pénétré d'un accident qui est arrivé pendant ma maladie. Il faut que vous sachiez que mon fils aîné ayant trouvé votre manuscrit sur la table de la chambre à dîner, où j'avois coutume de lire, il l'a emporté dans la cuisine, où il l'a laissé; une négligente de cuisiniere l'ayant pris pour du papier de rebut, elle s'en est servi à allumer le feu. Mais j'espere que ce malheur n'est pas irréparable, puisque selon les apparences vous en devez avoir plusieurs copies.

Vous serez sûrement persuadé que je fus

extrêmement frappé de cet accident; mais ce comédien me parut d'un si bon naturel & si touché de mon malheur, que je supprimai mon chagrin, & lui dis, que quoique je n'eusse pas une autre copie, je serois capable d'en réparer la perte, en en faisant une seconde copie de mémoire, que j'avois extrêmement heureuse. M. Supple parut ravi de mon assurance, il me pria d'y vouloir travailler sur le champ, & de me rappeler exactement toute la piece avant de l'écrire, afin que ce fût la même tragédie que celle qu'il avoit lue. En un mot, je récrivis ma tragédie, & je la rapportai au comédien, qui pour l'examiner la garda encore six semaines; &, au bout de ce tems, persuadé qu'on représenteroit ma piece dans peu, je demandai une audience au comédien; mais hélas! la saison s'étoit passée, me dit-il, insensiblement; il me dit qu'il n'étoit plus tems pour lors de représenter ma tragédie, & qu'il s'intéressoit trop pour moi pour qu'on la fit paroître pendant l'été; mais que je pouvois être sûr qu'elle seroit une des premieres qui seroient représentées pendant l'hyver.

Je fus contraint de me laisser aller à ses raisons, espérant que je serois plus heureux à la saison prochaine. Quoique ce retardement fût extrêmement sensible pour moi, qui commençois pour lors à manquer d'habits & des choses les plus nécessaires,

& que, m'étant laiſſé vaincre par les fortes eſpérances que j'avois de me remonter par le moyen du théâtre, je m'étois jetté dans quelques extravagances; par ces moyens, l'argent que j'avois apporté à Londres fut bientôt preſque tout conſommé. A la vérité, je dois avoir honte de cette circonſtance de ma conduite : car mes finances bien ménagées auroient pu me ſoutenir au moins pendant une année. Mais ſi l'on vient à conſidérer les tentations auxquelles un jeune homme eſt expoſé dans cette ville, particuliérement lorſqu'il eſt adonné aux plaiſirs, comme je le ſuis, on ne ſera point étonné de ce que j'ai dépenſé dans quelques mois tout ce que j'avois. Ce qui me chagrina encore davantage, c'eſt que j'avois inſtruit de ma bonne réception mon parent le Fermier, & que je lui avois mandé qu'il pouvoit être aſſuré qu'il recevroit vers la fin de février l'argent qu'il m'avoit prêté; je me trouvai pour lors hors d'état de m'acquitter de ma promeſſe. Cependant je n'avois d'autre remede que la patience : je m'addreſſai à mon hôte, qui étoit un homme doué d'un très-bon naturel, je lui avouai ſincèrement ma miſere, je lui demandai ſes avis, afin d'avoir quelque place pour vivre. Il me promit de conſulter ſon ami l'Eccléſiaſtique ſur ce ſujet, & il m'aſſura en même-tems que je pouvois me tranquilliſer au ſujet de mon loyer,

& que je lui ferois un fenfible plaifir en mangeant avec lui, jufqu'à ce que la fortune y eût pourvu autrement.

M. Varnish ayant été informé de ma preffante indigence, il s'offrit de m'introduire auprès de l'auteur d'une feuille qui paroiffoit toutes les femaines, qui fûrement m'employeroit pourvu qu'il me trouvât en état de travailler; mais après quelques perquifitions, j'appris que ce journal ne fervoit qu'à fomenter les divifions dans la république, & je m'excufai de m'y engager. Il me propofa de compofer quelques pieces de poéfie, que je pourrois vendre aux libraires, & peut-être me faire en même-tems quelque réputation, & que par ce moyen je me procurerois infailliblement des amis; que ma tragédie en feroit beaucoup mieux reçue l'hiver prochain, étant foutenue par ma réputation & par ceux qui prendroient mes intérêts. Je fus charmé de cet avis, & m'étant rappelé le nombre d'amis que M. Pope s'étoit acquis par fes paftorales, je me mis à travailler dans ce genre, & en moins de fix femaines je compofai une douzaine d'églogues, que j'offris auffi-tôt à un fameux libraire, qui me pria de les lui laiffer pour les examiner, & qu'il me donneroit une réponfe dans deux jours. Au bout de ce tems je fus chez lui, il me remit mes Eglogues, en me difant qu'elles ne répondoient point

à la premiere opinion qu'il en avoit eue; il adoucit son refus en me disant qu'il y avoit quelques belles pensées. Je ne perdis pas courage à ce refus, M. Varnish m'ayant appris que l'opinion de ce libraire survenoit d'un autre auteur qu'il consultoit toujours dans les occasions; je m'addressai à une autre personne de la même profession, qui me dit que la ville étoit fatiguée & excédée de pastorales, & me conseilla, si je voulois profiter de mes talens, d'écrire quelque chose dans le goût satyrique, ou dans le genre badin, tel que la boutonniere, le pot de chambre cassé, &c. Cependant c'étoit un homme très-âgé, qui, portant une révérendissime perruque, paroissoit un véritable sénateur, & alloit tous les jours réguliérement à l'église. Quoiqu'il en fût, je méprisai de prostituer ma plume de la maniere qu'il me proposoit, & je portai mes églogues à un troisieme libraire, qui m'assura que la poésie n'étoit point de son genre, & me demanda si je n'avois point fait quelque histoire secrette conduite dans une suite de lettres, ou un volume d'aventures, telles que celles de Robinson Crusoé, & celles de Gulliver, ou une collection de nouvelles pour amuser les provinces & les colonies. N'ayant point de marchandise dans le genre de ce libraire, j'eus recours à un autre qui me reçut avec aussi peu de succès.

On me persuada alors de m'offrir comme traducteur, & je m'adressai à une personne qui passoit pour avoir un nombre de ces gens sous lui; il me dit qu'il avoit beaucoup d'ouvrage, & qu'il ne savoit comment faire pour s'en acquitter; mais il observa en même tems que les traductions étoient de pures drogues, & que cette branche de la littérature avoit été réduite presque à rien par le grand nombre d'Ecossois & d'Hollandois qui s'en mêloient depuis peu; il me demanda ce que je souhaiterois par feuilles pour rendre les auteurs classiques en bon Anglois. Je lui demandai une guinée par chaque feuille. Une guinée! s'écria-t-il, en me regardant; il se tint en silence pendant quelque tems, après quoi il me dit qu'il n'avoit pas besoin de moi pour le présent. Pour avoir de l'ouvrage je diminuai de moitié ma demande: là-dessus il me regarda encore, & me dit qu'il n'avoit pas besoin pour le présent de traducteurs. Je m'adressai encore à d'autres, sans pouvoir être employé, & je ne savois plus où donner de la tête, lorsque je résolus d'offrir mes talens à des imprimeurs de chansons à un sol par piece, & de ces pieces qu'on crie dans les rues. Ayant appris que je faisois des vers, il me parut extrêmement satisfait, en me disant qu'un de ses poëtes étoit devenu fou, qu'il étoit à Bedlam, & que l'autre étoit de-

venu tout-à-fait hébêté à force d'avoir bu de l'eau-de-vie ; de forte qu'il n'avoit rien fait de fupportable depuis plufieurs femaines. Lorfque je lui propofai de convenir enfemble, il me dit que fes marchés étoient toujours conditionnels, & que fes auteurs étoient payés à proportion de la vente de leur ouvrage.

Ayant ainfi arrangé nos conditions, qui, je puis vous l'affurer, n'étoient pas des plus avantageufes pour moi, il me donna un fujet pour une ballade, & me prefcrivit deux heures pour la faire. Je me retirai dans mon grenier pour m'en acquitter. Comme le fujet fe trouva convenir avec mon imagination, je fis une jolie efpece d'ode dans le tems prefcrit, & je la lui apportai, efpérant avoir beaucoup de profit & d'applaudiffemens ; il la lut d'un clin d'œil, & me dit à mon grand étonnement qu'elle ne pafferoit pas ; il avoua cependant que je peignois affez bien, & que j'obfervois parfaitement bien l'ortographe, mais que mon langage étoit monté trop haut, & par conféquent nullement adapté à la capacité & au goût de fes pratiques. Je promis de rectifier ce défaut, & au bout d'une heure j'abaiffai mon ftyle, de façon à être entendu des lecteurs du vulgaire ; il approuva infiniment les changemens que j'avois fait, & me fit efpérer de réuffir avec le tems, quoiqu'il avouât que

mon ouvrage manquoit par cette politeſſe d'expreſſion qui déplaît à la multitude : cependant pour m'encourager il en riſqua l'impreſſion & le papier, & ſi je m'en ſouviens bien, ma part de la vente ſe monta à quatre ſols & demi.

Dès ce jour j'étudiai avec beaucoup de ferveur les mœurs des marchés, des places, & à la fin je fis tant de progrès, que mes ouvrages firent beaucoup de bruit parmi les plus polis porteurs de chaiſes, d'eau, & parmi les fiacres, les domeſtiques, ſervantes, orangeres, &c. J'eus le plaiſir de voir mes productions ornées de figures, collées ſur les murailles, pour ſervir d'ornemens à des cabarets à bierre ou à des boutiques de ſavetiers, & je les ai entendu ſouvent chanter dans des aſſemblées des meilleurs artiſans. Mais vous ſavez, Meſſieurs, que de pures louanges n'aſſoupiſſent point les beſoins de la nature; je me trouvai moi-même en danger de mourir de faim; car de dix chanſons que je compoſois, j'étois bienheureux ſi deux avoient le bonheur de prendre : pour cette raiſon je tournai mes penſées du côté de la proſe, & pendant une eſpece d'aurore boréale, je publiai une apparition qui me fit vivre paſſablement pendant un mois. L'hiſtoire du Rhinoceros m'a fait faire d'aſſez bons repas ; un enlévement m'a apporté ſouvent beaucoup de ſoulagement; mais un meur-

tre bien circonſtancié a toujours été une reſſource ſûre. Nonobſtant cela, j'étois un miſérable eſclave de ceux qui m'employoient; ils vouloient être fournis en proſe & en vers ſelon le tems qu'ils en avoient beſoin, ſans s'embarraſſer ſi mon pégaſe étoit rétif ou non, & ſans s'informer ſi ſon maître avoit dîné ou non; en un mot, malgré les lauriers dont on me couronnoit tous les jours en paſſant ſur le pont de Londres, la vie devint un fardeau pour moi.

Je fis connoiſſance avec une dame, qui, ayant entendu parler de ma tragédie, me dit qu'elle connoiſſoit le duc Sheervit, & que ſi je ſouhaitois elle parleroit en ma faveur; comme ce ſeigneur paſſe pour un véritable Mécène dans la nation, & que ſa ſeule approbation ſuffit pour mettre le prix à un ouvrage, je reçus avec plaiſir les offres de cette dame, dans l'eſpérance de voir bientôt ma réputation établie & mes ſouhaits accomplis en très-peu de tems, pourvu que j'euſſe le bonheur de plaire à ce ſeigneur. Je retirai mon manuſcrit des mains de M. Supple, & je le confiai à cette dame, qui s'intéreſſa effectivement pour moi, & je reçus ordre de la part du duc de me préſenter chez lui; j'obéis, & fus admis devant ce ſeigneur qui me reçut avec beaucoup de politeſſe; il me dit qu'il regardoit ma tragédie comme

le meilleur eſſai qu'il eût encore vu, mais qu'il avoit marqué quelques endroits à la marge, qu'il croyoit qu'il falloit changer. Je fus tranſporté à cette réception, & je promis au duc de ſuivre en tout ſon avis. Hé bien, faites une ſeconde copie de votre tragédie & apportez-la moi auſſi-tôt qu'il ſera poſſible, car je veux qu'on la donne cet hiver. Quoique je trouvaſſe que les remarques du duc étoient plus nombreuſes & de moindre importance que je ne me l'étois attendu, je crus cependant qu'il étoit de mon intérêt de ne point diſputer ſur des bagatelles avec mon patron, & je me mis à faire les corrections qu'il avoit marquées.

Quand je revins chez le duc avec mon manuſcrit, je trouvai un des acteurs qui étoit à déjeûner avec lui, & il le pria de lire un acte de ma comédie. Il s'en acquitta à ma ſatisfaction par rapport au ton emphatique & à la prononciation, mais il me marqua ſon dégoût à chaque page, pour différens mots, que j'aurois voulu défendre, ſi le duc ne m'avoit dit que je ne devois point diſputer avec un homme qui étoit acteur depuis vingt ans, & qui connoiſſoit mieux l'économie & la méchanique du théâtre qu'aucun homme vivant. Je fus forcé de me ſoumettre, & le duc propoſa au même acteur de lire toute la piece le ſoir devant quelques perſonnes de

ſa connoiſſance, qu'il prieroit de venir chez lui pour ce ſujet. Je fus préſent à la lecture, & je puis vous proteſter que je n'ai jamais ſouffert une ſi ſévère épreuve, de ma vie, qu'en cette conjonćture; car, quoique le comédien pût être un très-bon acteur, il étoit cependant très-ignorant & très-orgueilleux, & fit mille objećtions frivoles auxquelles je n'eus point la permiſſion de répondre. Cependant la piece fut très-applaudie des perſonnes qui étoient préſentes, & qui étoient extrêmement répandues dans le beau monde; ils promirent de la ſoutenir autant qu'ils pourroient; & le duc, en m'aſſurant qu'il vouloit être le protećteur de ma piece, me dit qu'il falloit faire ſur le champ les changemens qu'ils avoient marqué, & la rapporter au comédien pour qu'il en fît la lecture devant ſes confreres.

C'eſt pour lors que je me crus ſur le point de profiter de tous les fruits de mon travail; j'apportai enfin ma piece à l'acteur, qui me dit, ſans me faire aſſeoir, qu'il étoit extrêmement occupé pour lors, & de revenir une ſemaine après, que pour lors mon affaire ſeroit faite. Je pris congé de cet aćteur, un peu outré cependant de la façon cavaliere dont il m'avoit reçu, & de ce qu'il ne m'avoit pas traité avec la même politeſſe que lorſque j'étois chez le duc; j'examinai combien la dignité de

poëte étoit déchue de celle des tems d'Euripide, Sophocle, &c.

Je retournai plusieurs fois chez l'acteur sans pouvoir lui parler; un jour il étoit chez madame une telle... le lendemain chez une autre; à la fin, après une quinzaine de visites, on me donna enfin une audience, & l'on me dit, qu'on n'avoit point eu encore le tems de lire ma comédie; piqué de cette négligence, je ne pus me retenir plus long-tems, & je dis au comédien que j'avois cru qu'il auroit eu plus d'égard à la recommandation de Milord; je lui demandai mon manuscrit avec quelque marque de ressentiment; oui, dit-il, d'un ton théâtral, de tout mon cœur. Ayant ouvert un secrétaire, devant lequel il étoit, il en tira une liasse de papiers, & l'ayant mise sur une table, il me dit avec dédain, la voilà. Je pris la piece, mais ayant apperçu que c'étoit une comédie, je lui dis qu'elle ne m'appartenoit point, il m'en offrit une autre que je refusai aussi; une troisieme me fut présentée, que je refusai pour la même raison; à la fin il prit toutes les liasses de papiers qu'il avoit: en voilà dix, me dit-il, prenez celle que vous voudrez ou bien toutes si vous souhaitez. Je pris la mienne & je me retirai, presque muet d'étonnement de ce que j'avois vu, non pas tant encore de l'insolence du comédien, que du nombre des nouvelles pie-

ces, jugeant par-là combien on devoit en offrir réguliérement toutes les années au théâtre.

Lorſque je fus revenu chez moi, je me livrai à mon déſeſpoir; M. Varnish vint me voir, & l'ayant inſtruit de ma mauvaiſe réuſſite, il ne put contenir ſon indignation, mais il m'aſſura que c'étoit la faute du comédien ſi ma piece n'avoit pas été reçue; qu'il avoit agi envers moi avec la diſſimulation la plus perfide, m'ayant accablé de politeſſes affectées lorſque j'étois chez le duc; que rien ne pouvoit égaler ſon hypocriſie, ſi ce n'eſt ſon avarice, qui le poſſédoit tellement, qu'il n'avoit point ſcrupule de commettre les plus grands crimes pour ſatisfaire cette paſſion ſordide. Qu'en conſéquence de ce caractere, il avoit reçu la derniere comédie, parce qu'on l'y avoit intéreſſé, & quoique ſes confreres euſſent de la peine à l'accepter.

Je fus outré à la deſcription d'un tel monſtre, que je n'aurois pas cru exiſter dans le monde, quelque mauvais qu'il ſoit, & je déclarai à mon ami, que je ne croyois pas qu'un comédien tel que M. Marmozet, qui étoit ſi bien répandu dans le beau monde, osât ſe laiſſer aller à ſes intérêts d'une façon ſi baſſe, qui ne manqueroit pas de le faire mépriſer & abhorrer de tous ceux qui le voyoient & qui le ſouffroient dans leur compagnie.

Il éclata de rire de ma ſimplicité, & me demanda ſi je ſavois pourquoi il étoit recherché par les perſonnes de condition. Ce n'eſt pas, dit-il, pour les qualités de ſon cœur que ce paraſite eſt invité à la table des ducs & des ſeigneurs : Ils ne s'apperçoivent point de ſon avarice, ils ne reſſentent point ſon ingratitude, ſon hypocriſie s'accommode à leur humeur, & il ſait ſe rendre agréable; mais il eſt particulierement courtiſé à cauſe de ſes bouffonneries & de ſes plaiſanteries, qui ſont d'autant plus agréables, que perſonne n'oſeroit prendre la même liberté devant ces ſeigneurs.

Me voyant trompé dans toutes mes entrepriſes, je déſeſpérai de voir ma piece jouée, & je jugeai à propos de chercher quelqu'emploi qui pût me procurer quelque ſubſiſtance, quoique petite; mais mes eſpérances furent perdues par la mort de mon hôte ; mon tailleur, à qui il avoit répondu pour moi, fut le premier à me demander de l'argent, & il m'aſſura que ſi je ne lui en donnois dans la journée même , il me feroit prendre le lendemain matin. Il me tint parole effectivement. Le lendemain matin, comme j'étois chez moi avec l'entrepreneur de mes ballades , que j'avois fait venir pour l'engager à me payer quelque reſte qu'il me devoit ; un carroſſe étant arrivé à la porte, j'eus la curioſité de me mettre à la fenêtre, & j'apperçus deſcendre

de la voiture quatre eſtaffiers de très-mauvaiſe mine, & mon honnête tailleur, qui étoit dans la voiture; je me doutai bien que c'étoit à moi que l'on en vouloit: je me trouvois en bonnet de nuit & en robe de chambre; je priai mon directeur de ballades de me prêter ſon chapeau, & l'habit que je portois lorſque vous êtes arrivé, pour aller recevoir la compagnie qui m'arrivoit; le bon homme ne ſe doutant de rien, m'accorda le plaiſir que je lui demandois; je m'habillai au plus vîte, & je gagnai au fond du grenier un petit eſcalier qui donnoit dans une cour, par où je ſortis. Je fus à la campagne pendant toute la journée, & le ſoir étant revenu, je m'informai des voiſins comment tout s'étoit paſſé chez moi: on me rapporta que les héritiers de mon hôte avoient fait oppoſition, pour ce qui leur étoit dû, ſur la ſaiſie qu'avoit fait mon tailleur de mes meubles. Comme je ſortois dans le deſſein d'aller rendre l'habit, je fus ſuivi par des eſpions qui avoient été accoſtés par le tailleur, & je fus mené dans cette priſon, où j'ai vécu des ſecours que m'ont donné mes compagnons de miſere; mais, malgré tous leurs efforts charitables, ma vie étoit à peine ſupportable, juſqu'au moment où vous m'avez remis dans un autre état par les préſens que vous m'avez faits.

CHAPITRE XXIV.

Roderik tombe dans une profonde mélancolie, il est secouru par son oncle. Il le prend pour chirurgien du vaisseau qu'il doit commander, & lui fait un présent considérable. Il prend Strap pour le dépensier du vaisseau. Roderik prend congé de ses amis ; il remorque. Le vaisseau arrive à Douvres.

JE passe sous silence les réflexions que je fis sur cette histoire ; le lecteur s'appercevra aisément combien on avoit trompé la simplicité & le caractere ingénu de cet honnête homme. Nonobstant tout ce que j'avois souffert de la méchanceté & de la fausseté des hommes, je fus étonné & indigné de la basse indifférence avec laquelle ils souffroient qu'un mérite aussi extraordinaire que celui de Melopoyn languît dans l'obscurité, & fût livré à toutes les miseres d'une prison ; j'aurois béni l'occasion qui me séparoit de ce monde perfide, si le souvenir de l'aimable Narcissa ne m'avoit attaché à cette société dont elle faisoit partie. Le portrait de cette aimable créature étoit le compagnon constant de ma solitude ; combien de fois n'ai-je pas contemplé cette foible esquisse de ces traits enchanteurs qui avoient

captivé mon cœur pour la premiere fois. Combien de pleurs n'ai-je pas versé en pensant au bonheur que j'avois lorsque je la voyois ? Et combien de fois n'ai-je pas maudit mon perfide destin, pour m'avoir privé de ce bel original. C'étoit envain que mon imagination me flattoit de l'espérance d'un bonheur futur, la raison intervenoit toujours sourdement, & détruisoit dans un instant toutes ces pensées flatteuses, en me faisant voir l'extravagance de mes espérances, & en me représentant ma malheureuse situation sous son vrai point de vue : C'étoit envain que j'avois recours aux divertissemens qu'on peut prendre dans cet endroit, & que je faisois avec Ihkson des parties de cartes ou de billard ; mille pensées mélancoliques & funestes s'emparerent de mon ame, que la douce conversation de Melopoyn ne pût point chasser. Je priai Strap de s'informer tous les jours chez Banter, dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles de ma maîtresse ; mais n'en recevant point, mon chagrin augmenta considérablement ; mon tendre ami étoit aussi accablé de chagrin que moi, il demeuroit des heures entieres avec moi sans parler, mais en me rendant soupirs pour soupirs & pleurs pour pleurs ; cette amitié augmenta nos maux, il devint incapable de travailler, & fut renvoyé par son maître ; voyant mon argent se dissiper peu à peu, sans aucune certitude

certitude d'être secouru, & toutes mes espérances frustrées, la vie me devint insipide, je perdis tout appétit, & je tombai dans une telle malpropreté, que pendant l'espace de deux mois, je ne me lavai, ni ne m'habillai, ni ne me rasai, de sorte que mon visage maîgrit d'abstinence, il fut obscurci par la crasse, il étoit tout couvert de cheveux & de barbe; en un mot, toute ma figure étoit si crasseuse que je paroissois effroyable, quand un jour Strap me dit qu'il y avoit un homme en bas qui souhaitoit me parler. Je m'éveillai à cette nouvelle, & plein d'espérance de recevoir une lettre du cher objet de mon amour, je descendis l'escalier avec la plus grande précipitation. Dans quelle surprise ne fus-je point en appercevant mon généreux oncle M. Bouling! Transporté à sa vue, je courus pour l'embrasser. Il se retourna avec beaucoup d'agilité, il tira son épée, il se mit sur ses gardes en criant prends garde, frere, prends garde, remonte. Ho, ho! ô géolier, pourquoi ne faites-vous pas une meilleure garde? Voici un de vos prisonniers qui s'échappe sans doute de vos cachots. Je ne pus m'empêcher de rire de sa méprise, il me reconnut à ma voix, & me prit par la main avec beaucoup d'amitié, me marquant son chagrin de me voir dans une si triste situation.

Je le conduisis dans ma chambre, où en

préſence de Strap, que je lui avois préſenté comme le meilleur de mes amis, il me dit qu'il arrivoit de la côte de Guinée, après avoir fait un voyage fort heureux; qu'il avoit été pendant quelque tems contremaître; que le vaiſſeau avoit été attaqué par un armateur François, & que le capitaine ayant été tué pendant le combat, il avoit pris le commandement, & avoit été aſſez heureux que de s'emparer du vaiſſeau ennemi; qu'il avoit pris un autre vaiſſeau venant de la Martinique chargé de ſucre, d'indigo & de quelque argent; que par ce moyen, non-ſeulement il avoit amaſſé quelque choſe, mais en même-tems acquis l'eſtime des propriétaires du vaiſſeau, qui étoient convenus de lui donner le commandement d'un plus grand, prêt à faire un voyage très-avantageux, qu'il n'avoit pas la liberté de me nommer.

Je me réjouis beaucoup en apprenant ſa bonne fortune; & pour ſatisfaire à la demande qu'il me fit, je lui racontai toutes les aventures qui m'étoient arrivées depuis que nous étions ſéparés; quand il eut appris l'attachement particulier que Strap avoit pour moi, il lui frappa dans la main très-cordialement & promit d'en faire un matelot; après m'avoir donné dix guinées pour ce dont j'avois beſoin pour le préſent, il prit l'adreſſe du tailleur qui m'avoit fait arrêter, & s'en fut afin d'acquitter la dette,

& il me dit en nous séparant, qu'il faloit espérer que la mer m'auroit bientôt remis.

Je fus entiérement confondu à cette transition subite, qui me toucha plus que tous les revers que j'avois ressentis ci-devant, & une foule d'idées sans suite roulerent si impétueusement dans mon imagination, que je ne pus ni les séparer ni les corriger. Strap, dont la joie s'étoit manifestée de mille façons différentes, vint dans ma chambre avec les ustenciles propres pour me faire la barbe, & il commença à me raser sans m'avoir préalablement savonné le visage, en siflant avec beaucoup d'émotion pendant tout ce tems. Les estafilades qu'il me faisoit me firent revenir de mon rêve, & n'osant continuer à le laisser faire, sachant combien peu il étoit maître de lui lorsqu'il étoit ainsi agité, je fis venir un autre barbier. Après que je fus rasé je m'habillai de mon mieux, en attendant je retour de mon oncle, qui fut extrêmement surpris de ma transformation subite.

Ce tendre parent avoit satisfait mon créancier, & il obtint un ordre pour qu'on me donnât la liberté. Mais comme j'avois quelque répugnance à me séparer ainsi de mes amis & de mes compagnons de malheur, j'obtins de mon oncle de nous honorer de sa compagnie, & j'invitai M. Melopoyn & Ihkson à passer la soirée dans mon appartement, où je les régalai à souper d'un

très-bon vin & des nouvelles de ma liberté ; ils me féliciterent de bon cœur, nonobstant la perte qu'ils faisoient de ma compagnie, que, à ce qu'ils eurent la bonté de me dire, ils ressentoient avec douleur. Quant à Ihkson, ses malheurs faisoient si peu d'impression sur lui, & il étoit si libertin, si indifférent & indiscret, qu'à peine pus-je avoir pitié de sa situation : mais j'avois conçu une estime & une amitié particuliere pour le poëte, qui, par toutes sortes d'endroits étoit un objet digne de compassion. Quand nos conviés se furent retirés, mon oncle se retira aussi, me promettant de me venir prendre le lendemain matin. Je fis pour lors un paquet de quelque linge & de quelques hardes, & ayant prié Strap de les porter au logement de Melopoyn, j'y fus moi-même, & je le pressai d'accepter cinq guinées ; ce qu'il fit avec beaucoup de difficulté, m'assurant qu'il ne se trouveroit jamais en état de m'en marquer sa reconnoissance. Je lui demandai ensuite si je pouvois le servir d'une autre façon : il me répondit, vous n'en avez déjà que trop fait, & ne pouvant soutenir les mouvemens de son cœur, il se mit à pleurer. Je fus pénétré de ce spectacle. Je le laissai pour reposer, & quand mon oncle fut revenu le lendemain matin, je lui représentai son caractere sous un jour si favorable, que cet honnête marin fut touché

de sa misere, & il se détermina à suivre mon exemple, en lui faisant présent de cinq autres pieces : mais afin de lui sauver quelque confusion, je lui fis tenir cet argent dans une lettre par Strap, après que nous eumes pris congé de lui.

Je pris congé dans toutes les formes de toutes les connoissances que j'avois dans la prison, & comme j'étois prêt à sortir, Ihkson m'appela, & me demanda tout bas, si je ne pouvois pas lui prêter un scheling ; sa demande étant si modérée & probablement la derniere qu'il me feroit, je lui glissai une guinée dans la main ; il ne l'eût pas plutôt apperçue, qu'il s'écria : ô Jésus ! une guinée ; pour lors, ayant saisi un bouton de mon habit, il se mit à éclater de rire, & lorsque son transport fut passé, il me dit que j'étois un honnête homme & me laissa aller. Lorsque nous fûmes arrivés chez mon oncle, il entra en discours sérieux avec moi sur ma situation, il me proposa de m'embarquer avec lui en qualité de son chirurgien, & me dit que dans ce cas il me mettroit en état de gagner du bien en peu d'années par ma propre industrie ; ensuite il m'assura que je pouvois espérer d'hériter de tout ce qu'il possédoit, pourvu que je lui survécusse ? Quoique je fusse pénétré des sentimens de sa générosité, je fus fâché d'une proposition qui faisoit violence à mon amour, & je lui marquai mes sentimens

là-dessus, qu'il ne me parut point goûter; mais il observa que l'amour étoit le fruit de la paresse, que lorsque je serois occupé à travailler, & que mon esprit seroit excité à amasser de l'argent, je ne serois plus inquiété de pensées folles, qui ne sont dues qu'à nos petits-maîtres fainéans, qui n'ont rien que leur plaisir pour les occuper; je fus piqué de son raisonnement, que je pris pour des reproches, & sans me donner le tems de délibérer, j'acceptai ses offres. Il fut ravi de ma condescendance, & me mena sur le champ au principal propriétaire du vaisseau, qui m'accepta avec plaisir; de sorte que je n'aurois point pu me retracter avec honneur, quoique j'y fusse extrêmement porté; afin que je n'eusse pas le tems de me refroidir, il me donna la liste des drogues nécessaires pour cinq cent hommes, propres pour les maladies des divers climats, & en même-tems suffisantes pour un voyage de dix mois : pendant que j'étois à arranger mes boîtes pour mes drogues, Strap arriva, & me parut extrêmement troublé lorsqu'il apprit ma résolution: cependant après une pose de quelques minutes, il insista pour m'accompagner, & à ma réquisition, mon oncle le fit dépensier du vaisseau, après avoir promis de lui avancer dix livres sterlings pour faire les dépenses nécessaires.

Mon oncle me dit que par son dernier

voyage, il avoit mis de côté trois mille livres ſterlings ; qu'il m'en remettroit mille entre les mains, par le moyen deſquelles il me feroit avoir des marchandiſes, qui ſeroient de vente dans le pays où nous allions, & que, quoiqu'il regardât mes intérêts comme les ſiens propres, il comptoit garder le reſte de ſon bien à ſa propre diſpoſition, afin de conſerver ſon indépendance, & d'être en état de me punir en cas que je ne fiſſe pas un bon uſage de ce qu'il m'avoit déjà donné.

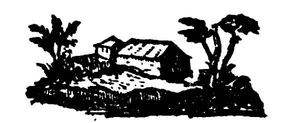
Sans troubler le lecteur de l'effet que cette générosité ſurprenante fit ſur mon eſprit, je dirai ſeulement que ces promeſſes furent ſur le champ exécutées, & qu'un mémoire des marchandiſes pour le voyage me fut préſenté, afin que je puſſe les acheter, & que le vaiſſeau fut chargé au plutôt. Parmi tous ces embarras, le ſouvenir de ma charmante Narciſſa ſurvint ſouvent, & me rendit le plus miſérable de tous les mortels. Je fus troublé en penſant que je ſerois peut-être ſéparé d'elle pour toujours, &, quoique l'eſpérance de la revoir m'eût ſoutenu contre la crainte de cette ſéparation, je ne pus penſer ſans une douleur extrême à celle qu'elle devroit reſſentir, & aux chagrins continuels auxquels ſon tendre cœur ſeroit expoſé durant mon abſence. Comme mon imagination étoit nuit & jour en perplexité pour trouver quelque prétexte, afin d'a-

doucir ce cruel coup, & de juſtifier mon amour & mon honneur dans l'eſprit de cette divine créature, j'imaginai un expédient, dont j'informerai le lecteur quand il en ſera tems; ce qui me rendit ma tranquillité.

Mes affaires étant finies & le vaiſſeau prêt à partir, je réſolus de paroître parmi mes connoiſſances qui étoient à l'autre bout de la ville, où je n'avois point été depuis mon empriſonnement; mais comme j'avois acheté par l'avis de mon oncle de riches habits pour les vendre, je mis ſur moi le plus beau, & je fus dans une chaiſe à porteur au caffé que j'avois coutume de fréquenter. J'y trouvai mon ami Banter, qui fut étonné de la magnificence de mes habits; lorſque je m'approchai de lui, il me regarda avec étonnement, ſans pouvoir pendant quelques minutes ouvrir ſes lévres; pour lors il me tira à l'écart, & ayant fixé ſes yeux ſur les miens, il me parla de cette façon: Random! où diable avez-vous été? Hé! qu'eſt-ce que ſignifient tous ces beaux ornemens? Oh, oh! Je vous entends, vous venez d'arriver de la campagne? Quoi! les rentes ſont bonnes. Hé! hé bien, Random, vous êtes bien hardi & bien heureux, n'eſt-ce pas; mais apprenez que la cruche va tant à la fontaine qu'elle ſe briſe. Enfin, en diſant cela, il porta le doigt ſur ſon cou; je compris par

ſes geſtes, qu'il croyoit que j'avois volé ſur quelque grand chemin, j'éclatai de rire de ſes ſoupçons, & ſans m'expliquer davantage, je lui dis qu'il s'étoit trompé dans ſa conjecture; que j'avois paſſé quelque tems avec le parent dont il m'avoit entendu parler, & qu'étant prêt à partir pour voyager, j'étois venu pour prendre congé de nos amis, & pour recevoir de lui l'argent que je lui avois prêté, duquel je pourrois avoir beſoin dans mes voyages. Ce diſcours le déconcerta un peu, mais il ſe remit dans l'inſtant, & jura comme s'il avoit été réellement en colere, que je ne l'avois pas traité comme j'aurois dû; qu'il ne me pardonneroit jamais pour l'avoir mis par ce court avertiſſement hors du pouvoir de ſe délier d'une obligation qu'il ne pourroit plus ſupporter. Je ne pus m'empêcher de ſourire de ſa prétendue délicateſſe, je l'en louai extrêmement, & je lui dis qu'il n'avoit pas beſoin d'être inquiet là-deſſus, que je lui donnerois l'adreſſe d'un Marchand dans la ville, à qui il pourroit payer cette ſomme quand il le jugeroit à propos. Il marqua beaucoup de joie de cet expédient, & il demanda avec grand empreſſement le nom de la perſonne & ſa demeure, qu'il écrivit tout auſſi-tôt ſur ſes tablettes, m'aſſurant qu'il ne feroit pas long-tems mon débiteur. Cette affaire à laquelle je ſavois bien qu'il ne penſeroit jamais étant arrangée, j'en-

voyai des billets à tous mes amis, par lesquels je les priois de se trouver dans un cabaret le soir, & j'eus le plaisir de les traiter parfaitement bien ; ils me parurent saisis d'admiration sur la dépense que je faisois. Nous étant réjouis jusqu'à minuit, je pris congé de toute la compagnie après avoir été presque étouffé de leurs caresses ; le lendemain je partis avec Strap dans une chaise de poste pour Gravesend ; nous montâmes sur le vaisseau de mon oncle, & le vent étant favorable nous levâmes l'ancre. Nous arrivâmes sans aucun accident à Douvres, où nous avions ordre d'ancrer.



CHAPITRE XXV.

Roderik part pour Suſſex, il conſulte madame Sophie Sagely. Il a une entrevue avec Narciſſa. Il revient au vaiſſeau, qui ſort du canal. Ils attendent leur deſtination. Ils ſont pourſuivis par un grand vaiſſeau. L'équipage eſt encouragé par les remontrances du capitaine. Le vaiſſeau qui les pourſuivoit ſe trouve être Anglois.

C'EST pour lors que je mis en exécution ce que j'avois projeté à Londres; je demandai permiſſion au capitaine pour Strap & moi, de reſter ſur le rivage juſqu'à ce que nous euſſions un vent favorable; ma demande nous fut accordée, parce qu'il avoit ordre de reſter à Douvres juſqu'à ce qu'il eût reçu quelques dépêches de Londres, qui ne devoient arriver que dans une ſemaine. Je fis part de ma réſolution à Strap, qui, quoiqu'il tâchât de me diſſuader d'une entrepriſe ſi téméraire, ne voulut cependant pas m'abandonner dans mon entrepriſe. Je louai des chevaux & je partis pour le comté de Suſſex, où ma charmante amie demeuroit, & qui n'étoit éloigné de l'endroit où étoit notre vaiſſeau que de trente milles. Comme j'étois parfaitement informé

de l'étendue du bien du chevalier, je fis halte à cinq milles de sa maison, où nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il commençât à faire un peu obscur; pour lors nous nous avançames, & par le moyen de cette obscurité, nous gagnâmes un petit bois éloigné d'environ un mille de l'endroit où madame Sophie demeuroit. Nous laissâmes-là nos chevaux attachés à un arbre, & fûmes directement à la maison de ma vieille bienfaitrice : Strap étoit tremblant pendant toute la route & faisoit des prieres ardentes pour notre sûreté. Son habitation étant tout-à-fait solitaire, nous arrivâmes à la porte sans être observés. J'ordonnai à mon compagnon d'entrer seul, & lui donnai, en cas qu'elle eût du monde avec elle, une lettre que j'avois écrite pour cet effet, avec ordre de lui dire, qu'un de ses amis qui étoit à Londres, ayant appris que Strap devoit prendre cette route, la lui avoit confiée. Il frappa à la porte, cette vénérable dame vint & lui dit, que comme elle étoit une femme seule, il falloit qu'il l'excusât si elle n'ouvroit point jusqu'à ce qu'il eût déclaré son nom & pourquoi il venoit ? Il répondit que son nom lui devoit être inconnu, mais qu'il avoit une lettre à lui donner, qui feroit bientôt évanouir toutes ses craintes, & qu'il alloit la lui passer entre la porte & le seuil, ce qu'il fit sur le champ; elle n'eût pas plutôt lu le

contenu, par lequel je lui marquois que j'étois présent, qu'elle s'écria; si celui qui a écrit cette lettre est présent, qu'il parle, pour que je puisse être assurée par sa voix si je dois l'admettre ou non. J'appliquai tout d'un coup ma bouche auprès de la serrure, & je lui dis : ma chere mere, vous n'avez rien à craindre; c'est moi! c'est moi-même qui vous suis si redevable de vos bontés, & qui vous demande la permission d'entrer. Elle reconnut ma voix & ouvrit la porte sur le champ: Elle me reçut avec une tendresse vraiment maternelle, qu'elle manifesta par les pleurs qu'elle laissa tomber, malgré la crainte qu'elle avoit que je ne fusse découvert; car elle étoit informée de tout ce qui étoit arrivé entre Narcissa & moi, de la propre bouche de cette chere captive. Quand je lui expliquai le motif de mon voyage, qui n'étoit autre que le desir de voir l'objet de mon amour avant de quitter le Royaume, afin que je pusse en personne la convaincre de la nécessité dans laquelle j'étois de la quitter, lui faire voir les avantages qui probablement en résulteroient, lui répéter les sermens d'une constance éternelle, & jouir d'un tendre embrassement à notre séparation. Sophie me dit que Narcissa, après son retour de Bath, avoit été si exactement veillée, que personne, excepté un ou deux domestiques

dévoués à ſon frere, ne pouvoient lui parler; que quelque tems après, cependant, on lui accorda un peu plus de liberté, & qu'elle avoit eu la permiſſion de voir de la compagnie; que pendant cette faveur elle étoit venue fort ſouvent dans ſa demeure: mais que depuis elle avoit été trahie par un domeſtique, qui avoit découvert au chevalier qu'il avoit porté une lettre à la poſte qui m'étoit adreſſée; que ſur cette information elle étoit plus veillée que jamais, & que je ne pouvois point la voir, à moins que je ne vouluſſe courir le riſque d'entrer dans le jardin, où elle & ſa ſuivante avoient la permiſſion tous les jours de prendre l'air, & de m'y tenir caché juſqu'à ce que j'euſſe l'occaſion de lui parler, mais que je courrois tant de riſque, qu'aucun homme dans ſon bon ſens ne voudroit l'entreprendre. Je réſolus de ſuivre mon projet, quelque hazardeux qu'il fût, malgré tous les raiſonnemens de madame Sophie, les pleurs & les prieres de Strap, qui me conjura à genoux d'avoir plus d'égards pour moi auſſi bien que pour lui: les remarques qu'il me fit, que je cherchois une mort preſque certaine, & d'une façon ſi téméraire, tout cela fut inutile, je fus ſourd à toute autre choſe, ſinon, aux inſpirations de mon amour. Je lui ordonnai de retourner ſur le champ avec les chevaux à l'auberge d'où nous

étions partis ; il refusa absolument de me quitter ; je lui représentai que si nos chevaux demeuroient où ils étoient jusqu'au jour, ils seroient sûrement découverts, & que tout le pays en seroit allarmé. Sur cette représentation, il prit congé de moi avec un véritable chagrin peint dans les yeux ; il baisa ma main, & s'écria en pleurant : Dieu sait si je vous reverrai jamais. Madame Sophie voyant que j'étois sourd à ces raisonnemens, me donna ses avis pour me comporter dans l'exécution de mes projets, & après m'avoir persuadé de prendre un peu de rafraîchissement, elle me donna un lit & me laissa reposer. Le lendemain matin je me levai de bonne heure, & étant armé d'une paire de pistolets chargés & d'un couteau de chasse, je fus derriere le jardin du chevalier, je grimpai par dessus la muraille, & suivant l'avis de madame Sophie, je me cachai dans des petits buissons touffus, à côté d'un bosquet qui étoit proche d'une muraille assez éloignée de la maison, où, suivant ce que madame Sophie m'avoit dit, ma maîtresse alloit fréquemment. Je m'y tins caché depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans voir une créature humaine ; à la fin j'apperçus approcher deux femmes, que je reconnus bientôt, par les palpitations de mon cœur, pour Narcissa & mademoiselle Villiams : Je ressentis la plus

forte agitation de l'ame à leur vue, & me doutant bien qu'elles se reposeroient dans le bosquet, je m'y glissai sans être apperçu, & je mis sur une table de pierre mon portrait en mignature que j'avois fait faire à Londres dans le dessein de le laisser à Narcissa avant que de partir : Je l'exposai de cette façon pour la prévenir avant de me voir; je craignis que sans cela mon apparition soudaine ne fît un trop grand effet sur mon amante ; & je me retirai ensuite dans le buisson, d'où je pouvois entendre leurs discours, & me montrer quand il en seroit tems. Comme elles s'avançoient, j'apperçus un air mélancolique répandu sur le visage de Narcissa, mêlé d'une douceur si grande, qu'à peine pus-je m'empêcher de voler dans ses bras, & de recueillir les pleurs qui tomboient en abondance de ses yeux. Ainsi que je l'avois prévu, elle entra dans le bosquet, & ayant apperçu quelque chose sur la table elle le prit. Elle n'eût pas plutôt jetté les yeux sur mes traits, qu'étonnée de la ressemblance elle s'évanouit en s'écriant, ô Ciel! Sa confidente, alarmée de cette exclamation, regarda le portrait, & frappée de la ressemblance s'écria : ce sont les véritable traits de M. Random! Narcissa s'étant un peu remise dit; sûrement quelqu'ange l'a apporté ici pour me servir de soulagement dans mon affliction; je le

remercie de ce bienfait, & je le conſerverai comme le plus cher objet de mes ſoins. En diſant cela, elle le baiſa avec une ardeur ſurprenante; elle verſa un torrent de larmes, & elle mit cette figure charmante dans ſon beau ſein. Transporté de cette marque de tendreſſe, j'étois prêt à me jeter à ſes pieds, quand mademoiſelle Williams, dont la réflexion étoit moins engagée que celle de ſa maitreſſe, obſerva que le portrait ne pouvoit point avoir été tranſporté là de lui-même, & qu'elle ne pouvoit point s'empêcher de penſer que je n'étois pas bien éloigné de là. L'aimable Narciſſa répondit, Dieu l'en préſerve : car quoique rien dans l'univers ne pût me faire plus de plaiſir que d'avoir ſa converſation pendant un inſtant dans un endroit convenable, je renoncerois plutôt à l'abandonner pour toujours que de le voir ici, où ſa vie ſeroit expoſée à tant de dangers. Je ne pus plus retenir les tranſports de ma paſſion, & ſortant de ma retraite, je me préſentai devant elle : elle fit un cri terrible, & s'évanouit dans les bras de ſa compagne. Je volai vers le treſor de mon ame, je la ſaiſis entre mes bras, & par la chaleur de mes baiſers je lui rendis la vie. Je ſouhaiterois être doué de l'expreſſion de Raphaël, des graces du Guide, de la touche magnifique du Titien &c. afin de pouvoir repréſenter la douce tendreſſe, le ſage raviſſement, & cette pu-

deur ingénue qui étoit répandue ſur ſon viſage, lorſqu'elle ouvrit les yeux en me regardant, & qu'elle prononça, ô Ciel! c'eſt vous!

Je crains d'avoir extrêmement abuſé de la patience du lecteur, avec les particularités de cet amour, ſur leſquelles je l'avouerai, je n'ai pu m'empêcher d'être un peu trop circonſtancié. Briſons court ſur la converſation, durant laquelle je convainquis ſa raiſon, quoique je ne puſſe point appaiſer les triſtes préſages de ſon amour, par rapport au long voyage & aux dangers que j'aurois à ſouffrir. Lorſque nous eûmes fait nos lamentations ſur notre mauvais deſtin, & renouvellé nos vœux réciproques, mademoiſelle Viliams nous fit voir la néceſſité qu'il y avoit de nous ſéparer : jamais, certainement, Amans ne ſe ſont ſéparés avec autant de répugnance & de chagrin : Je ſuis obligé de tirer un voile là-deſſus, & d'obſerver que je retournai pendant l'obſcurité de la nuit à la maiſon de mademoiſelle Sophie Sagely, qui fut comblée de joie en apprenant mon ſuccès : Elle s'oppoſa au tumulte de mon chagrin avec tant de force & de raiſon, que mon eſprit regagna en quelque façon ſa tranquillité; & après avoir forcé cette bonne dame à recevoir une bourſe de vingt guinées, comme une marque de ma reconnoiſſance & de mon eſtime, je pris congé d'elle; je fus à pied

à l'auberge, où mon arrivée délivra mon bon ami d'une affreuse crainte.

Nous montâmes à cheval sur le champ, & nous arrivâmes le matin à Douvres, où je trouvai mon oncle extrêmement inquiet de mon absence : il avoit déjà reçu ses dépêches, & il auroit été obligé de partir au premier vent favorable, soit que j'eusse été sur le Vaisseau ou non.

Quand nous fûmes sortis du canal, & que nous étions à environ deux cent lieues de la terre, le Capitaine m'ayant appelé à part dans son cabinet, me dit que maintenant, qu'il en avoit la permission par ses instructions, il alloit me découvrir l'intention & la destination de notre voyage. Notre vaisseau, dit-il, est destiné pour la Guinée, où nous échangerons une partie de notre charge contre des Esclaves & de la poudre d'or; nous transporterons de là nos Négres à *Buenos-Ayres*, dans la nouvelle Espagne, où, en vertu des passe-ports de notre Cour & de celle d'Espagne, nous disposerons des autres marchandises qui restent dans notre Vaisseau contre de l'argent, par le moyen du patron du Vaisseau, qui connoît parfaitement la côte du pays & la langue des habitans. Ayant été ainsi instruit du secret de notre expédition, j'empruntai une Grammaire Espagnole, un Dictionnaire, & quelqu'autres livres dans la même langue, que j'étu-

diai avec tant d'application, qu'avant que nous fussions arrivés dans la nouvelle Espagne, j'étois en état de me faire entendre dans cette langue. Lorsque nous fûmes arrivés sous la ligne, j'ordonnai à tout l'équipage du Vaisseau de se faire saigner & purger, après avoir souffert moi-même la même opération, afin de prévenir ces fievres dangereuses auxquelles ceux du Nord sont sujets par rapport aux climats chauds, & j'ai raison de croire que cette précaution ne fut pas inutile, car nous ne perdîmes qu'un homme.

Il y avoit environ cinq semaines que nous étions en mer, lorsque nous découvrîmes un grand Vaisseau qui avoit le vent sur nous, & qui nous poursuivoit à toutes voiles, portant pavillon de France; mon oncle ordonna tout pour le combat: tandis que chacun étoit occupé à s'acquitter de ses ordres, Strap vint sur le premier pont, tremblant, paroissant extrêment troublé, & avec une voix à demi étouffée par la crainte; il demanda si nous étions en état de résister au Vaisseau qui nous poursuivoit. Ayant observé sa consternation, je lui dis, quoi! êtes vous effrayé, Strap? Effrayé, répondit-il, non, non, de quoi voudriez-vous que je fusse effrayé, Dieu merci j'ai une conscience nette; mais je crois qu'il y aura un combat sanglant, & je souhaiterois que vous

n'euffiez pas befoin d'un fecond à panfer les bleffés. Je compris dans l'inftant à quoi il vifoit. Ayant informé le Capitaine de fa fituation, je le priai de permettre qu'il defcendit avec moi & mes garçons. Mon oncle fut fcandalifé de fa pufillanimité; il me dit de le faire defcendre fur le champ, afin que fa crainte ne fe répandit point parmi l'équipage du Vaiffeau: là-deffus, je dis au pauvre dépenfier, que je l'avois demandé pour m'aider, & que je le priois d'aller avec mes garçons pour accommoder les inftrumens & les ligatures. Nonobftant la fatisfaction qu'il reffentoit à cette nouvelle, il affecta quelque répugnance à quitter le premier pont, & dit qu'il efperoit que je ne m'imaginois point qu'il ne fatisfît à fon devoir; car il fe croyoit auffi bien préparé pour la mort qu'aucun homme qui fut fur le Vaiffeau, fans m'en excepter & le capitaine. Je fus un peu indigné de fon affectation, &, afin de punir fon hypocrifie, je l'affurai qu'il pouvoit choifir, ou de defcendre avec moi, ou de refter fur le tillac pendant le combat. Allarmé de mon indifférence, il répondit, hé bien, pour vous obliger je defcendrai; mais fouvenez-vous que c'eft plutôt par rapport à vous qu'à caufe de moi. En difant cela il difparut comme un éclair fans attendre ma réponfe. Déjà nous commençions à obferver la rangée de canons du Vaiffeau en-

nemi qui nous pourſuivoit ; cette découverte fit un effet évident ſur l'équipage, qui ne faiſoit aucun ſcrupule de dire que nous ſerions mis en pieces, & que ſi quelqu'un d'eux perdoit le bras ou la jambe, il faudroit qu'il demandât l'aumône pendant le reſte de ſa vie. Le capitaine appercevant ce découragement, ſe préſenta au milieu de l'équipage, & leur parla ainſi. Mes chers enfans, prenez courage, je ſuis depuis trente ans ſur mer, & je n'ai point encore vu de matelots Anglois avoir peur. Peut-être que vous croyez que je veux vous expoſer par l'eſpérance du gain. Qui croit que je penſe ainſi, ſe trompe terriblement, car toute ma charge eſt aſſurée; de ſorte qu'en cas que je ſois pris, ma perte ne ſera pas grande : l'ennemi paroît plus fort que nous, il eſt vrai ; hé bien ! un heureux haſard ou notre adreſſe ne peuvent-ils point faire tomber leurs mats, & nous faire venir à bout par ce moyen d'eux ; ſi nous les trouvons trop forts pour nous, hé bien, nous nous rendrons à la fin. Si quelqu'un eſt bleſſé pendant le combat, je lui promets, parole de marin, de lui faire une récompenſe ſelon ſa perte ; ainſi, vous autres qui êtes des lâches, des indolens & des chiens de pareſſeux, retirez-vous & allez vous cacher dans la cantine ; quant à vous autres, qui êtes de braves compagnons, demeurez à côté de moi, & donnons une

décharge pour l'honneur de l'ancienne Angleterre. Cette harangue élégante entroit si bien dans la disposition de ses Auditeurs, que tous prirent leurs chapeaux & les faisoient voltiger sur leur tête ; ils saluerent leur capitaine avec des cris de joie ; là-dessus, il envoya chercher deux barils d'eau-de-vie, & en ayant fait boire deux verres à chaque homme, ils s'en furent dans l'endroit qui leur étoit destiné, en attendant avec impatience le mot de commandement ; je puis dire à l'honneur de mon oncle, que dans toute cette disposition il se comporta avec la plus grande intrépidité. L'ennemi s'étant approché, mon oncle étoit prêt de faire une décharge de tous ses canons, lorsque le prétendu François, changeant de couleur, fit paroître l'Angloise, & tira un coup de canon : ce fut un événement des plus réjouissans pour le capitaine Bouling, qui tira aussi un coup de canon ; là-dessus l'autre vaisseau envoya sa Chaloupe ; nous apprîmes que c'étoit un Vaisseau Anglois de trente canons, & celui qui le commandoit se trouva être un ancien camarade de mon oncle. Il fut si ravi de cette rencontre, qu'il fut sur le champ pour le voir ; ce capitaine fut surpris à son tour, le retint à dîner, & nous envoya chercher le Patron du Vaisseau & moi ; comme ce Vaisseau étoit couvert de lys, & parfaitement déguisé, pour mieux tromper l'ennemi,

il ne fut pas surprenant que mon oncle se fut laissé tromper. Après avoir demeuré une journée sur ce Vaisseau, nous fumes obligés de le quitter, son cours étant différent du nôtre.

En moins de quinze jours nous apperçumes la Guinée, proche l'embouchure de la riviere de *Gambra*, & en moins de six mois nous échangeâmes la plus grande partie de notre charge, & nous achetâmes quatre cent Négres. Les marchandises que j'avois furent particulierement changées contre de la poudre d'or. Après cela nous quittâmes le Cap Noir, & arrivâmes à la riviere de la Plata en six semaines. Ayant produit notre passe-port au Gouverneur Espagnol, nous fûmes reçus avec beaucoup d'affabilité, & nous eumes bientôt vendu nos Esclaves.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Roderik & son oncle sont invités à aller à la campagne d'un Seigneur Espagnol, où ils trouvent un Gentilhomme Anglois, & où Roderik fait une heureuse découverte. Ils quittent Buenos-Ayres, *& arrivent a la Jamaïque.*

LORSQUE nous fûmes délivrés de nos Négres, qui nous avoient beaucoup occupé depuis que nous avions quitté la côte de Guinée, je commençai à me réjouir & à respirer avec plaisir l'air pur du Paraguay; cette partie est le pays le plus agréable de toute l'Amérique, & elle s'est acquise à cause de la bonté de son climat le nom de *Buenos-Ayres*. C'est dans cet endroit délicieux que je m'occupai entiérement à penser à ma chere Narcissa, dont l'image étoit toujours présente à mon esprit, & dont les charmes me sembloient tellement augmenter par l'absence, qu'elle se présentoit à mon imagination beaucoup plus engageante que jamais. Je calculai les profits de mon voyage, qui se trouverent monter beaucoup plus que je ne m'y étois attendu; je résolus d'acheter quelque emploi lorsque je serois arrivé en Angleterre, & que, si je trouvois le chevalier toujours contraire à mon amour,

j'épouserois sa sœur en cachette ; &, en cas que nous eussions de la famille, de me fonder sur la générosité de mon oncle, qui possédoit déjà beaucoup d'argent.

Pendant que j'occupois mon esprit dans ces agréables idées, & dans la douce espérance de posséder Narcissa, nous étions parfaitement bien reçus par la noblesse Espagnole, qui faisoit tous les jours des parties de plaisir pour nous amuser. Parmi ceux qui signaloient leur politesse envers nous, il y avoit Don Antonio de Ribera, jeune Gentihomme très-aimable, avec qui j'avois contracté une amitié particuliere ; il nous invita un jour à sa maison de campagne, & pour nous y exciter davantage, il nous promit de nous procurer la compagnie d'un Seigneur Anglois, qui s'étoit établi dans cet endroit depuis plusieurs années, & qui s'étoit acquis toute l'estime & l'honneur de la Province par son affabilité, son esprit & son mérite.

Nous aceptâmes son invitation & nous partîmes pour sa campagne ; il n'y avoit pas une heure que nous y étions quand la personne dont il nous avoit parlé si avantageusement y arriva : il avoit une taille majestueuse, parfaitement bien proportionnée ; on ne pouvoit le voir sans lui marquer du respect, & il paroissoit avoir quarante ans ; les traits de son visage s'étoient faits à une réserve & gravité, qui, en d'au-

tres endroits, seroient regardés comme les effets de la mélancolie. Mais il paroissoit l'avoir contractée par son commerce avec les Espagnols, qui sont particuliérement remarquables par cette sévérité de visage : ayant appris de Don Antonio que nous étions de son pays, il nous salua tous avec beaucoup d'affabilité, & fixant les yeux sur moi, il jetta un grand soupir.

J'avois été frappé d'un profond respect pour lui, lorsqu'il parut dans la chambre ; & je n'eus pas plutôt apperçu cette marque de son chagrin, qui s'adressoit pour ainsi dire d'une façon particuliere à moi, que mon cœur prit part à sa peine ; je sympatisois involontairement avec son cœur & je soupirois de mon côté. Après en avoir demandé la permission à notre Hôte, il nous parla en Anglois ; il nous marqua sa satisfaction de voir tant d'Anglois dans un pays si éloigné, & demanda au Capitaine, qui avoit pris le nom de *signor Thomas*, de quelle partie de la grande Bretagne il étoit parti, & pour où il étoit destiné. Mon oncle lui dit que nous étions partis de la Tamise, & que nous étions destinés pour le même endroit, par la voie de la Jamaïque, où nous avions intention de prendre une charge de sucre.

Après avoir conversé là-dessus, & sur l'état de la guerre en Europe, il nous apprit qu'il desireroit extrêmement de voir

ſon pays natal ; qu'en conſéquence , il avoit déjà fait paſſer en Europe la plus grande partie de ſes biens, par le moyen des Hollandois & des Portugais , & qu'il s'embarqueroit volontiers avec ce qui lui reſtoit dans notre vaiſſeau, pourvu que le capitaine y conſentît; mon oncle lui répondit avec beaucoup de prudence, que, quant à lui, il ſeroit ravi d'avoir ſa compagnie, s'il pouvoit obtenir le conſentement du gouverneur, ſans lequel il n'oſeroit le recevoir dans ſon vaiſſeau, quelque inclination qu'il eût à l'obliger. Ce gentilhomme approuva ſa diſcrétion , & lui dit qu'il n'auroit aucune difficulté d'obtenir le conſentement du gouverneur, qui étoit ſon bon ami, & il fit paſſer la converſation ſur un autre ſujet.

Je fus ravi d'apprendre ſon intention, & je m'intéreſſois déjà tellement en ſa faveur, que je me ſerois cru très-malheureux, s'il n'avoit pas pu venir avec nous : pendant le cours de notre converſation, il me regardoit avec un attachement ſi peu ordinaire, que je reſſentis du penchant pour lui; lorſqu'il parloit, j'écoutois avec une attention mêlée de reſpect : la dignité de ſa perſonne me rempliſſoit d'admiration & d'affection; en un mot, les mouvemens de mon ame , en préſence de cet étranger, étoient inexprimables & extraordinaires.

Après qu'il eut paſſé la moitié du jour

avec nous, il prit congé, en disant au capitaine Thomas, qu'il l'envoieroit voir de sa part dans peu : il ne fut pas plutôt parti, que je fis mille questions touchant ce gentilhomme. Dom Antonio ne put me donner d'autre satisfaction, si ce n'est que son nom étoit Dom Rodrigues; qu'il vivoit avec eux depuis quinze ou seize ans, qu'il passoit pour riche, & qu'on le soupçonnoit d'avoir été malheureux dans sa jeunesse, parce qu'il paroissoit extrêmement mélancolique lorsqu'il avoit commencé à habiter avec eux; que personne n'avoit osé lui demander la cause de son chagrin, crainte que la récapitulation de ses malheurs ne lui causât quelque peine.

Je fus saisis d'un desir surprenant de savoir les particularités de sa vie & de ce qui lui causoit quelque chagrin ; je ne pus jouir d'une heure de repos pendant toute la nuit, à cause de l'inquiétude où j'étois au sujet de son histoire, que je résolus d'apprendre, s'il étoit possible. Le lendemain, pendant que nous étions à déjeuner, trois mules richement caparaçonnées arriverent de la part de Dom Rodrigues, qui nous prioit, aussi-bien que Dom Antoine, de l'àller voir à sa maison. Ce fut une nouvelle des plus agréable pour moi ; nous montâmes sur les mules qu'il nous avoit envoyées, & nous arrivâmes à sa maison avant neuf heures ; nous fumes traités splendidement par ce

généreux étranger, qui paroiſſoit toujours avoir une attention particuliere pour moi; &, après le dîner, il me fit préſent d'une bague, où il y avoit une très-belle améthyſte, pierre précieuſe qui ſe trouve dans le pays même; il me dit en même tems qu'il avoit eu autrefois le bonheur d'avoir un fils, qui, s'il vivoit, ſeroit à peu près de mon âge. Cette obſervation, prononcée avec un profond ſoupir, fit palpiter mon cœur avec violence; une foule d'idées confuſes s'emparerent de mon imagination : tandis que je tâchois de les chaſſer, mon oncle s'apperçut de ma diſtraction, & me frappant ſur l'épaule, il dit, êtes-vous endormi, Rory? Je n'eus pas le tems de lui répondre; Dom Rodrigues jetant ſur moi des regards curieux & attentifs, s'écria : Dites-moi, je vous prie, Capitaine, quel eſt le nom de ce jeune homme; Monſieur, lui répondit mon oncle, il ſe nomme RODERIK RANDOM. Grand Dieu! s'écria l'étranger, d'un air étonné! & ſa mere, qui étoit-elle? Sa mere, répondit le capitaine, on la nommoit CHARLOTTE BOULING. O! Ciel plein de bonté, s'écria Dom Rodrigues, en ſe levant de table avec précipitation, & me ſerrant dans ſes bras : mon fils, mon cher fils, eſt-ce bien vous que je retrouve? eſt-ce bien vous que je tiens dans mes bras, après vous avoir perdu ſi long-tems, ſans eſpoir de vous revoir jamais? A ces mots il

laissa aller sa tête sur mon épaule, & répandit un torent de larmes. Le pouvoir de la nature opéroit cependant avec force dans mon cœur. J'étois transporté d'étonnement & de tendresse; & tandis qu'il me tenoit embrassé, j'arrosai son visage de mes pleurs. L'agitation de son ame l'empêcha pendant quelque-tems de pouvoir prononcer un seul mot; enfin il s'écria, ô providence impénétrable! ô bonté infinie! j'adore tes volontés toutes puissantes. O ma chere Charlotte! Il me reste donc encore un gage de notre amour! en même-tems il se jetta à genoux, &, élevant les yeux & les mains vers le ciel, il resta quelques minutes en extase; je me mis dans la même posture, & je remerciai Dieu de l'heureuse rencontre qu'il me procuroit, après quoi je rendis mes devoirs à mon pere, & lui demandai sa bénédiction. Il m'embrassa de nouveau avec une tendresse inexprimable, & ayant prié le ciel de me protéger, il me fit lever, & me présenta comme son fils à toute la compagnie, que cette scène attendrit jusqu'aux larmes. Mon oncle ne manqua pas de faire paroitre son bon naturel & la joie qu'il sentoit au fond du cœur, & frappant dans la main de mon pere, il s'écria: frere Random, en vérité je suis charmé de vous voir. Dieu soit loué de cette heureuse rencontre. Dom Rodrigues apprenant qu'il étoit son beau-frere, l'embrassa avec beaucoup d'a-

mitié, & lui dit; quoi! vous êtes le frere de ma chere Charlotte? Hélas, épouse malheureuse!..... Mais pourquoi la pleurer? Nous nous rejoindrons bientôt pour ne plus nous séparer. Soyez le bien venu, mon frere; & vous, mon cher fils, le bonheur de vous trouver me transporte de plaisir. Voici pour moi un grand jour de réjouissance. Il faut que mes amis & mes domestiques prennent part à ma satisfaction.

Mon pere envoya chez tous les gentilshommes du voisinage, pour leur apprendre cet heureux événement, & donna ses ordres pour leur faire une grande fête. Pour moi, j'étois agité de sentimens si tumultueux, dans une occasion aussi imprévue, que j'en tombai malade; la fiévre me prit, & en moins de trois heures je tombai en délire, de sorte que l'on suspendit les préparatifs, & la joie de toute la maison se changea en chagrin & en désespoir. On appela aussi-tôt les médecins; je fus saigné au pied abondamment; on me baigna les jambes dans une décoction d'herbes odoriférantes, & au bout de dix heures de délire, j'eus une sueur abondante qui me tira d'affaire. Le lendemain il ne me resta plus de ma maladie qu'une foiblesse, qui ne m'empêcha point cependant de me lever. Pendant le cours de cette fiévre, que l'on appelle éphémere, à cause du terme de sa durée, mon pere ne quitta pas d'un instant

le chevet de mon lit. Il me présentoit lui-même, avec les soins les plus attentifs, les remedes que les médecins avoient ordonnés; & le capitaine Bouling s'empressoit à me rendre les mêmes services. Je ne fus pas plutôt entiérement quitte de ma maladie, que je songeai à mon bon ami Strap, & prenant la résolution de lui apprendre la bonne fortune qui venoit de m'arriver, je dis à mon pere, sans entrer dans aucun détail, que j'avois eu des obligations infinies à ce fidele compagnon. Je lui demandai comme une grace, de vouloir bien l'envoyer chercher, sans lui rien dire de plus, parce que j'étois bien aise de l'informer moi-même de mon bonheur.

Mon pere y consentit à l'instant; on dépêcha donc un exprès au vaisseau, avec une mule, & le capitaine lui donna ses ordres pour faire venir Strap. Ma santé étant alors rétablie, & le tumulte de mon ame un peu appaisé, je commençai à gouter l'état présent de ma fortune, & à réfléchir sur les avantages qui devoient m'en revenir. Mais comme l'idée de ma chere Narcissa entroit toujours pour beaucoup dans le systême de félicité que je me proposois, je m'entretins avec plaisir de l'espérance de pouvoir un jour la posséder, dans un état qui ne fût pas capable de la faire rougir, mais conforme à celui qui étoit dû à sa naissance & à ses qualités personnelles. Comme on

m'avoit souvent entendu prononcer son nom dans le fort de mon délire, mon pere se douta qu'il y avoit une liaison intime entr'elle & moi; ayant apperçu la boëte qui enfermoit son portrait, par le moyen d'un ruban qui étoit sur mon sein, il ne douta point que ce ne fût la copie de mon aimable maîtresse : mon oncle le confirma dans sa conjecture ; il lui dit que c'étoit le portrait d'une jeune Dame que j'avois promis d'épouser. Allarmé de cette découverte, Dom Rodrigues saisit la premiere occasion pour me faire des questions, touchant les circonstances de mon intrigue; je lui racontai tout avec sincérité; il approuva ma passion, & me promit de faire son possible pour sa réussite. Quoique je n'eusse jamais douté de sa générosité, je fus transporté de son discours, & me jettant à ses pieds, je lui dis qu'il avoit maintenant achevé mon bonheur; car, sans la possession de Narcissa, j'aurois été misérable au milieu de tous les plaisirs de la vie : il me releva avec un sourire où la tendresse paternelle étoit peinte; il dit qu'il connoissoit ce que c'étoit que l'amour; & il observa que s'il avoit été aussi tendrement aimé de son pere que je l'étois par lui, il n'auroit peut-être pas sujet maintenant. Il fut interrompu alors par un soupir, les pleurs coulerent abondamment de ses yeux. Il supprima bientôt ce que lui dictoit son chagrin, pour me demander l'histoire

de ma vie, que mon oncle lui avoit dit être ſurprenante. Je lui racontai mes aventures les plus eſſentielles : il les écouta avec une attention mêlée d'étonnement, faiſant appercevoir de tems en tems les différens changemens par leſquels mes diverſes ſituations pouvoient affecter ſon cœur ; & quand j'eus fini, il bénit Dieu de toutes les adverſités que j'avois ſouffertes, parce que, dit-il, comme elles augmentoient l'eſprit & le jugement, elles rendoient le cœur meilleur, fortifioient le tempérament, & rendoient un jeune homme propre à s'acquitter des devoirs de la vie, & à en jouir comme il faut, beaucoup mieux que l'éducation & les richeſſes ne pourroient l'apprendre.

Quand j'eus ainſi ſatisfait ſa curioſité, je lui découvris l'envie que j'avois d'entendre les particularités de ſon hiſtoire ; il me ſatisfit en commençant par ſon mariage, & continuant juſqu'au jour qu'il avoit diſparu, comme je l'ai raconté dans la premiere partie de mon hiſtoire ; la vie m'étant à charge, pourſuivit-il, & né pouvant plus vivre dans un endroit où chaque objet me rappeloit le ſouvenir de cette chere Charlotte, que j'avois perdu par la barbarie d'un pere dénaturé, je pris congé de vous, mon cher fils, lorſque vous ne faiſiez que commencer de naître, le cœur plein d'un chagrin inexprimable, ne ſoupçonnant point que la cruauté de mon

pere ne se fût étendue jusque sur mon innocent orphelin ; je partis donc à minuit, & sans y réfléchir beaucoup, je me transportai au port le plus proche ; je montai le lendemain matin sur un vaisseau qui étoit destiné pour la France, & nous partîmes le même jour ; notre vaisseau aborda à Dieppe ; je fus assez heureux pour y rencontrer un Comte, que j'avois connu anciennement dans mes voyages, & je fus avec ce Seigneur à Paris ; par sa protection je fus nommé Gouverneur d'un jeune Seigneur, que j'accompagnai à la cour d'Espagne, où nous demeurâmes une année ; mon pupille ayant été rappelé par son pere, je fus retenu par un seigneur Espagnol, qui fut quelque tems après nommé vice-roi du Pérou. Il insista pour que je l'accompagnasse en Amérique, où ma religion ne me laissa d'autre moyen de faire ma fortune que le commerce ; il n'y avoit pas long-tems que j'étois entré dans cette nouvelle carriere, quand mon protecteur mourut, & je me trouvai au milieu des étrangers, sans avoir un ami pour me soutenir & me protéger. Pressé par cette considération, je vendis mes effets, & je vins m'établir dans cet endroit, dont le gouverneur étoit intime ami du feu vice-roi, & avoit été nommé par lui. Le ciel a favorisé mes efforts depuis seize ans que j'y demeure, pendant lesquels ma tranquillité n'a jamais été troublée, si

ce n'eſt par le ſouvenir de votre mere, dont j'ai pleuré la mort en ſecret continuellement; les inquiétudes que j'avois ſur votre ſort, ajoutoient encore à ma douleur, n'en ayant jamais pu rien apprendre, nonobſtant toutes les perquiſitions que j'ai faites, par le moyen des amis que j'ai en France; ils ne m'ont pu donner d'autre nouvelle, ſi ce n'eſt que vous en étiez parti il y a environ ſix ans, & qu'on n'avoit plus entendu parler de vous. Cette information ne put me ſatisfaire, & quoique je n'euſſe que de bien foibles eſpérances de vous retrouver, j'avois réſolu de vous aller chercher moi-même; dans ce deſſein, je remis en Hollande la valeur de vingt mille livres ſterlings, & j'en poſſédois encore cinquante mille, avec leſquelles j'avois intention de m'embarquer ſur le vaiſſeau du capitaine Bouling, avant que je découvriſſe les coups étonnans de la providence, qui, comme je crois que vous en êtes aſſuré, n'ont point changé mon intention.

Mon pere nous ayant fait ainſi une eſquiſſe de ſa vie, il ſe retira, afin d'aller relever Dom Antonio, qui faiſoit les honneurs de la maiſon, pendant qu'il nous parloit; je venois de m'habiller, dans l'intention de paroître parmi les conviés, lorſque Strap arriva du vaiſſeau.

Il ne fut pas plutôt entré dans le grand appartement où j'étois, & n'eut pas plutôt vu

la magnificence de mon habit qu'il perdit la parole d'étonnement, & se mit à regarder en silence les objets qui l'entouroient. Je le pris par la main, je lui dis que je l'avois envoyé chercher pour être témoin de mon bonheur & pour le partager avec lui; j'ajoutai que j'avois trouvé mon pere. A ces mots il parut extrêmement surpris, & après avoir continué quelques minutes, les yeux & la bouche tout ouverts, il s'écria, ah! ah! je me doute ce que c'est; consolez-vous, pauvre Narcissa, & quelques autres personnes aussi, consolez-vous. O Dieu, qu'est-ce que l'amour, Dieu nous protege! Toutes nos prieres & nos protestations aboutissent elles à ceci? Quoi! vous avez fixé votre habitation dans ce pays éloigné? Que Dieu vous bénisse, je vois qu'il faut que nous nous séparions à la fin, car je ne laisserois pas ma carcasse si loin de ma patrie, pour toutes les richesses de l'univers; il se mit à faire plusieurs sanglots & beaucoup de grimaces; je le détrompai cependant, par rapport à Narcissa & sur ma future demeure dans le Paraguay; je l'informai aussi briévement que je pus du grand événement qui m'étoit arrivé. Jamais ravissement n'a été exprimé plus comiquement que dans la conduite de ce digne ami; il cria, pleura, éclata de rire, siffla, chanta & dansa tout en même-tems. Son transport étoit à peine passé lorsque mon pere entra, qui n'eut pas

plutôt appris que c'étoit Strap, qu'il le prit par la main, en disant : c'est donc cet honnête homme qui a eu tant d'amitié pour vous dans votre misere. Vous êtes le bien venu dans ma maison; je mettrai bientôt mon fils en état de vous récompenser de vos bons offices ; cependant, venez avec nous, & partagez le repas qui est servi. Quoique la joie eût mis Strap extrêmement hors de lui-même, il ne voulut jamais accepter l'honneur qu'on lui faisoit; & s'écria, Dieu m'en préserve! je connois ma bassesse, vous m'excuserez, Monsieur; & Dom Rodrigues appercevant sa modestie invincible, il le recommanda à son maître d'hôtel, afin qu'il fût traité avec toute sorte de respect; tandis qu'il me mena dans une vaste salle, où je fus présenté à une nombreuse compagnie, qui me combla de complimens & de caresses, & qui félicita mon pere dans des termes qu'il ne me conviendroit pas de répéter.

Sans spécifier les particularités de notre repas, qu'il me suffise de dire qu'il étoit en même tems extrêmement délicat & somptueux, & que les réjouissances durerent deux jours : après quoi Dom Rodrigues mit ordre à ses affaires : il convertit ses effets en argent & en or, il visita & prit congé de tous ses amis, qui furent sensiblement touchés de son départ, & qui m'honorerent de présens considérables; étant arri-

vés à bord du vaisseau de mon Oncle, nous sortîmes de la riviere de la Plata au premier vent favorable, &, au bout de deux mois, nous arrivâmes sains & saufs, & entrâmes à Kingston dans l'isle de la Jamaïque.



CHAPITRE XXVII.

Autre heureuse découverte que fait Roderik. Il part pour l'Europe ; il arrive en Angleterre, & se rend à Sussex ; il parle à Madame Sophie, qui l'informe que Narcissa est à Londres. En passant par Cantorbery, Il rencontre son ancien ami Morguan ; il arrive à Londres, & visite Narcissa. Il introduit son pere auprès d'elle, qui est si charmé de l'esprit & de la beauté de Narcissa, qu'il prend toutes les mesures pour terminer au plutôt leur mariage.

COMME nous avions quelques jours à rester à Kingston, le contre-maître & moi fûmes voir un de ses amis, qui demeuroit dans une bourgade enclavée dans les terres, à quelques milles de la ville ; & le soir, en retournant à notre vaisseau, nous avions déjà fait environ un demi mille au clair de la lune, lorsque nous apperçumes un cavalier qui venoit derriere nous ; quand il nous eut atteint, il nous souhaita le bon soir. Cette voix, qui m'étoit extrêmement familiere, n'eut pas plutôt frappé mes oreilles, que, malgré toute ma résolution & ma réflexion, mes cheveux se dresserent, & je fus saisi d'un grand tremblement ; notre contre-maître se mépre-

nant ſur ce qui m'agitoit, me dit de ne rien craindre, & qu'il ne m'abandonneroit pas. Je lui dis qu'il s'étoit mépris ſur la cauſe de mon déſordre ; & m'adreſſant au cavalier, je lui dis : je jurerois par le ſon de votre voix, que vous êtes un de mes amis, ſi je n'étois pas aſſuré qu'il eſt mort. Après une légére pauſe il me répondit ; il y a pluſieurs voix, auſſi-bien que des viſages, qui ſe reſſemblent les unes les autres. Mais, quel étoit, je vous prie, le nom de cet ami ? Je le ſatisfis là-deſſus, & je lui fis un court détail du triſte ſort de Tomſon, mais pas ſans pouſſer des ſoupirs, & répandre bien des pleurs, & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques minutes. La converſation roula enſuite ſur différens ſujets, juſqu'à ce que nous fumes arrivés à une maiſon qui étoit ſur la route : il nous pria avec tant d'empreſſement de nous y arrêter pour nous rafraîchir, que nous ne pumes le lui refuſer. Mais ſi j'avois été allarmé au ſon de ſa voix, quel dut être mon étonnement, quand je découvris par le moyen de la lumiere, que c'étoit le même ami que j'avois tant pleuré ? Ayant apperçu ma confuſion, qui étoit extrême, il me prit dans ſes bras, & me couvrit le viſage de ſes pleurs ; je fus quelque tems ſans pouvoir recouvrer l'uſage de ma raiſon, & tout ſtupéfait de cet événement, avant que de pouvoir parler ; de ſorte que tout ce dont je fus capable fut de lui rendre

ſes embraſſemens, & de mêler les tranſports de ma joie avec les ſiens, tandis que notre contre-maître, pénétré de ce ſpectacle, pleuroit auſſi fort que nous deux, & marquoit la part qu'il prenoit à notre bonheur, en nous embraſſant & en ſautant dans la chambre comme un fou : cela fini, je recouvrai l'uſage de la parole, & je m'écriai, eſt-il poſſible que vous puiſſiez être mon ami Tomſon ? Non certainement; hélas ! il a été englouti par la mer, & je le reverrois maintenant ? Je le couvris encore de mes pleurs. Il eut beaucoup de peine à me convaincre qu'il étoit bien la perſonne que je regrettois, & m'ayant prié de m'aſſeoir & de me remettre, il me promit de m'expliquer pourquoi il avoit diſparu ſubitement du Tonnerre, & comment il étoit venu demeurer dans cet endroit; il m'apprit en peu de mots, que déſeſpéré des mauvais traitemens de notre chirurgien, il avoit pris la réſolution de quitter le vaiſſeau, & que deux matelots ayant été chargés un jour d'aller à terre, il avoit donné à chacun une guinée, pour vouloir bien le mettre dans le vaſe dans lequel ils devoient apporter de l'eau, ce qu'ils avoient exécuté; il avoit joint quelques jours après un autre vaiſſeau Anglois, dont le chirurgien ſe trouvoit par haſard de ſon pays. La route de ce vaiſſeau étoit deſtinée heureuſement pour cette île. Lorſque nous y fumes arri-

vés, poursuivit-il, mon ami voyant que je ne voulois pas retourner en Angleterre, me recommanda à un gentilhomme très-riche, auprès de qui j'ai demeuré depuis ce tems-là en qualité de chirurgien & d'intendant de ses plantations. Mon maître m'a fait marier avec une Dame qui sera fort ravie de vous voir, & de partager ma joie en vous recevant de son mieux : mon maître & sa femme sont maintenant à Kingston, de sorte que je suis actuellement maître de sa maison, & vous pouvez être persuadé que vous serez reçu agréablement; j'espere que vous voudrez bien passer avec moi le reste de la nuit. Le plaisir de revoir mon ami ne me faisoit point appercevoir du tems: mais m'étant rappelé mon pere, & que mon oncle seroit inquiet, je dis à mon ami que je ne pouvois rester ce soir là, mais que le lendemain je le reviendrois voir sûrement.

J'allai donc le lendemain chez lui. Je ferois trop de tort à la délicatesse des sentimens de M. Tomson, en disant simplement qu'il fut ravi de me voir : il ressentit tout ce que l'amitié la plus sensible & la plus désintéressée pouvoit inspirer dans cette occasion; il me présenta à sa femme, qui me parut très-aimable, & douée de tous les sentimens propres à rendre un mari heureux. Comme il ignoroit totalement ma situation présente, il m'offrit de m'aider de

ſa bourſe & de ſa protection. Je le remerciai de ſes intentions généreuſes, & je lui fis part de ma ſituation préſente. Il m'en témoigna ſa joie dans les termes les plus vifs que l'amitié put lui inſpirer, & après avoir exigé de moi que je paſſaſſe deux jours chez lui, il m'accompagna à Kingſton, pour y voir mon pere, & l'inviter à venir à ſa campagne. Dom Rodrigues ne put ſe refuſer aux inſtances de mon ami, & nous allames paſſer une ſemaine chez lui. Sa femme nous y reçut de la façon la plus obligeante, & mon pere fut ſi charmé de la bonté de ſon caractere, qu'il la pria d'accepter une bague de très-grand prix.

J'appris en converſant avec mon ami, que notre ancien capitaine Oakum étoit mort, il y avoit quelques mois, & que l'on avoit trouvé après ſon décès pluſieurs effets qu'il avoit détournés d'une priſe. Comme le Docteur Mackſane étoit ſoupçonné d'avoir été d'intelligence dans ce vol avec le capitaine, on l'avoit arrêté, & il étoit en priſon à Kingſton même. Cet homme, dont l'inſolence avoit forcé Tomſon à quitter le Tonnerre, comme on a vu ci-deſſus, s'étoit trouvé trop heureux d'implorer le ſecours de ce dernier, qui fut aſſez généreux pour le ſoutenir dans la priſon. Je fus ſi touché de la conduite que tenoit mon ami, que je réſolus de l'imiter, & que j'envoyai cinq guinées au Docteur, ſi ſecret-

tement, qu'il ne put jamais connoître son bienfaiteur.

Mon oncle ne fut pas plus de six semaines à charger son vaisseau, par le moyen de Tomson. D'un autre côté, il fit trouver à mon pere des billets sur Londres pour la plus grande partie de ce qu'il possédoit; enfin, il ne laissa échapper aucune occasion de nous rendre tous les services qui dépendoient de lui.

Tout étant prêt, nous prîmes congé de mon ami, & nous fîmes voile pour l'Angleterre, le premier de juin. Il seroit impossible de décrire la joie que nous ressentîmes, lorsqu'au bout de deux mois nous découvrîmes les côtes de notre patrie. Dom Rodrigues resta immobile, & Strap pleura de joie. Pour les matelots, ils acheverent de boire ce qu'il restoit d'eau de vie, en chargeant de bénédictions mon pere qui leur avoit fait quelques libéralités. Ayant abordé à Douvres, nous laissâmes Strap avec le capitaine pour faire décharger nos effets. Je marquai tant d'impatience de voir Narcissa, que mon pere me permit d'aller dans le comté de Sussex, après m'avoir fait promettre de le rejoindre au plutôt à Londres.

Je pris sur le champ la poste, & je fus descendre dans une auberge à trois milles ou environ de la maison du chevalier. Mon amour me sembla redoubler, lorsque je me

vis si près de celle qui en étoit l'objet. Il y avoit dix-huit mois que je ne l'avois vue. Quelle volupté, après une si longue absence, de revoir ce que l'on aime & de le retrouver fidele. J'attendis la nuit pour sortir, & je m'entretins en l'attendant des plus flatteuses espérances. Narcissa m'étoit trop connue pour que je redoutasse quelque inconstance de sa part. Il y avoit cependant des instans où je ne pouvois me défendre d'une certaine crainte. Elle se sera peut-être laissé vaincre, me disois-je, par les importunités de son frere, & aura rendu heureux quelque rival. Peut-être ne viens-je que pour apprendre combien je suis infortuné. J'allois quelquefois plus loin pour m'attrister, & je tremblois d'apprendre sa mort : quelle idée pour quelqu'un qui aime aussi tendrement que je le faisois ! Qu'elle vive, m'écriai-je, fût-ce même pour faire le bonheur d'un autre !

La nuit vint enfin, & je pris le chemin du logis de madame Sophie. Ma crainte redoubloit à mesure que j'en approchois, & lorsque je fus arrivé à sa porte, je restai fort long-tems sans oser frapper. Je le fis cependant enfin, & cette bonne dame n'eût pas plutôt entendu ma voix, qu'elle m'ouvrit, & m'embrassant avec tendresse, me tint pendant un quart d'heure serré dans ses bras sans rien dire. « Au nom de » dieu, ma chere mere, m'écriai-je, dites-

» moi comment ſe porte Narciſſa ? Eſt-
» elle la même que je l'ai laiſſée ? Elle ſe
» porte bien, me répondit madame Sophie :
» elle eſt toujours auſſi belle & encore
» plus à vous que jamais. Tranſporté de
joie à cette nouvelle : La pourrai-je voir
cette nuit, m'écriai-je ? « Hélas ! rien n'eſt
» plus impoſſible, me dit cette bonne
» dame ; il y a bien du changement depuis
» votre départ, & Narciſſa ne demeure
» plus ici, elle eſt à-préſent à Londres.
» Vos eſpérances ſont trompées pour au-
» jourd'hui, mon cher enfant ; mais con-
» ſolez-vous, vous n'en aurez que plus
» de liberté à la voir ; ſon frere ne demeure
» plus avec elle. »

Alors, madame Sophie m'apprit que le chevalier s'étoit marié, il y avoit environ un an, avec Melinde ; que celle-ci avoit ſi bien trouvé le moyen de le détacher de Narciſſa, qu'il n'en avoit preſque plus pris aucun ſoin. Le chevalier, qui étoit dur naturellement, avoit eu d'autant moins de ménagement pour ſa ſœur, qu'elle ne dépendoit plus de lui par la diſpoſition du teſtament de leur pere. Il eût même peut-être ſouhaité qu'elle ſe fût mariée ſans ſon conſentement, pour n'avoir aucun compte à lui rendre de ſa ſucceſſion. L'indifférence de ſon frere, & les traitemens pleins de hauteur de ſa belle ſœur avoient réduit Narciſſa à ſe ſéparer d'eux. Elle avoit d'abord

bord été demeurer avec sa tante, & celle-ci étant morte, & lui ayant fait un legs fort modique, elle étoit allée ensuite établir son séjour à Londres, avec mademoiselle Villiams. » Vous voyez, me dit en finissant
„ madame Sophie, que si vous êtes privé
„ aujourd'hui du plaisir de la voir, c'est
„ une espece de bonheur, puisque ce qui
„ vous prive de ce plaisir est en même
„ tems pour vous une assurance que vous
„ le prendrez dans la suite. Quelle joie,
„ continua-t-elle, ne va pas éprouver cette
„ tendre fille; j'en juge par celle que je
„ ressens moi-même en y songeant? Elle
„ ne pense qu'à vous, elle ne vit que pour
„ vous. En vain, milord Quivervit a-t-il fait
„ tous ses efforts pour vous effacer de
„ son cœur. En vain lui a-t-il voulu faire
„ croire que vous étiez mort, tous ses arti-
„ fices ont été inutiles. Au reste, vous n'a-
„ vez plus à craindre que ce rival vous
„ trouble dans vos amours; il s'est consolé
„ de l'indifférence de Narcissa, en se ma-
„ riant il y a quelques mois. »

Le lecteur jugera aisément des divers mouvemens que ce discours excita dans mon ame. Je ne pouvois concevoir comment le chevalier avoit épousé Melinde, instruit comme il l'étoit de son aventure avec le Barbier. Je fis part de ma surprise à madame Sophie, & je lui demandai comment ces époux vivoient ensem-

ble. On ne peut pas plus mal, me répondit-elle. Le chevalier, laſſé de voir tous les jours ſa femme entourée de nouveaux galans, l'a forcée à venir ſe confiner avec lui dans cette campagne. Leur animoſité mutuelle ſemble y prendre de nouvelles forces, & les choſes ſont aigries entr'eux à tel point, qu'ils ne gardent aucunes meſures, & ſe maltraitent en paroles juſques devant les domeſtiques & les étrangers. Quelquefois même ils vont plus loin, s'il faut en croire ce que l'on dit.

Madame Sophie, pour me donner une preuve de l'amour de Narciſſa, me fit voir la derniere lettre qu'elle en avoit reçue. Elle y parloit de moi dans des termes ſi pleins d'eſtime, de tendreſſe & d'inquiétude, que je ne pus tarder plus long-tems à me procurer le bonheur de la voir. Comme l'affection de madame Sophie étoit partagée également entre Narciſſa & moi, elle me pria, lorſqu'elle me vit réſolu à partir ſur le champ, de me ſouvenir des ſentimens que j'avois, lorſque je m'embarquai. » Mon fils, me dit-elle, je vous „ eſtime trop pour croire que vous veuil- „ lez jamais préjudicier à la tranquillité de „ Narciſſa. Songez qu'en l'épouſant, vous „ la priverez de tout ce qu'elle peut eſpé- „ rer, & qu'elle n'aura plus pour lors que „ vous pour la ſoutenir. » Ma mere, lui répondis-je, » je ſuis touché comme je le

„ dois de vos sages conseils. Je n'avois pas „ besoin de cette preuve pour être con„ vaincu de la droiture de votre ame, & „ que Narcissa vous est chere. Mais ne „ craignez rien; j'épouserai Narcissa, parce „ que je puis le faire à présent sans lui „ nuire. La fortune a changé de face pour „ moi. » Je l'informai alors de la situation de mes affaires, & je pensai la faire mourir de joie, en lui apprenant que mon pere vivoit encore, que je l'avois trouvé, & qu'il approuvoit mon amour. » Il n'est pas » possible, s'écria-t-elle en me baignant le „ visage de larmes! Rien n'est plus vrai, „ lui dis-je, & je puis à présent vous mar„ quer ma reconnoissance pour tous vos ser„ vices. » Je lui proposai de venir demeurer avec nous; mais elle n'accepta point ma proposition, ne pouvant se résoudre à quitter sa cabane solitaire, où elle avoit paisiblement passé son veuvage. Elle remercia Dieu de ce qu'il avoit rempli la prédiction qu'elle avoit faite sur moi la premiere fois qu'elle m'avoit vu, & m'embrassa plusieurs fois en m'appelant son fils. Pour moi, je la regardois avec autant de tendresse & de respect que j'aurois pu en avoir pour ma mere, & je la forçai d'accepter cinquante guinées, me proposant de lui faire tenir une pareille somme tous les ans & de soulager ainsi sa vieillesse. Elle me remercia de ma générosité, & je pris congé d'elle.

Je courus toute la nuit, & j'arrivai, le matin à Cantorbery, où je fus obligé de m'arrêter pour prendre des chevaux frais. Un nouveau plaisir m'y attendoit; c'étoit celui de retrouver mon ancien ami Morguan. En allant à une auberge, je passai devant la boutique d'un Apoticaire, sur laquelle je vis écrit le nom de mon camarade. Je conjecturai qu'il pouvoit être venu s'établir dans cet endroit, & m'étant informé des voisins, j'appris avec plaisir que je ne m'étois point trompé dans ma conjecture. On me dit qu'il avoit épousé depuis peu une veuve, qui lui avoit apporté trois mille livres sterlings. Je fus ravi de cette nouvelle, & comme la boutique n'étoit pas encore ouverte, j'allai en attendant me reposer dans une auberge.

Lorsque j'y revins, je trouvai mon ami occupé à broyer des drogues dans un mortier. Je l'abordai en lui disant: *votre serviteur, M. Morguan.* Il me regardoit, ne me reconnoissant pas d'abord, puis il me répondit: *je suis aussi le vôtre, Monsieur*, & il se remit à broyer ses ingrédiens, sans paroître seulement songer que je fusse devant lui. » Quoi donc, lui dis-je, Mor» guan, avez-vous oublié votre ancien compagnon? « A ces mots il me regarda fixement & s'ecria: » bon Dieu, c'est » mon... sûrement... Non, ce n'est pas » lui... Mais je ne me trompe point. Oui

» sur mon ame, c'est mon ami Randon. »
Il n'eût pas plutôt été assuré que c'étoit moi qu'il jetta par terre le pilon, renversa le mortier, &, passant par-dessus la table, balaya toutes ses drogues avec ses habits. Il se jetta à mon col, & m'embrassant avec beaucoup d'amitié, il me barbouilla de térébenthine & de jaunes d'œufs, qu'il étoit à mêler ensemble lorsque j'arrivai.

Après nos premiers embrassemens, il me raconta ses aventures. Il s'étoit trouvé veuf à son retour de l'Amérique, & il avoit été par le moyen de ses protections nommé chirurgien, d'un Vaisseau de guerre. Il avoit servi en cette qualité pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il eût trouvé à épouser la femme avec laquelle il vivoit. Il me parut extrêmement curieux d'apprendre aussi ce qui m'étoit arrivé; mais, comme ma vie étoit plus chargée d'événemens que la sienne, & que je brulois de voir Narcissa, je lui dis que je ne pouvois lui donner pour le présent cette satisfaction, & je me contentai de lui apprendre succinctement que j'avois retrouvé mon pere, & que j'avois fait par-là une fortune brillante. Je voulois le quitter, en lui promettant de revenir exprès à Cantorbery pour le voir, mais il ne voulut point me laisser partir sans que nous eussions déjeuné ensemble. Il appela au même instant sa femme, à laquelle il me

présenta, & qui me parut une dame extrêmement respectable.

Dans le cours de notre conversation, il me montra en pleurant les boutons de manche que j'avois troqué contre les siens en Amérique; j'en fis autant, & il me parut charmé que j'eusse conservé cette bagatelle en souvenance de lui. Lorsque je l'eus informé du triste état de Mackfane, il parut d'abord être ravi de son accident, mais après s'être un peu remis, il me marqua beaucoup de compassion pour ce malheureux: » Il m'a bien fait du mal, dit-il, » mais je lui pardonne, & que Dieu puisse » aussi avoir pitié de lui. « Il me parut de même fort inquiet pour l'ame du capitaine Oakum, qui, à ce qu'il croyoit, étoit à grincer les dents. J'eus beaucoup de peine à lui persuader que Tomson vivoit encore, & il se mit à m'embrasser de joie, lorsque je lui eus appris, que, non-seulement notre camarade vivoit, mais qu'il étoit de plus dans une situation assez heureuse.

Il fallut enfin nous séparer, & je pris congé de cet honnête Gallois & de son épouse, après leur avoir fait mille protestations d'amitié. Je courus le reste de la journée & une partie de la nuit, au milieu de laquelle j'arrivai à Londres. J'y trouvai mon pere en bonne santé & je lui fis part de tout ce que m'avoit appris Madame So-

phie, & de la résolution où j'étois d'épouser Narcissa sans dot en cas qu'il le trouvât bon. Ce pere indulgent approuva beaucoup mes intentions, & me promit de me mettre à portée de la soutenir d'une façon conforme à son état.

Comme il y avoit trois nuits que je ne m'étois pas couché, & que je me sentois extrêmement fatigué, Don Rodrigues exigea de moi que j'allasse prendre quelque repos. Le lendemain, sur les dix heures du matin, je pris un carosse & me rendis à l'endroit que m'avoit enseigné madame Sophie. Je demandai mademoiselle Villiams qui vint presqu'aussi-tôt. A peine m'eût-elle apperçu, qu'elle fit un cri & se détourna. Je volai entr'elle & la porte, & l'ayant prise dans mes bras, je la fis revenir en l'embrassant, » O Ciel, s'écria-t-elle ! » Quoi, c'est vous M. Random ? ma maîtresse va » mourir de plaisir. Laissez-moi courir lui apprendre votre retour. Non, » lui dis-je, voilà justement ce qu'il » ne faut pas faire trop précipitamment; il » pourroit être dangereux pour elle de me » voir paroître ainsi tout-à-coup, & c'est » pour que vous la prépariez par degrés à » me voir que je vous ai demandée.

Mon amie approuva ma conduite, & me quittant pour aller remplir mes intentions, me laissa abandonné à toute mon impatience. J'entendis enfin quelqu'un descen-

dre l'escalier avec précipitation, & mon cœur reconnut bientôt la voix de ma chere Narcissa. O ciel! est-il possible, disoit-elle? Où est-il? Ces paroles prononcées du ton le plus passionné firent tressaillir mes entrailles, & mon ame fut entiérement troublée, lorsque je vis paroître l'idole de mon cœur. Elle avoit encore sur le visage toute cette candeur, toute cette innocence qui m'avoient tant enchanté; cependant ses traits étoient plus formés & sa beauté s'étoit accrue par ce changement.

Que celui dont l'ame sensible est faite pour éprouver les différentes impressions de l'amour, se mette à ma place: qu'il s'imagine, après une absence de dix-huit mois, retrouver sa maîtresse aussi tendre & encore plus belle qu'il ne l'a quittée, & qu'il dise s'il est possible de goûter un bonheur plus parfait?

Cette aimable fille avoit volé dans mes bras, qu'elle tenoit enlacés dans les siens; mes lêvres étoient collées sur sa bouche, & le tendre feu qui brilloit dans ses yeux m'enflammoit d'amour, tandis qu'une timide rougeur, qui se répandoit sur ses joues, rendoit témoignage à son innocence. « O adorable Narcissa, m'écriai-» je, ô miracle de beauté, d'amour & » d'ingénuité! Je vous tiens enfin dans mes » bras; ni frere, ni rivaux jaloux ne tra-» verseront plus notre bonheur. La for-

» tune s'est enfin déclarée pour moi, &
» je goûte d'avance le plaisir de vous la
» faire partager. «

Narcissa sourit à ces mots d'un sourire charmant; & me jettant un regard où toute sa tendresse étoit peinte; » Quoi ! nous » ne nous quitterons jamais plus, ma chere » ame, à moins que la mort ne nous sépare; » je vous le jure, lui dis-je, par ce baiser plus » doux mille fois que l'haleine du zéphir » lorsqu'il voltige autour des fruits des » orangers. « Un baiser ardent que je lui donnai au même instant, mit le comble à mon désordre. J'éprouvai les mouvemens les plus tumultueux, & l'excès des desirs & du plaisir me causa une douleur véritable; mes yeux se couvrirent d'un nuage, mon cœur palpita, ma respiration fut interrompue. Narcissa, allarmée de l'état où elle me voyoit, & ne doutant point qu'il ne fut causé par sa présence, se détacha de mes bras où je n'avois plus la force de la retenir, & feignit de se retirer. Cette ruse innocente me rendit à moi-même sur le champ, & elle me fit asseoir à côté d'elle. Alors, engageant adroitement la conversation, elle me pria de lui apprendre les particularités de mon voyage.

Elle ne put retenir ses pleurs, lorsque je lui appris que j'avois retrouvé mon pere & qu'il approuvoit ma passion. » Je ne me » plains plus, me dit-elle, de tout ce que

» l'amour & l'absence nous ont causé de
» peines ; ce n'est point encore assez acheter le trésor dont vous jouissez. Mais
„ ne verrai-je point votre pere ; pourquoi,
„ s'il m'estime comme vous le dites, me
„ priver plus long-tems de le voir, moi qui
„ l'aime comme moi-même, moi qui meurs
„ de desir de l'entendre m'appeler sa fille
„ & de l'appeler mon pere. „ Comme Don Rodrigues m'avoit témoigné beaucoup de desir de voir Narcissa, je dis à cette belle fille qu'elle seroit bien-tôt satisfaite, & que je le lui amènerois le même jour. Nous restâmes encore quelque tems à nous féliciter de l'heureux état de nos affaires, & à nous occuper de notre bonheur prochain. Je pris enfin congé d'elle, & je lui passai au col, en la quittant, un riche colier de diamans & d'améthistes, qu'une vieille dame Espagnole m'avoit donné dans le Paraguay.

Lorsque je fus de retour, mon pere me fit l'amitié de s'informer de la santé de ma maîtresse, & me remit un contrat par lequel il me faisoit present de dix mille livres sterlings. L'après-midi il m'accompagna chez Narcissa, qui, attendant sa visite, s'étoit parée avec tout le soin possible. Je fus frappé de son éclat, qui causa encore plus d'étonnement à mon pere. Il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, & lui dit, qu'il se tenoit pour fort heureux de ce que

son fils avoit eu assez de goût pour faire un si beau choix, & assez de bonheur pour se voir écouté d'une dame aussi parfaite.

Ce compliment la fit rougir, & après avoir tourné sur moi des yeux pleins de langueur, elle répondit à Don Rodrigues, que s'il me trouvoit heureux d'avoir pu lui plaire, elle ne se croyoit pas moins heureuse d'avoir mérité mon choix. Elle me regarda de nouveau & rougit une seconde fois. » Telle étoit ma pauvre Charlotte, » telle étoit votre mere, mon fils, « dit mon pere en soupirant, & les pleurs coulerent de ses yeux. Narcissa, dont le cœur étoit excellent, ne put le voir pleurer sans verser aussi des larmes. Que j'y fus sensible! J'eus besoin de tout le respect que je devois à mon pere, pour ne point voler dans les bras de cette charmante fille. Nous conversâmes fort long-tems, & Dom Rodrigues fut aussi charmé de son esprit que de sa beauté. Elle n'eut pas moins lieu de son côté d'être satisfaite de mon pere. Il fut enfin arrêté entre nous qu'il écriroit au Chevalier, & qu'il lui marqueroit, qu'approuvant ma passion pour sa sœur, il espéroit qu'il voudroit bien y donner son consentement, qu'il ne croyoit point qu'il eût aucune raison de refuser; & que s'il ne vouloit pas le donner, nous devions passer outre.

CHAPITRE XXVIII.

Don Rodrigues fait un présent à Narcissa. Roderik paroît parmi ses connoissances. Conduite de Banter. Le Chevalier refuse son consentement. M. Bouling arrive à Londres. Mariage de Roderik. Il rencontre avec Narcissa le Chevalier & sa femme à la Comédie. On recherche leur connoissance.

APRÈS avoir pris ainsi nos arrangemens, mon pere s'adressant à Narcissa " Mademoiselle, lui dit-il, je me flatte que „ vous me permettrez à l'avenir de „ vous regarder comme ma fille. C'est d'a- „ près la persuasion où j'en suis que je vous „ prie d'accepter cette premiere preuve de „ ma tendresse paternelle. „ Il lui présenta en même tems un billet de mille livres sterlings. Elle le prit en faisant une profonde révérence, & lui dit, que, quoiqu'elle n'eût point besoin d'argent, elle le respectoit trop pour refuser cette marque de son estime. „ Je la refuserai d'autant moins, con- „ tinua-t-elle, que je regarde les intérêts „ de M. Random & les miens comme ne „ faisant qu'une même chose, & qu'ainsi „ vous voyez en moi votre fille; je veux „ désormais ne plus voir en vous que mon

„ pere. Tu as raiſon, ma chere enfant, „ lui dit Dom Rodrigues, ſatisfait de ſa „ réponſe, tu m'es auſſi chere que ſi je „ t'avois donné le jour. " Là-deſſus il nous embraſſa tous deux, & ſe retira pour aller écrire au Chevalier. Il envoya ſur le champ la lettre par un exprès, & pour que mes nôces ſe fiſſent avec plus de pompe, il loua le lendemain une fort belle maiſon, & leva un équipage magnifique.

Quoique je n'euſſe point de plus grand plaiſir que d'être avec Narciſſa, je crus cependant qu'il étoit à-propos de revoir mes anciennes connoiſſances. Tous mes amis furent étonnés de me voir dans un état auſſi brillant. Banter, entr'autres, qui m'avoit vu quelquefois à l'étroit, fut plus ſurpris que perſonne. Ce fut envain qu'il tâcha de découvrir la cauſe d'un ſi grand changement dans mes affaires, il ne pût avoir là-deſſus aucun éclairciſſement, juſqu'à ce que je lui euſſe appris moi-même ce qui m'étoit arrivé depuis notre derniere entrevue. Mon récit parut lui cauſer beaucoup de joie, & je ne doutai point que ſes démonſtrations ne fuſſent ſinceres. Je le menai dîner chez mon pere, qui fut ſi ſatisfait de ſa converſation, qu'ayant appris ſon indigence, il me dit de m'informer s'il voudroit accepter une commiſſion dans l'armée, s'offrant à lui donner de quoi l'acheter.

Banter se trouvant seul avec moi, me prévint lorsque j'étois prêt à lui faire offre de service. Je ,, suis sur le point, me ,, dit-il, d'être réconcilié avec un vieux ,, oncle fort riche & dont je suis héritier, ,, mais j'aurois besoin en attendant de quel» que argent, & vous m'obligeriez si vous » pouviez me prêter dix guinées, dont je » vais vous faire mon billet. « Je lui en donnai trente, & je refusai son billet. Il me regarda quelque tems d'un air étonné, & me dit ensuite : » Je suis pénétré de vos ,, manieres obligeantes, mon ami Random, ,, comptez que je n'en serai pas ingrat. « Je profitai de l'espece d'ascendant que sa reconnoissance me donnoit sur lui, pour lui témoigner la surprise où j'étois, que quelqu'un qui avoit autant d'esprit que lui, ne cherchât point à se pousser, & je lui offris de lui avancer de quoi entrer au service. » Quoi! dit- ,, il, jetter mon argent pour une commis- ,, sion de subalterne, pour être sous la fé- ,, rule d'un tas de gens qui se sont élevés ,, par les pratiques les plus infâmes! Dieu ,, m'en préserve. J'aime trop l'indépen- ,, dance pour sacrifier aussi follement ma ,, vie, ma santé & mes plaisirs. Cependant, ,, continua-t-il, je n'en suis pas moins ,, sensible à votre amitié. " Je ne le pressai pas davantage, & nous nous quittâmes.

Mon pere reçut, quatre jours après le départ de son courier, la réponse du che-

valier. Elle étoit conçue en ces termes. „
„ M., voici ma réponse à une lettre souf-
„ crite R. Random. Quant à vous je ne
„ vous connois point. J'ai vu votre pré-
„ tendu fils. S'il époufe ma fœur, il le fera
„ à fes rifques & fortune, car je vous dé-
„ clare qu'elle ne doit pas compter fur un
„ fol fi elle fe marie fans mon confentement,
„ que je fuis bien éloigné de lui donner.
„ Je me foucie fort peu de votre alliance.
„ Euffiez-vous toutes les richeffes des deux
„ Indes, votre fils n'entrera jamais dans
„ ma famille, s'il n'y a que moi qui y
„ donne les mains. " Le Chevalier de **.

Mon pere ne fut point furpris des termes dans lefquels cette lettre étoit conçue. Je lui avois trop bien dépeint le caractere du Chevalier, pour qu'il s'attendît de fa part à une réponfe polie. Pour moi, je fus enchanté d'un refus qui me fourniffoit l'occafion de faire éclater mon défintéreffement. Je volai chez Narciffa, & je lui fis voir la lettre de fon frere. Elle ne put s'empêcher de pleurer amèrement après l'avoir lue, & j'eus toutes les peines du monde à la confoler. Mon pere, qui avoit autant d'impatience de m'unir à elle que j'en avois de lui être uni, fixa notre mariage au furlendemain. Narciffa, pendant cet intervalle, fit tous les efforts imaginables pour engager quelques parens qu'elle avoit dans la ville, à fe trouver à la célébration. Soit

caprice de leur part, ſoit prévention contre moi, aucun d'eux ne voulut y aſſiſter, ce qui cauſa un nouveau chagrin à Narciſſa. Son amour, & la proximité de notre bonheur l'occupoient trop pour qu'elle pût s'attriſter long-tems; auſſi cette belle affligée, ſéchant tout-à-coup ſes larmes, me dit avec une douceur inexprimable: " Pardonnez-moi ma triſteſſe, mon cher Random, je ſens combien elle eſt déplacée. Je vous aime & je vais vous poſſéder, tous mes ſentimens doivent être des ſentimens de plaiſir. Lorſque je n'ai point mérité l'abandon de ma famille, je devrois m'en réjouir. On ne pourra plus douter de votre généroſité, en vous voyant recevoir dans vos bras une infortunée que toute la terre délaiſſe, & qui ſans vous ſeroit réduite à la mendicité. "

Pénétré d'un diſcours qui affligeoit autant ma ſenſibilité, je me jettai à ſes genoux, & baiſant avec tranſport ſes belles mains: " Que vous êtes tendre, lui dis-je, ma belle maîtreſſe; mais que votre tendreſſe même vous rend injuſte envers moi. Quoi! vous pouvez me regarder comme généreux, & me le dire ſans craindre de déchirer mon cœur. S'il faut chercher qui de nous deux a le plus de généroſité, elle eſt toute de votre côté. Croyez-vous que j'aie oublié, que

„ lorſque je vous ai déclaré ma paſſion,
„ j'étois ſans bien, & preſque ſans eſpé-
„ rance d'en avoir jamais. Cela vous a-t-il
„ empêché de m'écouter, de me ſacrifier
„ vos parens, vos amis, de ne vivre en-
„ fin que pour moi. Ménagez ma tendreſſe,
„ & laiſſez-moi vous marquer ma recon-
„ noiſſance. Mais que dis-je ? C'eſt moi
„ qui ſuis injuſte; dites-moi continuelle-
„ ment que je vous dois tout; & me
„ faire ſouvenir de vos bontés, ſera me
„ faire ſouvenir que j'ai votre amour. Ac-
„ cordez-moi ce nouveau bienfait, c'eſt
„ l'amant le plus tendre & le plus aimé
„ qui vous en conjure. „

Mon Oncle étant arrivé de Douvres, je le préſentai à Narciſſa. Quoiqu'il ne fût pas de ces gens ſur qui la beauté eût beaucoup d'empire, il reſta cependant muet d'admiration en voyant cette belle fille. Après l'avoir embraſſée & regardée pendant quelque tems, il ſe retourna vers moi, en diſant; " Morbleu, Rory, voilà
„ une bonne priſe, parfaitement bien bâ-
„ tie & bien frêtée, ma foi! ſi elle n'eſt
„ pas bien gouvernée, lorſque vous en
„ aurez le commandement, vous méritez
„ d'aller ſur mer dans une coquille d'hui-
„ tre. „ Puis s'adreſſant à Narciſſa; " J'eſ-
„ pere, ma niéce, que vous ne vous of-
„ fenſerez point de ce que je dis; nous

„ autres marins nous n'y entendons pas „ plus de façons. „

Narcissa le reçut avec cette politesse & ces graces qui lui étoient naturelles, & lui dit qu'elle souhaitoit depuis long-tems de voir une personne à qui elle avoit autant d'obligations pour sa générosité envers moi; qu'elle étoit au comble de la joie lorsqu'elle songeoit qu'elle alloit lui appartenir, & qu'elle pourroit l'appeler son oncle. M. Bouling l'embrassant de nouveau, jura qu'il l'aimoit autant que si elle étoit sa propre fille, & il promit deux mille guinées à notre premier enfant, dès qu'il pourroit parler.

Le tems desiré arriva enfin, & l'on fit tous les préparatifs pour la célébration de notre mariage, qui devoit se faire dans la maison de mon pere. Dom Rodrigues & mon oncle furent chercher Narcissa & mademoiselle Villiams; & je restai avec Banter, Strap & l'ecclésiastique qui devoit nous marier. Strap, qui n'avoit jamais vu Narcissa, & qui brûloit d'envie de la voir, n'eut pas plutôt apperçu le carosse, qu'il courut à la fenêtre pour la voir descendre. *O Dea certe! qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi, exercet Diana choros!* s'écria-t-il d'un ton emphatique. Banter, qui n'avoit jamais vu dans mon ami Strap que mon domestique, fut étonné de l'entendre parler Latin; mais son admiration changea d'objet lorsque Narcissa parut,

Il auroit fallu être le plus insensible de tous les hommes pour la voir sans émotion. Elle avoit une robe de satin blanc galonné en or sur le devant. Sa tête étoit couverte d'un petit bonnet à la Françoise, & ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, tomboient à grosses boucles sur son sein. Le combat qui se passoit dans son ame entre le plaisir de m'être unie & le trouble que lui causoit l'approche de l'instant qui alloit nous unir, augmentoit ses appas. L'amour, la pudeur, & je ne sais quelle crainte éclatoient tout à la fois dans ses yeux. A peine eut-elle assez de force pour soutenir la cérémonie, dans laquelle mon oncle représenta son pere.

Aussi-tôt qu'elle me fut jointe par tous les liens du ciel & de la terre, je lui donnai un baiser. Mon pere l'embrassa aussi bien que mon oncle, & je la présentai à Banter, qui la salua avec beaucoup de politesse. Mademoiselle Villiams lui sauta au cou, & se mit à pleurer, tandis que Strap, se jetant à ses genoux, lui demanda la permission de lui baiser la main, qu'elle lui présenta avec autant de douceur que de noblesse.

Le repas fut somptueux, & il n'y eut aucun des convives qui ne prit part à ma joie. Que la journée me sembla longue & que je m'ennuyai! Le soir vint, & j'avertis Narcissa de se retirer. Je crai-

gnois, lui disois-je, que si elle restoit trop avant dans la nuit, sa santé n'en fut attaquée. C'est ainsi que je déguisois mes desirs, que je n'osois avouer lorsqu'il m'étoit permis de les satisfaire. Elle sourit avec timidité & se leva aussi-tôt. Alors son visage se couvrit d'une modeste rougeur qui me fit frémir d'amour. J'allai bien-tôt trouver ma chere épouse, & je pris place à ses côtés. Non, l'imagination la plus vive & la plus voluptueuse, ne sauroit imaginer autant de beautés que j'en possédois alors. Mais ne profanons point les chastes mysteres de l'hymenée, & qu'il me suffise de dire que je fus le plus heureux des hommes.

Le lendemain matin je fus éveillé par trois ou quatre tambours, que Banter avoit placés sous la fenêtre. Je tirai le rideau, & je jouis d'une satisfaction inexprimable, en contemplant tous les charmes qui étoient en ma possession. La lumiere donnant sur les yeux de ma Narcissa, elle s'éveilla, & s'appercevant de l'état dans lequel ma tendre curiosité l'avoit mise, elle cacha son trouble dans mon sein. Je fus longtems sans pouvoir en croire mes yeux : tant de bonheur me paroissoit un songe, & le plaisir que je goûtois ne me paroissoit point fait pour un mortel. Mon oncle frappa en même-tems à la porte, & me dit qu'il étoit tems de *lever l'ancre*. Je me levai & j'en-

voyai mademoiſelle Villiams à ſa maîtreſſe.

Dom Rodrigues emmena bientôt mon épouſe. Nous eûmes à recevoir elle & moi les complimens accoutumés. Elle écouta avec modeſtie, & ſans cependant ſe déconcerter, toutes les mauvaiſes plaiſanteries & les fades équivoques dont on jugea à propos de nous régaler. Lorſque nous fûmes placés pour déjeuner, je donnai à Narciſſa, en préſence de tout le monde, & comme une marque de mon amour & de mon eſtime, un contrat par lequel je lui faiſois une donation de tous mes biens. Elle le reçut avec un regard où la plus tendre reconnoiſſance étoit peinte, & le préſentant en même-tems à mon pere, elle le pria de le lui garder; il n'eſt perſonne, lui dit-elle, à qui je puiſſe mieux le confier qu'à vous, qui, après M. Random, êtes ce que j'ai de plus cher. Mon pere, charmé de ce procédé noble & plein de confiance, prit le contrat, & aſſura Narciſſa qu'elle pouvoit compter qu'il prendroit toujours ſes intérêts avec le plus vif empreſſement.

Comme nous avions peu de viſites à faire, & encore moins à recevoir, nous employâmes à aller au Spectacle tout le tems que nous reſtâmes à la ville. Combien mon amour propre ne fut-il pas content, lorſque je me trouvai un jour à la

comédie, placé vis-à-vis du chevalier & de sa femme ? J'eus le plaisir de voir tous ses adorateurs se retirer dès que Narcissa parut. Melinde ne put se dissimuler le triomphe de sa belle sœur, ni cacher le dépit qu'elle en ressentoit. Elle secouoit à chaque instant la tête, nous regardoit avec dédain, parloit à l'oreille au chevalier, puis nous regardoit encore en ricanant. Elle espéroit apparemment me mortifier ou déconcerter madame Random ; mais elle fut trompée dans ses espérances. Je la méprisois trop, pour que ses insultes me mortifiassent, & mon épouse étoit trop au-dessus de tous ces petits ressorts que fait jouer la vanité, pour en être affectée. Melinde désespérée de nous voir faire bonne contenance, ne put supporter davantage notre vue, & sortit avant que la piece fut finie. La nouvelle de notre mariage s'étant répandue dans la ville, elle ne manqua pas de faire courir sur moi des bruits désavantageux, qui ne produisirent pas l'effet qu'elle en attendoit. On s'informa, on vit la fausseté de ces discours calomnieux, & l'on nous rechercha ma femme & moi avec autant d'empressement qu'on en avoit eu à nous éviter. Pour les parens de Narcissa, ils ne rechercherent notre connoissance, que lorsqu'ils furent au-fait de mes biens. Aussi ne voulûmes-nous point voir des gens qui avoient une

façon de penser aussi basse & aussi sordide:

CHAPITRE XXIX.

Dom Rodrigues a envie de revoir le lieu de sa naissance. Le capitaine Bouling renouvelle son testament en faveur de Roderik & veut se rembarquer. Dom Rodrigues part pour l'Ecosse avec sa famille. Leur passage par la ville où Roderik a été élevé. Conduite de M. Potion, de sa femme & d'une des cousines de Roderik. Strap se marie avec mademoiselle Villiams.

MON pere ayant envie de revoir le lieu de sa naissance, & de répandre quelques pleurs sur le tombeau de ma mere, nous résolûmes Narcissa & moi de l'accompagner dans ce voyage. Mon oncle ne voulut pas s'engager à venir avec nous, étant résolu de courir encore les mers. Il renouvella donc son testament en ma faveur & en celle de Narcissa, & le remit à son beau frere. Pour moi, je fis assigner le chevalier pour qu'il eût à produire le testament de son pere, & je constituai un procureur pour poursuivre en mon absence.

Tout étant ainsi arrangé, nous prîmes

congé de nos parens de Londres, & nous partimes pour l'Ecosse, Dom Rodrigues, Narcissa, mademoiselle Villiams & moi dans le carosse. Strap, qui ne voulut jamais y entrer, alloit à cheval avec deux domestiques. Comme nous faisions de petites journées, mon épouse ne se trouva point incommodée de la route, & nous arrivâmes en bonne santé à Edimbourg, où nous nous étions proposé de rester pendant quelques jours. Comme nous menions un grand train, nous fûmes bientôt connus dans cette ville, & l'on y fit à Narcissa tout l'accueil imaginable.

Don Rodrigues ayant appris que son neveu, le chasseur aux renards, avoit tout dépensé, & que son bien devoit être vendu publiquement, se détermina à l'acheter, & à rentrer ainsi sans discussion dans tous les biens qui avoient appartenu à son pere. Quelques jours après que le marché fut conclu, nous quittâmes Edimbourg, & chemin faisant, nous fimes halte dans la ville où j'avois été demeurer en sortant de chez le maître d'école. Je trouvai que M. Crab étoit mort; j'envoyai chercher ses héritiers, & leur ayant payé ce que je lui devois & les interêts, je retirai mon billet. M. Potion & sa femme, ayant appris notre arrivée, vinrent à notre auberge, & se firent annoncer, voulant, disoient-ils, nous

rendre leurs respects. Mais mon pere étoit trop indigné de la dureté avec laquelle ils m'avoient jetté hors de chez eux, lors que j'étois orphelin, pour consentir à les voir. C'est pourquoi il pria Strap de leur dire que nous ne voulions avoir aucune communication avec des gens qui avoient des sentimens aussi bas.

Il y avoit à peine une demie-heure qu'ils étoient sortis, quand une femme ouvrant sans cérémonie la porte de la chambre où nous étions, s'avança vers mon pere & l'acosta ainsi : „ M. je suis votre servante, & je „ suis fort aise de vous voir, j'espere de „ même que ma visite ne vous fera point de „ peine. " C'étoit une de ces cousines dont j'ai fait mention dans la premiere partie de ces mémoires. „ Je vous prie, madame, de „ me dire qui vous êtes, lui répondit Dom „ Rodrigues, surpris d'un abord si cavalier. „ O, s'écria-t-elle, mon cousin Rory qui „ est ici, vous dira qui je suis. Ne vous sou- „ venez-vous pas de moi, Rory? Oui, „ madame, lui dis-je; non-seulement je me „ souviens de vous, mais vous pouviez en- „ core être sûre que je ne vous oublierai „ jamais. Puis, me tournant vers mon pere, „ Monsieur, lui dis-je, c'est une de ces jeu- „ nes demoiselles, qui, comme je vous l'ai „ déja dit, m'ont traité avec tant d'huma- „ nité dans mon enfance. " J'eus à peine prononcé ces paroles, que mon pere, se laissant aller à tout son ressentiment, lui

ordonna de se retirer, avec un regard si terrible, qu'elle sortit toute épouvantée, en marmotant quelques imprécations. Nous apprîmes le même jour qu'elle avoit épousé un Enseigne, qui avoit déja dépensé tout son bien. Sa sœur avoit eu un enfant du domestique de sa mere, qu'elle avoit ensuite épousé, & avec lequel elle tenoit un cabaret à bierre dans le pays.

Quand nous fûmes à une demi-lieue du château de mon grand-pere, il vint au-devant de nous un nombre prodigieux de vassaux; hommes, femmes & enfans, ils nous accompagnerent jusqu'à la maison, poussant en l'air mille cris de joie, que les montagnes répétoient. En descendant de carosse, nous trouvâmes des vieillards qui nous attendoient, & qui, dès qu'ils nous virent, se mirent à joindre les mains & à lever les bras au ciel en pleurant. Cela surprendra d'autant moins qu'il n'est point d'endroit où les paysans soient plus attachés à leurs Seigneurs qu'en Ecosse. Ce qui rendoit encore l'allégresse plus grande & plus générale, c'est que mon pere avoit toujours été fort ami d'eux, & qu'ils le renvoyoient après l'avoir cru mort pendant un tems considérable. Ils firent mille extravagances pour nous prouver ce qui ce passoit dans leur ame, se pressant pour nous voir presque jusqu'à nous renverser. Ceux qui étoient près de Dom Rodrigues se prosternoient à ses pieds & lui baisoient les mains, ou le

bout

bout de ses habits. D'autres nous en faisoient autant à Narcissa & à moi, tandis que le reste battoit des mains & trépignoit derriere nous. Toutes ces démonstrations formoient le tableau le plus touchant, & nous ne pûmes retenir nos larmes Narcissa & moi, sur-tout lorsque nous vîmes Dom Rodrigues, qui, ayant reconnu quelques vieillards, les tenoit embrassés & pleuroit en abondance.

Lorsque nous fûmes entrés dans la maison, il donna ses ordres pour que l'on tuât quelques moutons & de la grosse volaille, & ayant fait apporter plusieurs feuillettes de bierre, il régala tous ses bons vassaux, qui depuis long-tems n'avoient fait un semblable repas.

Le lendemain nous fûmes visités par les gentilhommes du voisinage, qui étoient la plupart nos parens. Un d'entr'eux amena avec lui mon cousin le chasseur aux renards, qui demeuroit chez lui depuis qu'il avoit été obligé de vendre son bien. Mon pere fut assez généreux pour le recevoir avec amitié, & lui promit même de lui acheter une commission dans l'armée.

La beauté, l'esprit & le caractere de ma chere épouse lui gagnerent tous les cœurs. Elle fut de son côté si contente & de la situation du lieu & de la compagnie qu'elle y trouvoit, qu'elle me

& de l'inquiétude que de la tendresse. La fortune ne me favorise pas moins que l'amour, & il semble qu'elle veuille s'excuser envers moi de toutes ses rigueurs passées: Mon procureur vient de m'écrire que mon épouse rentrera dans son bien à la faveur d'un codicile qui explique le testament, & où il est dit que Narcissa ne sera soumise à son frere que jusqu'à dix-huit ans, après quoi elle pourra disposer de sa main à son gré. Je serois déjà parti pour Londres, mais ma chere compagne se trouve enceinte, & je ne veux point la quitter qu'elle n'ait mis au monde un gage de nos chastes amours. Puisse le ciel le faire naître aussi vertueux que sa mere, c'est le seul vœu qui me reste à former!

Fin du second & dernier Tome.

H.r

